



# LE PETIT ROBINSON DE PARIS,

OU

LE TRIOMPHE DE L'INDUSTRIE.

PAR

MADAME EUGÉNIE FOA,

AUTEUR

DES CONTES HISTORIQUES.

---

PHILADELPHIA:
HENRY LONGSTRETH,
915 MARKET STREET.
1857.

DEDIÉ

A

PAUL DE SALVANDY,

PAR

MADAME EUGÉNIE FOA,

*née Rodrigues Gradis.*

LE

# ROBINSON DE PARIS.

## LIVRE PREMIER.

### CHAPITRE Ier.

Mort de M. Thomas.

UNE maison située sur les fossés des Tanneurs, à Bordeaux, était toute drapée de noir, et un long cortége, qui sortait lentement de la porte de la rue, accompagnait le propriétaire de cette demeure à son dernier domicile.

En tête du cortége, le cercueil s'avançait porté à bras par les amis du défunt. Un grand jeune homme brun et pâle marchait immédiatement après, une foule d'hommes de tout âge suivait, et derrière tout ce monde un pauvre petit enfant, de neuf à dix ans tout au plus, mais faible, souffrant, auquel personne ne faisait attention, et qui sanglottait à fendre l'âme ; ses beaux cheveux blonds, qui tombaient en larges boucles autour de son front, se mêlaient aux pleurs qui baignaient son charmant visage.

Arrivés au cimetière, on fit les cérémonies d'usage; on jeta de l'eau bénite sur la fosse recouverte; l'orateur de la troupe fit un petit discours dans lequel il disait que M. Thomas, riche armateur de Bordeaux, avait été toute sa vie, bon fils, bon époux, bon père: puis tout le monde se retira peu à peu. Quand la tombe que chacun avait entourée jusqu'alors fut libre, l'enfant dont nous avons parlé tout-à-l'heure, et qui s'était tenu à l'écart, s'élança et vint tomber tout en larmes sur la terre fraîchement remuée.

—Mon oncle, mon bon oncle, comment je ne vous verrai plus! s'écria cet enfant avec un accent de désespoir presque effrayant pour son jeune âge. Et comme si cette idée eût paralysé sa douleur, une pâleur mortelle vint, pour ainsi dire, glacer les larmes qui baignaient les joues de ce pauvre petit.

Quand ce premier moment de saisissement fut passé, l'enfant releva la tête, la dernière personne du cortége sortait du cimetière, le fossoyeur était seul auprès de lui.

—Ne les suivez-vous pas, mon petit ami? lui dit cet homme.

—Mon Dieu! dit l'enfant en se relevant avec peine.... Dire qu'il est là.... là.... dans une boîte de bois.... sous cette terre.... Mon Dieu! mais un doit étouffer là-dessous.

—C'était votre père, ce monsieur qu'on vient de mettre là? demanda le fossoyeur tout en prenant mesure d'une grille qu'on devait placer autour de la tombe.—Non, monsieur, c'était mon oncle, répondit

l'enfant faisant un pas pour s'en aller, et revenant comme malgré lui au même endroit.—Un bon oncle, n'est-ce pas, mon petit ?

—Oh ! oui, bien bon ! dit l'enfant, à qui ce mot arracha de nouvelles larmes.... bien bon, il m'aimait tant !

—Mais vous avez un père, mon petit ami ?

—Non, monsieur, il est mort depuis long-temps ; je ne l'ai jamais connu.

—Et votre mère ?

—Elle est morte aussi, monsieur.

—Mais vous vous la rappelez, n'est-ce pas ?

On voit que le fossoyeur était passablement curieux. Il est vrai de dire que le neveu de M. Thomas avait l'air si intéressant !

—Bien peu, monsieur, répondit l'enfant ; j'étais si petit ! je me souviens seulement d'un grand lit blanc où elle était couchée, puis de mon oncle, de mon bon oncle, debout devant ce lit ; il tenait une main de maman, et de l'autre main il caressait mes cheveux.—Ma sœur, dit-il à maman, je te jure de servir de père à ton petit Camille ; Camille, c'est moi. Puis il m'emmena dans sa maison, et depuis je ne vis plus ma mère, ni même la maison de ma mère.

—Et vous êtes le seul héritier de cet oncle, n'est-ce pas ?—Qu'est-ce que c'est qu'un *héritier ?* demanda Camille.

—Dame ! ça veut dire que tout ce que votre oncle avait sera à vous ; sa maison, ses habits, son argent.

—Et à son fils aussi, dit le neveu du mort.—Ah! il a un fils?

—Un grand fils.... celui qui venait tout de suite après mon oncle. Et à ce nom, les larmes de l'enfant, qui avaient cessé de couler pendant qu'il répondait aux questions du fossoyeur, recommencèrent de plus belle.—Un grand jeune-homme pâle n'est-ce pas? qui m'a dit de venir lui parler demain pour la pierre et pour la grille.... Il n'a pas l'air bon, votre cousin, il ne pleurait pas.

—Ah! c'est qu'il est trop grand pour pleurer, lui, dit Camille essuyant les pleurs qui baignaient ses joues, c'est bon aux enfants.... mon cousin est un homme, il a voyagé, il est allé à Paris l'année dernière avec mon oncle, mon pauvre oncle...il y est resté trois mois.... mais adieu, monsieur, je m'en vais, la nuit s'avance, et Gustave n'aurait qu'à être inquiet de moi.

—Qui est ce Gustave, mon petit?

—Mon cousin, monsieur, et qui doit me servir d'oncle, et de père, à ce que lui a bien recommandé mon pauvre oncle à son lit de mort.

—Pauvre enfant! dit le fossoyeur regardant Camille qui avait l'air de ne s'en aller qu'à regret, et dont la petite figure, mouillée de larmes, se tournait tout en s'eloignant vers la place où M. Thomas venait d'être enterré.

# CHAPITRE II.

### L'Héritier et l'Orphelin.

COMME le cimetière était encore à une assez grande distance de la maison de M. Thomas, il faisait nuit close lorsque Camille rentra. Son premier mot fut de demander son cousin.—Il s'est retiré dans la chambre du défunt, dit le valet auquel il s'adressa, et il a défendu qu'on allât le déranger.—C'est sans doute pour pleurer à son aise, dit Camille qui n'avait pas cessé de pleurer depuis le moment où son oncle était mort; et prenant un bougeoir des mains du domestique, il ajouta : Bon soir, Jacques, je vais me coucher.... me coucher sans embrasser mon oncle.... c'est bien triste ça, n'est-ce pas, mon pauvre Jacques?.... oh! ça me fait un mal.... un mal....

—Que voulez-vous? M. Camille, dit le vieux serviteur en essuyant une larme, tout le monde est sur cette terre pour vivre et pour mourir.—Oui, mais c'est bien triste néanmoins, quand on n'a qu'un oncle, et ni père, ni mère, et que le bon Dieu vous enlève cet oncle.... Enfin.... il me reste encore un cousin....

—Hum!.... pauvre enfant.... un cousin.... il ne lui reste pas grand'chose.... grommela Jacques entre ses dents.

—C'est vrai, ce n'est pas grand'chose qu'un cousin, mais c'est toujours quelque chose, Jacques, dit Camille en commençant à monter l'escalier.—Surtout un cousin grand comme père et mère, qui sait beaucoup de choses, et qui a vu Paris.

Pour se rendre à sa chambre, il lui fallait passer devant l'appartement de son oncle.... Camille ne put résister au désir de s'approcher seulement de la porte.—Hélas! disait-il avec sentiment, si une fois encore je pouvais voir sortir mon oncle de cette porte.... si je pouvais entendre sa voix.... l'apercevoir seulement dans son grand fauteuil de damas rouge! Et tout en parlant, Camille s'était machinalement rapproché de la porte, son œil s'était avancé vers la serrure; une grande lumière éclairait la chambre.—C'est Gustave qui est là, se dit-il, il pleure sans doute.... Oh! s'il voulait me laisser pleurer un peu avec lui!—et il frappa.

—Qui est là? dit une voix rude.—C'est moi, Gustave, moi Camille; ouvre, je t'en prie.—Va te coucher, et laisse-moi tranquille, reprit plus durement encore son cousin.

Camille n'osa insister; mais son œil fixé sur le trou de la serrure, il chercha à voir ce que faisait son cousin. D'abord il le chercha agenouillé près du lit, mais le lit était défait, sans draps, sans couverture, et personne n'était près de là: force lui fut de le chercher ailleurs, et au grand étonnement du pauvre et sensible enfant, il vit son cousin debout devant un secrétaire ouvert, tenant un porte-feuille

rouge, duquel il tirait plusieurs feuilles de papier, qu'il lisait et brûlait à mesure ; il regarda si son cousin pleurait.

Son cousin ne pleurait pas.

Camille quitta la porte, et alla se coucher en réfléchissant comment il se pouvait faire que son cousin ne pleurât pas.

Le lendemain il descendit pour déjeuner ; il trouva Gustave qui achevait son repas.—Tiens, tu ne m'as pas attendu, lui dit Camille.

—Est-ce que je suis fait pour t'attendre, répliqua Gustave brusquement.

—Je te pardonne ce ton méchant, dit Camille en s'asseyant à table et prenant une petite sonnette qu'il agita, c'est sans doute le chagrin qui te le donne.. Mon pauvre oncle ! ajouta-t-il avec un gros soupir.

—Pourquoi sonnes-tu ? lui demanda Gustave.

—Pour qu'on m'apporte à déjeuner, tu as tout mangé.—Sans répondre à son cousin, Gustave dit à un domestique que la sonnette avait attiré : Faites déjeuner Camille à la cuisine, et désormais vous savez que vous n'avez d'ordres à recevoir que de moi.

—A la cuisine !... qu'est-ce que cela veut dire ?... dit Camille que ces paroles de son cousin semblèrent avoir distrait un moment de son chagrin.—Cela veut dire, dit Gustave sèchement, que je suis seul maître ici.... et que tu n'es rien, toi !

—Comment.... je ne suis rien.... est-ce que je ne suis pas ton cousin, Gustave ?

—Ecoute, Camille, reprit Gustave, tu as dix ans, tu dois comprendre une chose.—Ton père n'avait rien, ta mère n'avait rien, donc tu n'as rien.—Oui, mais tu as de la fortune, toi, Gustave, et tu en as pour toi et pour moi.—C'est ce qui te trompe, Camille, je n'en ai que pour moi, pour moi seul, entends-tu ? —Ce sont des contes, dit Camille, est-ce qu'il n'y a pas dans cette maison une chambre pour moi, est-ce qu'il n'y a pas à cette table une place pour moi ?—Cette maison m'appartient, Camille.... mais je suis bien bon de discuter avec un enfant.... mon père a fait pour toi ce qu'il a voulu, il était le maître, ça ne me regardait pas. Aujourd'hui c'est moi qui suis le maître, et je te prie de t'en aller.

—M'en aller.... m'en aller.... et où veux-tu que je m'en aille ?... dit Camille, saisi, pâle, et le regard levé avec effroi sur son cousin.—Où tu voudras, cela ne me regarde pas.—Mais encore ?.... Puis soudain fondant en larmes, joignant les mains, le pauvre enfant ajouta : Où veux-tu que je m'en aille, Gustave ? moi, pauvre petit enfant, si faible, si maladif ? tu le sais, le froid, le chaud, tout me fait mal. Partout où j'irai, je mourrai de faim.... et que veux-tu qu'on dise de toi dans le quartier, si on sait que tu as renvoyé le neveu de ton père, et que tu as laissé mourir de faim ton cousin.... Tous les petits garçons te jetteront des pierres quand tu passeras dans la rue, Gustave !

Soit cette réflexion bien naturelle de son cousin, soit tout autre motif, Gustave resta sérieux et sombre

assez long-temps sans parler ; puis comme si une idée souriante lui eût passé dans le cerveau, il releva la tête, et dit avec une douceur affectée à Camille qui pleurait silencieusement : Tu as raison, Camille, tu ne dois pas me quitter ; je pars demain pour Paris où j'ai affaire, tu viendras avec moi.—Où ? à Paris ! je verrai Paris, moi !—Oui, Camille.—Oh ! que tu es bon, Gustave, laisse-moi t'embrasser, dit Camille s'élançant les bras ouverts vers son cousin ; mais celui-ci le repoussant, sans colère cependant, reprit :

—Laisse, laisse, c'est bon, fais-toi servir à déjeuner.—Oh ! je n'ai pas faim, dit Camille en secouant tristement la tête.... tout ce que tu m'as dit là !.... et mon pauvre oncle que je ne verrai plus !.... j'ai le cœur gros, je ne pourrais manger.—A ton aise, dit Gustave.

Et il sortit.

## CHAPITRE III.

### Les Tuileries.

Le 1er août, 1836, un grand jeune homme brun et un enfant blond, délicat et pâle, descendaient de la diligence Lafitte et Caillard dans la cour des messageries, à Paris.

—Que je suis fatigué, Gustave, disait l'enfant au jeune homme ; trois nuits sans dormir, même sans une maison où l'on puisse dormir ! — Attends-moi là, dit Gustave, et entrant dans le bureau, il s'approcha du commis : A quelle heure repart la diligence de Bordeaux ? lui demanda-t-il.—A six heures, monsieur.—Y a-t-il encore une place ?—Il y en a encore une dans le coupé.—Je la retiens.—Pour qui donc, mon cousin ? demanda Camille qui avait suivi Gustave sans que celui-ci s'en fût aperçu. —Ça ne te regarde pas, répondit Gustave, vivement contrarié de voir son cousin si près de lui, et posant le prix de cette place sur le bureau, il reçut en échange un petit chiffon de papier ; puis il prit la main de Camille :

—Viens, dit-il ; et ils sortirent de la cour des messageries.

—Où allons-nous ? demanda encore Camille à Gustave.—Aux Tuileries, régler ma montre, dit Gustave.

—Oh ! c'est vrai, reprit Camille, je me souviens que mon pauvre oncle, quand il racontait ses voyages ici, disait toujours : *La première chose que je faisais en arrivant à Paris, c'était d'aller aux Tuileries régler ma montre*....Pauvre oncle ! c'est singulier, je ne puis pas penser à lui sans pleurer....Ah ! ça te tairas-tu, dit Gustave en prenant brutalement la main que Camille portait à ses yeux pour les essuyer. Ce ton intimida l'enfant qui se tut. Du reste, bientôt distrait par les nombreuses et riches boutiques devant lesquelles son cousin le faisait passer, il se contentait d'y jeter un regard émerveillé en disant à part lui : Quelle belle et splendide ville que Paris !

Les deux Bordelais arrivèrent aux Tuileries au moment où on ouvrait les portes ; il n'y avait encore personne, et Gustave, entraînant son cousin, le conduisit dans l'une des allées les plus éloignées de la grille d'entrée ; il le fit asseoir sous un marronier dont le feuillage épais servait d'abri contre les rayons du soleil.

—As-tu faim ? lui demanda-t-il.—Mais oui, répondit Camille.—Tiens, mange, lui dit Gustave en sortant de sa poche deux poires et un petit pain.—Est-ce que nous allons rester ici long-temps ? lui demanda Camille tout en mangeant.—N'es-tu pas bien ? lui répliqua son cousin.—Parfaitement, Gustave ; mais c'est que, vois-tu, à te dire vrai, j'ai encore plus sommeil que je n'ai faim.

Effectivement, tout en mangeant, les yeux de Camille se fermaient à demi, et sa jolie tête blonde vascillait tantôt sur une épaule, tantôt sur l'autre.

Il est vrai de dire que le silence de ce beau jardin, ces frais ombrages, ces clairs bassins dans lesquels les cygnes blancs et les poissons rouges jouaient entre deux eaux, tout semblait inviter au repos.

—Il est facile de te contenter, lui dit Gustave, tu ne peux avoir de plus belle chambre à coucher que celle-ci, étends-toi là, et dors.—Et toi, que feras-tu pendant ce temps ? demanda Camille tout en s'arrangeant pour dormir.

—Mais.... dit Gustave, évidemment embarrassé, j'ai mon écritoire de poche sur moi, je vais m'amuser à prendre quelques notes. A propos, quel est donc ce livre que tu mets sous ta tête en guise d'oreiller ?—C'est le dernier cadeau de mon pauvre oncle, un beau Robinson Crusoé ; l'as-tu lu, Gustave ?—Non, dors, dit Gustave brusquement.

Camille répliqua en ouvrant le livre : C'est l'histoire d'un pauvre enfant abandonné dans une île déserte ; lis-le pendant que je dormirai, Gustave, ça t'amusera.—Non.... oui, dit Gustave se reprenant ; et arrachant presque Robinson des mains de son cousin, il lui répéta : Dors donc.

Et il se mit à feuilleter le livre.

—Lis.... lis.... ça t'amusera, répéta Camille en bâillant et en se frottant les yeux. Pauvre Robinson !....imagine-toi, Gustave, un enfant de mon âge, à peu près, un peu plus âgé, je crois, tout seul, tout seul, dans une île déserte.... mais ce n'est pas l'île déserte qu'il y a de plus affreux dans cette histoire, c'est d'être tout seul.... A propos, Gustave, ajouta

Camille en riant, pendant que je dormirai, ne va pas m'abandonner, dis donc....c'est que je ne me soucierais pas du tout d'être un nouveau Robinson, moi; .... la drôle d'idée, n'est-ce pas ?.... Et moitié riant, moitié bâillant, Camille ne tarda pas à s'endormir; il était depuis un moment plongé dans un si doux sommeil, que son charmant visage conservait encore les traces d'une douce gaîté et d'une confiance aimable. Évitant presque avec affectation de porter les yeux sur son petit cousin, Gustave sortit de sa poche une écritoire en maroquin rouge, un cahier de papier à lettres, et se servant du livre de Robinson comme d'un pupitre, il se mit à écrire.

## CHAPITRE IV.

### Rêveil de Camille.

Le soleil commençait à baisser quand Camille se réveilla : la première chose qu'il entendit, ce fut l'horloge du château qui sonnait ; il compta sept heures.—Sept heures ! s'écria-t-il en étendant complaisamment ses bras ; j'ai bien dormi, et ouvrant lentement les yeux, il les promena avec surprise autour de lui.—Où suis-je ? dit-il. Et son voyage, son arrivée, tout lui étant revenu à la mémoire, il ajouta : Ah ! je suis à Paris ; puis il appela Gustave.

Ne l'apercevant pas à la place où il l'avait laissé, il se mit sur son séant pour le mieux chercher.—Eh bien ! où est-il donc ?...la bonne farce ! il se sera caché pour m'effrayer ! Et avec l'heureuse imprévoyance de son âge, il se mit à regarder les objets qui l'environnaient.

Le jardin n'était guères plus bruyant que lorsqu'il s'était endormi. Toutefois quelques rares promeneurs s'en allaient çà et là, les uns ne faisant que traverser, les autres se promenant réellement, et quelques-uns s'asseyant sur les chaises.

Camille attendit encore un moment avec assez de

patience; cependant la demie de sept heures ayant sonné, et ne voyant pas venir son cousin, sa petite tête commença à trotter, sans pour cela concevoir le moindre soupçon.—J'ai dormi douze heures, pensa-t-il en comptant sur ses doigts; Gustave se sera ennuyé, et il sera allé ailleurs.... l'égoïste qu'il est; qui sait, il aura peut-être été dîner sans moi.... je le reconnais bien là. Quand il a faim, il ne s'informe pas si les autres ont besoin, et quand il a le ventre plein, il croit que tout le monde a mangé....c'est que j'ai faim, tout de même, ajouta-t-il en parlant presque haut.

—Dans le fait, mon petit, il y a long-temps que je vous regarde dormir, lui dit un gros monsieur avec une redingote bleue boutonnée, une épée au côté et un chapeau à trois cornes sur la tête. Que faites-vous donc là, tout seul?—J'attends mon cousin, Monsieur, lui répondit Camille avec bonhommie.—Et vous êtes sûr qu'il reviendra, mon petit?—Dame! Monsieur, il ne peut pas faire différemment, il sait que je ne connais pas Paris.—Et lui le connaît-il? —Oh! parfaitement, Monsieur, il y est déjà venu l'année dernière avec son père, mon pauvre oncle! ....il y est resté trois mois entiers, trois grands mois ....Si dans deux ou trois mois on ne connaissait pas Paris, c'est qu'alors on ne le connaîtrait jamais.

L'homme à la redingote bleue sourit.

—Et vous êtes disposé à attendre là jusqu'à ce que votre cousin revienne, ajouta-t-il?—Il le faut bien, Monsieur, où voulez-vous que j'aille?—Et si

votre cousin ne revenait pas avant la fermeture des portes des Tuileries? Car, bien qu'il ait resté trois mois à Paris, votre cousin, on peut s'égarer dans cette ville.—Alors, Monsieur, que voulez-vous? je coucherai ici, répondit Camille dont le visage, à cette réflexion du monsieur, se couvrit d'une tristesse pleine de résignation.—C'est que cela ne se peut pas, mon petit; quand vous entendrez les tambours battre la retraite, il vous faudra sortir du jardin.—Oh! je vous en prie, Monsieur, si, d'ici à ce moment là, mon cousin n'est pas arrivé, vous m'y laisserez. —Je suis surveillant des Tuileries, mon petit ami, et mon devoir est de vous en faire sortir au lieu de vous y faire rester, répliqua l'homme á la redingote bleue; mais puisque votre cousin a habité Paris quelque temps, il doit connaître le réglement, et il viendra sans doute vous chercher avant ce moment-là.

Disant ces mots, le surveillant s'éloigna, et Camille ne put se défendre d'une crainte qui le saisissait au cœur.

—Hélas! se disait-il, l'œil morne, et sans s'apercevoir que les Tuileries commençaient à se remplir d'une foule brillante et parée, si mon cousin allait ne pas revenir....s'il s'était égaré....comme disait ce monsieur....que déviendrais-je tout seul?....où aller? .... et puis, j'ai faim.... je me meurs de faim.... Bast!... reprit-il un moment après.... Gustave reviendra; s'il s'égare, il demandera son chemin, il sait que je serais perdu sans lui.... Sans cette faim qui me creuse l'estomac, j'attendrais avec patience....

Si je lisais, ça me ferait paraître le temps moins long ... C'est ça, lisons... Pourvu qu'il n'ait pas emporté mon livre encore... non, le voilà !

Ce fut en poussant un gros soupir, car il avait bien faim, le pauvre enfant, que Camille prit son livre, qui, à son grand étonnement, s'ouvrit tout seul ; et il en tomba une lettre.

Camille la releva. Cette lettre lui était adressée. C'est drôle ! dit-il.

Il l'ouvrit, et lut ce qui suit.

## CHAPITRE V.

**Lettre d'un égoïste.**

"Mon cher cousin,

"Je ne suis pas assez riche pour te garder à ma charge, et je suis trop jeune pour avoir la responsabilité d'un petit garçon tel que toi....d'ailleurs, je ne te dois rien. C'est toi, au contraire, qui me dois, et le peu d'éducation que tu as reçue, et ce que tu as mangé jusqu'à ce jour, et l'habit même que tu as sur le corps.

"Mais je ne te reproche rien de tout cela ; seulement, laisse-moi tranquille à l'avenir, arrange-toi comme tu le pourras, et oublie que tu as un cousin dans le monde. Du reste, Paris n'est pas une île déserte, comme tu l'as fort bien remarqué ; c'est une grande ville pleine de ressources ; tu sais lire, écrire, un peu calculer ; cela te servira.

"Adieu, Camille ; ne me cherche pas ; car lorsque tu liras cette lettre, je serai déjà loin de toi ; ne fais aucune démarche pour revenir chez moi : ce serait inutile. Je suis le maître dans ma maison ; j'ai le droit d'y recevoir qui je veux, et d'en chasser qui me déplaît. Je ne veux pas de toi, c'est clair ; ne t'avise donc pas de te présenter à moi.

"Je n'ai pas besoin de signer cette lettre : tu devines bien qui peut te l'avoir écrite ; fais comme si j'étais mort, et ne demande jamais de mes nouvelles.

"Adieu pour la seconde fois et pour toujours."

## CHAPITRE VI.

### Le Petit Chien blessé.

Après avoir achevé sa lecture, Camille resta comme anéanti ; puis il reprit cette lettre, et la relut de l'air de quelqu'un qui épèle mot par mot, réfléchissant entre chaque phrase, et ne pouvant se décider à comprendre qu'il était en effet abandonné ; mais quand il arriva à cette dernière ligne : "Adieu pour la seconde fois et pour toujours," il la répéta plusieurs fois, et soudain fondit en larmes. Plus de doute, il était seul, seul sur cette terre, seul au milieu de la brillante société de Paris ; car le soleil était couché, mais la nuit n'était pas encore venue, et l'aspect des Tuileries était superbe à ce moment là. Cependant bien que la lettre de Gustave l'assurât qu'il ne reviendrait plus, il ne pouvait encore croire à une pareille cruauté de la part du seul parent qui lui restât.

—Ce serait si mal, disait-il, en se parlant à lui-même,—si mal, que cela ne se peut ; il veut m'effrayer ! Et il n'osait bouger de sa place, de crainte, s'il s'en allait de côté ou d'autre, que son cousin revenant et ne le trouvant plus, il ne s'éloignât enfin tout-à-fait.

Hélas ! la préoccupation de Camille était si forte qn'il ne sentait plus la faim, qu'il ne se rappelait plus qu'il n'avait pas dîné ; une idée unique troublait et absorbait sa raison.—Seul, seul !—Il eut peur. —Que faire et où aller ?..Il ne pouvait rester toute sa vie à la même place ?...Il se leva, et se mit à marcher droit devant lui.

La foule était alors si compacte, si serrée, que chacun le coudoyait en marchant. En vain Camille levait les yeux sur tout ce monde qui l'entourait et le heurtait, il ne voyait pas un visage ami. Son regard allait, de ci, de là, implorer un regard ; aucun œil ne se tournait vers lui ; ou si par hasard cela arrivait, il y avait un tel air d'indifférence ou d'insouciance complète dans cet œil, que le pauvre enfant en devenait froid des pieds à la tête, il sentait se glacer sur son front les gouttes de sueur que la chaleur y avait fait naître. Bientôt, cessant de regarder les grandes personnes, il s'arrêta devant un groupe d'enfants.

Tous étaient accompagnés, soit d'une bonne, soit d'un père, soit d'une mère ; aucun n'était seul, il n'y avait que lui de seul dans cet immense et beau jardin ; son cœur se serrait à chaque pas qu'il faisait ; toutefois il ne pleurait pas, il ne l'osait. Au moment qu'il ressentit de nouveau les atteintes de la faim, un mouvement de dépit et de colère lui fit dire : Oh ! Dieu le punira, mon cousin.

Puis cette phrase lui ayant remis Dieu en souvenir, il ajouta :—Mais le bon Dieu ne m'abandonnera pas, il aura pitié de moi.

Comme il achevait ces mots, un chien tout sanglant vint se réfugier, en gémissant, dans ses jambes.

—Eh ! laisse-moi, dit Camille, en le repoussant avec colère, et au moment même une réflexion lui venant, il reprit :—Je demande à Dieu d'avoir pitié de moi, et moi je n'ai pas pitié d'une pauvre bête ! Et se baissant, il prit le chien dans ses bras.

—Ah ! c'est votre chien ! petit ? lui dit un vieux monsieur en passant auprès de lui ; attachez-le donc, si vous ne voulez pas qu'on vous le tue ; il vient de livrer un fameux assaut pour venir vous retrouver, allez !...Pauvre bête, à chaque coup de baïonnette que le factionnaire lui donnait pour le chasser des Tuileries, je le croyais mort ; et, pas du tout, il se relevait de plus belle, et s'élançait à travers les grilles sur la terrasse, d'où le malheureux factionnaire le chassait de nouveau.....Attachez-le, mon petit ami, vous dis-je, si vous ne voulez pas qu'on le tue.

—Mais ce chien ne m'appartient pas, monsieur ; je ne sais à qui il est, répondit Camille ; il est blessé, vous devriez le prendre et l'emporter chez vous... Car vous avez un chez-vous ! sans doute ?

Il fallait connaître la position de Camille pour comprendre l'amertume désolante renfermée dans le soupir qui accompagna cette dernière parole.

—Il est bon le petit, dit le vieillard en riant.—Certainement que j'ai un chez-moi, mais je n'aime pas les chiens, ça m'embarrasse, ça me gêne, il faut toujours avoir l'œil sur eux.... Du reste, si vous ne les aimez pas plus que moi, mon petit, vous n'avez

qu'à le laisser aller, son affaire sera bientôt faite, allez ; s'il esquive la baïonnette du factionnaire, il ne pourra échapper aux boulettes empoisonnées qu'on jette dans les rues pour les chiens vagabonds... Il est bon le petit....le prendre, l'emporter chez moi ! ....Les enfants ne doutent de rien, répéta le vieillard en s'éloignant.

—Est-il égoïste, ce vieux monsieur, dit Camille, caressant le chien qui faisait entendre une espèce de grognement plaintif.—Pauvre bête ! elle est blessée, ajouta-t-il, en examinant la place d'où le sang sortait. C'était à la patte : un coup de baïonnette avait enlevé la peau, et l'os restait à nu. Camille oublia sa douleur, sa faim, son abandon, pour s'occuper de la pauvre petite bête que le hasard avait fait se réfugier dans ses bras. Il chercha des yeux de l'eau, il aperçut un bassin, et s'achemina de ce côté avec son petit fardeau. Il s'approcha du bord du bassin, et ayant lavé proprement la plaie, il déchira le bout de son mouchoir, en enveloppa la patte blessée du pauvre animal qui lui léchait les mains et le regardait d'un œil tendre, avec un air qui exprimait si clairement : —tu es bon, je te remercie,—que le neveu de M. Thomas en éprouva une douce satisfaction. Puis la recommandation que lui avait faite le vieux monsieur : *Attachez votre chien*, lui revenant à l'esprit, il lui passa autour du cou le reste de son mouchoir de poche.

Si les gens qui se promènent aux Tuileries s'occupaient un peu plus des autres, et un peu moins

d'eux, sans nul doute, dans le nombre, quelqu'un aurait fini par etre frappé du tableau qu'offrait en ce moment Camille et son chien. Tous les deux étaient assis sur le gazon, l'un devant l'autre, tous les deux se regardaient, et dans le regard de chacun il y avait comme un appel muet et touchant. Le chien semblait dire :—Toi qui m'as sauvé, qui m'as protégé, ne m'abandonne pas.

Dans les yeux bleus de Camille on lisait :—Pauvre bête, abandonnée comme moi, qu'allons-nous devenir tous les deux ?

Et comme si tous les deux s'étaient compris, par un mouvement instantané et subit, l'enfant passait la main sur la tête du chien, et le chien agitait sa queue en lêchant la main qui le caressait.

Je crois que c'est ici le moment de faire le portrait de Camille et du chien.

Bien qu'âgé de dix ans, Camille ne paraissait pas en avoir plus de sept, tant il était petit et grêle : une pâleur maladive couvrait son visage, et lui donnait l'apparence de la souffrance ; ses traits étaient fins et spirituels ; sa bouche moqueuse, mais l'âme la plus tendre, la plus élevée, la sensibilité la plus exquise semblaient s'être réfugiées dans ses grands yeux bleus fendus en amande, dans son regard limpide, pénétrant et triste ; son costume était propre, élégant même, sa petite chemise plissée était garnie de dentelle, un foulard neuf entourait son cou, son pantalon de nankin était encore dans toute sa fraîcheur, le drap bleu de sa veste paraissait superbe, de beaux

bas blancs et des souliers bien vernis donnaient à notre petit abandonné l'apparence d'un enfant riche qui attend son père ou sa mère, éloignés pour un instant.

Quant au chien, c'était un petit épagneul tout noir, avec une tache de feu sur le front, sur les quatre pattes et au bout de la queue; ayant de longues soies, et de longues et larges oreilles balayant la terre.

Sur ces entrefaites la nuit était venue, et Camille et son chien en étaient encore à se regarder, lorsqu'un roulement de tambours leur fit lever la tête à tous deux.

## CHAPITRE VII.

### Deux sous de pain.

C'ETAIT la retraite ; Camille se rappela le conseil du surveillant des Tuileries, de sortir du jardin à ce signal : il se leva, prit son chien sous son bras, son livre et la lettre de son cousin, et suivant la foule, il s'achemina vers la grille qui s'ouvre sur la rue Castiglione.—Bast ! se disait-il tout en marchant, comme pour se donner du courage, dans mon abandon je suis encore plus heureux que Robinson Crusoé : il n'y avait rien dans son île déserte, et ici il y a de tout, ajoutait-il en descendant la rue de la Paix, et en regardant d'un œil émerveillé toutes les belles boutiques, scintillantes de lumières, qui se trouvaient sur son passage :—il y a de tout, répétait-il. Si l'île déserte de Robinson avait été aussi garnie...certes... on n'aurait pas fait un si gros volume de ses infortunes.—Mais j'oublie que j'ai faim, moi, et cependant je n'ai rien dans le corps que mon petit pain de ce matin et deux poires.

Il passait en ce moment devant la boutique d'un restaurateur ; mais l'idée ne lui vint pas d'y entrer : élevé en province et dans une maison de mœurs simples et patriarcales, il n'avait entendu parler de restaurant que comme d'un lieu oû plusieurs personnes se réunissent pour faire une partie de plaisir. Il était seul et triste ; tout ce qui ressemblait à du plaisir ne pouvait donc lui venir à l'esprit : il passa outre. La porte d'un hôtel superbe était ouverte ; il s'arrêta sur le seuil, et se mit à regarder dans la cour.—Si on m'aperçoit, on m'offrira probablement d'entrer, se dit-il, et machinalement il avança de quelques pas.—Des domestiques allaient et venaient les uns portant des plats, et se dirigeant vers les escaliers, d'autres étrillant des chevaux et attelant des voitures ; mais personne ne le remarquait, personne ne lui offrait d'entrer. Dans son innocence naïve il s'en étonna. Puis, supposant que cette négligence n'arrivait que parce qu'on ne l'avait pas aperçu, il fit encore quelques pas dans l'intérieur de la cour.

Une vieille femme qui se tenait devant une porte au-dessus de laquelle on lisait :—PARLEZ AU CONCIERGE,—lui cria :

—Qui demandez-vous, mon petit monsieur ?

—Personne, ma bonne dame, répondit Camille, enchanté de ce qu'enfin on faisait attention à lui, et s'avançant tout-à-fait vers elle.—Alors, que voulez-vous ? et pourquoi entrez-vous ? répliqua si brusquement la portière que le pauvre petit en fit presque un saut en arrière. Toutefois, il se remit, et s'enhardit

à dire :—J'ai pensé que me voyant là, vous m'offriez d'entrer, madame.—La portière ouvrit de grands yeux, et regarda à deux fois cet enfant, qui lui parlait une langue qu'elle ne semblait pas comprendre. Camille reprit :

—C'est que, voyez-vous, Madame, je suis bien fatigué, et j'ai bien faim.—Notre maison n'est pas une auberge, allez plus loin, mon petit ! allons ! plus loin, vous dis-je, vous embarrassez ici ! Et la portière joignant le geste aux paroles, et voyant que Camille ne se pressait pas d'obéir, le prit par les épaules, et le poussa assez brutalement hors de l'hôtel. Les larmes en vinrent aux yeux de Camille.

—Mon Dieu, dit-il en prenant au hasard la première rue qui se présenta à lui, que cette femme est grossière ! et continuant de marcher au hasard, il aperçut la boutique d'un boulanger.

—On me donnera bien un morceau de pain ici, se dit-il, et il entra. Une jeune fille était assise au comptoir.

—Mademoiselle, dit-il en hésitant, car la réception de la portière de la rue de la Paix l'avait rendu méfiant,—je voudrais un morceau de pain.—Avec plaisir, mon petit monsieur, dit la jeune fille en se levant avec empressement ; et atteignant un grand pain, elle ajouta en souriant gracieusement, et en posant le couteau sur le pain, mais sans l'entamer,—pour combien ?

—Pour combien ! Ce que vous voudrez, mademoiselle, répondit Camille presque avec gaîté, et dé-

vorant déjà d'un œil affamé ce pain appétissant dont son estomac avait un si grand besoin.—Dame ! ça m'est égal, mon petit monsieur, répliqua la jeune fille. —En voulez-vous pour deux sous, pour trois sous? parlez.—Est-ce que vous allez me le faire payer? demanda l'enfant avec une candeur si comique que la jeune fille éclata de rire.—Est-ce que vous croyez que nous le donnons pour rien?

—Amanda ! cria une voix forte derrière un grillage, à travers lequel Camille aperçut une grosse femme écrivant sur un grand livre,—veux-tu bien ne pas t'amuser à causer comme ça avec lés pratiques, au lieu de les servir tout de suite. Coupe-lui pour deux sous de pain, à cet enfant, et s'il n'en a pas assez, coupe-lui en pour quatre. La jeune fille obéit.—En voici pour deux sous, dit-elle, et présentant d'une main le morceau de pain coupé au petit, elle étendit l'autre pour recevoir la pièce de monnaie. Camille fouilla dans sa poche, et devint tout rouge en ne retirant qu'un sou. C'était tout ce qu'il possédait.

—Je n'ai que ça, dit-il, tremblant, l'œil humide, et fixé sur le morceau de pain, qui n'était pas, hélas! trop gros pour sa faim, et qu'il voyait déjà en apparence coupé en deux.—Chut ! et prenez, dit l'aimable jeune fille en lui donnant le morceau entier ; et jetant un regard craintif sur le grillage, elle laissa tomber le sou de Camille dans un tiroir, où il résonna au milieu d'un tas de monnaie.

Le pauvre enfant sauta presque sur ce pain, le prit, sortit, et s'asseyant sur le trottoir, à côté même de la boutique de la boulangère, car il ne se sentait pas la force d'aller plus loin, il plaça le chien trouvé à côté de lui, et se mit à mordre dans son pain à belles dents.

## CHAPITRE VIII.

### Quel nom pour le Chien ?

CAMILLE mangeait avec une voracité peu ordinaire, lorsqu'à la lueur des lampes de la boutique qui éclairaient le trottoir, il vit son chien qui le regardait d'un air d'intelligence peu ordinaire. A chaque bouchée de pain qu'il avalait, le chien se levait, remuait vivement la queue, s'approchait de l'enfant, puis, voyant qu'il n'y avait rien pour lui, se rasseyait sur son derrière, passait sa langue sur ses lèvres, et prenait une mine si triste, si triste, que Camille ému, et comprenant enfin la douleur de ce chien, s'écria : Pauvre bête ! elle a faim, elle aussi ; je n'en ai pas trop pour moi ; mais n'importe, partageons ; j'ai trop souffert de la faim aujourd'hui pour n'en pas avoir pitié. Et Camille, après cette réflexion, ne porta pas une seule fois son pain à sa bouche, sans en avoir au préalable présenté un morceau à son chien. Il fallait voir la joie de la pauvre bête, à chaque bouchée qu'on lui présentait. Elle ne savait comment la témoigner ; tantôt c'était en sautant et en frétillant de

sa queue, tantôt c'était en se roulant, en rampant aux pieds de son nouveau maître, et en le regardant d'un air qu'on aurait pu traduire par ces mots :—Je suis ton chien, maintenant, je t'appartiens, tu es ma providence, je ne veux plus te quitter. Ou bien la pauvre bête levait ses pattes de devant, se tenait sur celles de derrière, et semblait n'attendre qu'un signal pour danser.

—Donne la patte ? imagina de lui demander Camille, et l'épagneul obéissant présenta tantôt l'une, tantôt l'autre de ses pattes, avec une grâce parfaite. Camille était aux anges : il oubliait tous ses chagrins devant la gentillesse de cette petite bête.

—Comment te nommes-tu ? lui demanda-t-il étourdiment ; mais à cela le pauvre chien ne put répondre ; il recommençait ses tours, se levait, s'asseyait, se roulait, jappait en tournant sur lui-même, présentait alternativement, et sans qu'on les lui demandât, l'une et l'autre de ses pattes, mais de nom....point.

—Je voudrais bien pourtant savoir ton nom, mon pauvre ami, disait Camille en parlant à son chien, comme si celui-ci eût pu le comprendre ;—car te voilà maintenant mon camarade, mon compagnon de misère, tons les deux abandonnés dans cette grande ville de Paris, comme Robinson dans son île déserte. Je suis Robinson, moi, et toi tu es mon Vendredi.... noir comme lui ; mais avec la différence qu'il parlait, lui, et que toi, tu ne peux dire une parole....Voyons, veux-tu répondre au nom de Vendredi....Non...tu ne me comprends pas...C'est dommage....car, hors toi,

je ne sais à qui parler ici.... Est-ce qu'une ville ressemblerait à une île déserte.... Je ne sais à qui m'adresser.... on va peut-être me faire payer mon coucher....comme on m'a fait payer le petit morceau de pain que nous avons mangé à nous deux....et que j'aurais bien mangé tout seul, et une fois encore davantage ;... mais je n'avais qu'un sou.... je n'ai plus d'argent.... ni toi non plus, n'est-ce pas ?.... pauvre ami, tu ne peux m'être d'aucune utilité.... bien que je me rappelle une fable, le lion et la fourmi, où il est dit : *Qu'on a souvent besoin d'un plus petit que soi.* Il ne faut pas apparemment qu'on plus petit que soi soit un chien....enfin, n'importe, sois tranquille tout de même....je ne t'abandonnerai pas ....je serai pour toi ce qu'une mère est pour son enfant, je te soignerai, et tu m'aimeras ; je te conterai mes pensées, et tu me consoleras....Cependant, je voudrais bien savoir quel nom te donner...ça m'embarrasse de ne pas savoir comment t'appeler...Méchant cousin... qui m'a laissé tout seul ici !...Voici la nuit...où coucher ?...Il ne fait pas froid heureusement....mais c'est dur, la terre....encore, si c'était de la terre....mais ce sont des pierres...Où est-il, lui, maintenant ?...Il est reparti sans doute...car je me le rappelle...cette place qu'il a arrêtée en arrivant, c'était pour lui...le mauvais cœur !...Approche-toi un peu plus, mon chien, viens, que je te raconte ce que m'a fait mon cousin...mais non, je ne veux pas te le dire...c'est trop laid....ou n'aurait qu'à m'entendre....et je ne veux pas dire du mal du fils

de mon oncle...de mon pauvre oncle qui était si bon pour moi, qui m'aimait tant que Gustave en était jaloux...Voilà que je pleure à présent... Voyons, mon chien, parlons d'autre chose...de toi...cherchons ton nom....ça me fera oublier mon chagrin.

Et avec une mobilité d'esprit qui n'appartient qu'au jeune âge, Camille essaya de se rappeler tous les noms des chiens qu'il avait connus dans sa vie, puis il articulait ces noms... doucement... un à un, épiant le plus léger signe, le moindre mouvement d'oreille de son nouveau compagnon.

Le premier chien qui lui vint à la mémoire avait nom *Vaillant*, à cause sans doute de son courage à combattre les loups qui sont en assez grande quantité dans les campagnes boisées environnant Bordeaux; mais il eut beau dire *Vaillant* avec toutes sortes de voix, l'épagneul ne fit aucun signe de reconnaissance.

Toujours se rappelant les chiens de Bordeaux, il appela successivement *Certain*, *Diane*, *Castor*, *Pollux*, *Charmant*, *Turc*, *Caron*, *Zizine*, *Zelmire*, *Carline ;* le chien ne prouvait par aucun signe qu'aucun de ces noms fût le sien. C'est que peut-être, pensa Camille, les chiens de Paris ont d'autres noms que les chiens de Bordeaux.

Et soudain le voyage de son oncle à Paris se présenta à son esprit avec toutes ses circonstances et ses particularités ; car il faut que je vous dise, mon petit lecteur, ou ma jolie petite lectrice, que ce voyage de M. Thomas, fait en 1834, avait été la chose la plus extraordinaire de sa vie ; et comme telle, depuis 1834

jusqu'en 1836, époque de sa mort, soit qu'il fût en famille ou en société, il ne parlait pas d'autre chose. Mais c'était surtout avec Camille qu'il en causait le plus volontiers ; car Camille étant peut-être, de tous ceux à qui il en parlait, le seul qui ne connût pas la capitale, il était aussi le seul qui ne lui répondit pas : —*Connu*, *connu*, M. Thomas, *passons !*

Donc, dans le récit des voyages de l'oncle Thomas, voyage entrepris seulement pour satisfaire sa curiosité, il avait voulu connaître tout ce qu'il y avait de plus remarquable à Paris, soit en monuments, soit en rues, promenades, ou places publiques, soit en objets d'art, soit en spectacles ou en célébrités, enfin soit en hommes ou en choses.

Quant aux choses, il avait vu tout ce qu'il était possible de voir ; quant aux hommes, c'était différent. Il avait bien vu le Roi, la Famille royale, les Députés, la Garde Nationale ; il avait vu tous les acteurs, toutes les actrices de Paris, mais une chose à laquelle il tenait essentiellement, c'était de voir les auteurs, (hommes et femmes ;) et là-dessus, sa curiosité n'avait pu être satisfaite qu'en partie.

Ces messieurs et ces dames ne se montrant pas pour de l'argent, se montrant même très-peu, par la raison que l'étude et les sciences entraînent à une vie sédentaire, il inventa des prétextes pour aller chez ces personnages. Là, il jou encore de malheur. Toutefois, s'il ne put les voir en personne, il aperçut toujours quelque chose à eux appartenant.

Ainsi, il vit la canne de M. de Balzac, il vit mon

petit poisson rouge qui, depuis six ans, tourne continuellement dans son bocal de verre, il vit mon chien *Moloch*, un beau chien de chasse dont M. Tony Johannot m'a fait cadeau ;—Camille appela *Moloch ;* le chien ne remua pas seulement les oreilles ;—il vit le beau cataquoi de M. Jules Janin, il vit ses jolis petits chiens, son grand chien du mont Saint-Bernard, qui s'appelait *Cartouche*, et la jolie petite levrette *Florence*, cadeau de M. de Lamartine ; il vit *Fraischuths*, appartenant à M. Alphonse Karr, et il appela successivement *Moloch* — *Cartouche* — *Florence* — *Fraischuths ;* mais le chien ne fit aucun mouvement.

Dans ce moment, un monsieur habillé d'une grande redingote bleue, et coiffé d'un tricorne, passa devant Camille en sifflant un grand levrier qu'il caressa du nom de *Fox*.

L'épagneul fit un saut comme pour courir vers le monsieur, puis il revint aussi vite se coucher aux pieds de Camille, en faisant entendre un petit grognement joyeux.—Ah ! tu t'appelles Fox, dit Camille avec plaisir.

Le chien remua la queue en signe d'assentiment. —Eh ! bien Fox, ajouta-t-il, nous avons soupé, n'est-ce pas ? mais nous n'avons pas bu, et j'ai bien soif...et toi, as-tu soif ?

Comme si le chien eût compris, il se mit a marcher vers une rue en regardant de temps en temps si son nouveau maître le suivait ; celui-ci se leva et le suivit, le monsieur à la redingote bleue les suivit aussi.

Fox conduisit de cette manière Camille jusque dans un carrefour au milieu duquel s'élevait une belle fontaine, laissant couler de l'eau de ses deux robinets ; Fox alla boire dans le bassin, et Camille à l'un des robinets.—Merci, dit Camille, je t'ai donné le pain, tu m'as donné l'eau, nous sommes quittes. Maintenant nous allons nous arranger ici, et dormir à la belle étoile....il fait chaud heureusement.

Camille avait été se rasseoir sur le trottoir, lorsque le même monsieur à la redingote bleue, qui depuis un moment ne le perdait pas de vue, s'approcha enfin de lui.

## CHAPITRE IX.

### Le Sergent de ville et le Vagabond.

—Que faites-vous là, tout seul, à cette heure ? lui dit-il ; savez-vous qu'il est tard, mon petit ami.

—Vous le voyez, Monsieur, je cause avec mon chien, répondit Camille sans bouger.—J'ai cru que vous étiez un enfant perdu, dit l'étranger....mais à la propreté de vos vêtements, je vois que je m'étais trompé.—Camille, qui avait fait un mouvement à ce mot de *perdu*, retint une exclamation prête à lui échapper, et lorsque le monsieur eut fini de parler, il lui demanda, d'un air qu'on aurait pu prendre pour de la curiosité, mais qui au fond n'était que de l'inquiétude :—Eh bien ! si j'avais été un enfant perdu, qu'auriez-vous fait, Monsieur ?—Je vous aurais demandé où vous demeurez, et je vous aurais conduit à votre domicile.—Vous êtes donc bien bon ? demanda Camille, se levant et s'approchant de son interlocuteur.—C'est mon état, mon enfant.—Votre état est de ramener tous les enfants qui s'égarent !...Comment se nomme votre état ? s'écria la petit Bordelais.—Je

suis sergent de ville.—Sergent de ville ! répéta Camille ; et vous ramenez les enfants à leur domicile ! Mais, j'y pense, Monsieur, quand ils n'ont pas de domicile, ces pauvres enfants !...—Alors, répliqua le sergent de ville, que le babil de Camille amusait sans doute, comme en général tous les enfants sans domicile sont des vagabonds et des mauvais sujets, je les conduis en prison.—Mais, ça pourrait bien ne pas être des vagabonds ou des mauvais sujets, Monsieur ; si c'était, par exemple, un petit cousin perdu par son grand cousin qui aurait voulu se débarrasser de lui, dit Camille un peu ému.

Le sergent de ville se mit à rire.—Le grand cousin serait un bien mauvais cousin.—Enfin, si cela était, Monsieur ?—Je n'en conduirais pas moins le petit cousin en prison, parce qu'il n'est pas permis de coucher dans les rues ; mais la prison n'est ni bien sombre, ni bien triste ; puis on l'interroge ; s'il a des parents, on leur écrit pour savoir s'ils veulent le réclamer ; si les parents ne le réclament pas, on place cet enfant dans une maison où on en a bien soin, et où on lui apprend un état.—Il est donc là comme en pension ? fit observer Camille.—Pas tout-à-fait, mon petit ami ; d'abord il ne peut pas sortir, il n'ést pas libre ; et puis il ne lui serait pas permis, comme à vous, d'avoir un joli petit chien comme le vôtre pour camarade.—Camille resta pensif.

—Il n'est pas permis de coucher dans la rue, dit-il, comme si cette phrase l'eût frappé.—Eh bien, Robinson abandonné dans son île déserte avait au

moins cette permission : c'est singulier. Je vous remercie et vous salue, Monsieur, ajouta Camille en prenant son chien sous le bras et en s'éloignant du sergent de ville.—Enfin, reprit-il tout en marchant, il y a peut-être d'autres avantages à Paris pour les enfants abandonnés, et qui doivent les dédommager de ne pouvoir coucher dans la rue...Me voilà au moins mille fois plus embarrassé que Robinson Crusoé dans son île déserte. Où aller coucher ?...Toutes les portes sont fermées ; si je frappe, on me traitera peut-être aussi mal que cette grosse femme de ce bel hôtel dans la grande rue près des Tuileries, et je n'aime pas les affronts. Où donc aller coucher ? où coucher ? ...Si je trouvais une maison abandonnée, comme moi ! ---ça me conviendrait furieusement, et à Fox aussi ; n'est-il vrai, mon chien ?

Camille en était là de ses réflexions, lorsqu'un lampion qui brûlait au milieu de la rue lui fit lever les yeux poir voir où il se trouvait. Il aperçut à sa droite deux maisons en construction, et un échafaudage devant lequel un lampion brûlait en répandant une fumée noire et mauvaise.—Juste, se dit-il avec joie, voici deux maisons sans portes ni fenêtres, et sans locataires probablement ; personne à qui parler ....pas de refus sans doute....entrons....Mais il se trompait, le pauvre enfant ; car à peine eut-il fait deux pas sous l'échafaudage, qu'une voix enrouée cria :—Qui va là ?...—Les forces manquèrent à Camille.

—Encore quelqu'un pour me chasser, se dit-il en

serrant son chien sur son sein.—Et le pauvre enfant abandonné leva ses yeux mouillés de larmes vers le ciel, où mille étoiles d'or brillaient sur un fond bleu. —"Mon Dieu, qui êtes au ciel, ajouta-t-il en se mettant à genoux à l'endroit même où il se trouvait, prenez donc pitié de moi; que voulez-vous que je devienne, si je ne trouve ni à coucher, ni à manger? ...Donnez-moi des forces, mon Dieu! envoyez-moi quelques bonnes idées pour me tirer d'affaires.— "Aide-toi, le ciel t'aidera," me disait toujours mon pauvre oncle.—Je ne demande pas mieux que de m'aider, mon Dieu; mais faites qu'on ne me mette pas en prison. J'ai lu l'histoire de quelques enfants qui travaillaient pour nourrir leurs parents; je ne demande pas mieux que de travailler, moi; mais le moyen...Enfin, mon Dieu, je mets ma confiance en vous; prenez pitié du pauvre enfant abandonné, d'un autre Robinson, mille fois plus à plaindre dans Paris que ne l'était le vrai Robinson dans son île déserte..."

Sa prière fut interrompue à cet endroit par un second — Qui vive? prononcé d'une voix de plus en plus rébarbative, auquel Fox répondit par un grognement prolongé.

## CHAPITRE X.

### L'Invalide.

Il y a donc quelqu'un ici ? ajouta la grosse voix, qu'un bruit de béquille et de canne annonçait devoir appartenir à un invalide.

Effectivement, Camille ne tarda pas à en voir paraître un.

—C'est toi, moutard, qui fait tout ce bruit-là ? ajouta l'invalide.

—Il me semble que je ne fais pas beaucoup de bruit, dit Camille tristement.

—Si ce n'est pas toi, c'est donc ton chien qui a troublé mon sommeil...on ne peut pas dormir une heure tranquille dans cette rue Louis-le-Grand.— Vous dormiez ? vous êtes bien heureux ! dit Camille toujours sur le même ton.—Je dors, je dors, répéta l'invalide....Tu vois bien que non, je ne dors pas, moutard....Si j'avais un chien comme le tien, je dormirais au moins, mon chien veillerait pour moi ; mais ils me l'ont empoisonné la semaine dernière, les sergents de ville ; mon pauvre *Austerlitz*, j'avais

oublié de le museler ; il était devenu gourmand sur ses vieux jours, mon pauvre Austerlitz ! J'avais eu beau lui répéter :—méfie-toi des boulettes, Austerlitz, méfie-toi des boulettes ; bast !...c'est comme si j'avais parlé à ma jambe de bois : il n'a pas voulu m'écouter, il a rencontré une boulette sur son chemin, ça n'a pas mauvaise mine des boulettes, il a voulu y goûter ; bref, il est venu mourir entre mes bras....Pauvre Austerlitz !....c'était mon ami, mon seul ami ; nous nous étions rencontrés tous deux, tous deux blessés à la bataille dont je lui ai donné le nom, je lui ai bandé sa plaie, il m'a léché la mienne, et depuis ce moment, nous avons, comme dit la chanson, coulé ensemble le fleuve de la vie : jusqu'à vendredi dernier toutefois. Austerlitz a fini ses jours ce jour-là, entre trois et quatre heures de l'après-midi.—Veux-tu me vendre ton chien, moutard, ou me le donner, plutôt ; car, s'il fallait te le payer, ça me serait un peu difficile, vu que, pour le quart d'heure, le gousset est vide.... Mais donne-le moi, foi de vieux grognard. de La Tuile, ça me fera plaisir....je l'appellerai Austerlitz, et j'ose dire que c'est toujours flatteur, même lorsqu'on est chien, de s'entendre appeler de ce nom glorieux pour la gloire Française.... hein.... qu'en dis-tu....moutard ?...

—Je dis, monsieur l'invalide, que je vais vous faire une petite proposition ; ce chien n'est pas à moi, je ne puis ni vous le donner, ni le vendre ; mais si vous voulez me permettre de me coucher avec lui auprès de vous, nous vous garderons tous les deux.—Ça va,

mon garçon, ça va: entre, entre, la chambre à coucher est fraîche, quatre murs lui servent de tapisserie, elle a le ciel pour plafond, le lit n'est pas à dédaigner, c'est le grainetier d'en face qui en a fait les frais, le tout est propre et n'a pas encore servi; au bivouac nous n'en avions pas toujours d'aussi bien conditionnés...As-tu soupé, as-tu soif, as-tu faim ?...

—Hélas ! dit Camille honteux de sa misère, depuis ce matin, je n'ai mangé qu'un morceau de pain.

—Pauvre enfant ! dit l'invalide avec bonté, tiens voilà un restant de veau froid que m'a donné une charmante petite demoiselle qui demeure à côté, voilà un restant de pain; quant à du vin, ma foi, il ne m'en reste jamais, c'est une habitude que j'ai prise au service: le vin et moi, vois-tu moutard, nous ne pouvons pas rester une seconde ensemble, sans nous livrer combat, mais un combat à mort; il faut toujours que *l'un* avale *l'autre;* quelquefois *l'autre* jette bien *l'un* sous la table, mais c'est qu'alors il doit y avoir beaucoup de *l'autre* pour qu'il puisse remporter cet avantage sur *l'un*.... Par exemple, si tu veux de l'eau, il y en a je crois dans cette cruche; je dis je crois, car, excepté pour me laver les mains et la moustache, je ne fréquente pas beaucoup ce liquide bénévole. Christi !...comme il fait rafle des fourniments, le moutard !—Est-ce que par hasard vous voudriez en garder pour demain, interrompit Camille, tout rouge de l'observation, et cessant subitement de manger.—Va donc, conscrit,

va donc ! en garder pour demain ?...Le père La Tuile n'est pas assez sûr de son demain pour garder la moindre chose pour le moment à venir...Enfant de troupe, né le jour d'une bataille, j'ai grandi de bataille en bataille, doutant toujours si le jour qui suivrait ne serait pas mon dernier jour ; cette jambe m'a mis à la réforme, c'est vrai, j'ai les invalides, et depuis que je me nourris de vrais haricots de Soissons, en place de ceux que nous envoyait l'ennemi, je devrais être un peu plus sûr de la vie ; mais, bast ! l'habitude de vivre sur un volcan fait qu'on croit toujours y être....Mais à propos, moutard, je parle, je parle comme une vieille pie, sans m'informer comment il se fait que gentil et propre comme tu es, tu te trouves dans les rues de Paris, mourant de faim, et sans feu ni lieu.

Camille ouvrait la bouche pour répondre, lorsqu'une réflexion la lui fit refermer tout de suite.—Je ne peux pas vous dire cela, monsieur l'invalide, dit-il, c'est trop vilain.

—Tu as fait quelque chose de vilain, avec ton minois d'ange d'autel du bon Dieu ! se récria le père La Tuile.

—Ce n'est pas moi qui ai fait quelque chose de vilain, monsieur l'invalide, dit Camille, c'est mon grand cousin, et comme mon grand cousin est le fils de mon oncle qui est mort, et que mon oncle qui est mort était le meilleur homme de la terre, et que cela lui ferait de la peine, s'il savait qu'on sût ce que son fils a fait.... donc.... à cause de cela....et

parce que...c'est pourquoi je ne puis pas dire du mal de mon grand cousin.

—Si au régiment, on ne nous dictait pas le service plus clairement que tu ne nous racontes l'histoire de ton grand cousin, on ne serait guère en état de faire proprement la charge en douze temps, moutard ....Mais le sommeil te fait cligner les yeux.... bonne nuit....Garde à vous! Austerlitz, et bonne garde... bon soir.

Disant ces mots, l'invalide se retira derrière une petite tente en toile assez ingénieusement arrangée sur les poutres encore à nu de la maison en construction, Camille s'étendit sur sa botte de foin, et Fox se plaça à ses pieds.

Un moment après le pauvre enfant, plongé dans un doux sommeil, avait oublié ses chagrins, et son arrivée dans cette grande ville de Paris.

# CHAPITRE XI.

## Les Maçons.

Au point du jour, Camille fut réveillé en sursaut par son chien qui aboyait avec force, en regardant d'un air moitié menaçant moitié craintif, une armée de maçons qui envahissaient l'endroit où se trouvaient son nouveau maître et l'invalide.

—Tiens....dis donc....l'invalide....le père La Tuile, cria un des maçons, qu'est-ce que c'est donc que ces nouveaux locataires qui n'attendent pas qu'une maison soit finie pour venir l'habiter ?—Eh bien ! quoi ? le beau miracle ! dit le père La Tuile soulevant la toile de sa tente, et suivant des yeux les regards des maçons dirigés vers Camille, qui se blotissait honteux sur son foin.—Ces nouveaux locataires, c'est moi qui leur ai donné l'hospitalité....où est le mal, après tout ?—Il n'y a pas de mal, père La Tuile, il n'y a pas de mal, répliqua le premier maçon qui avait parlé, et qui, par son costume plus propre et plus complet que celui des autres, paraissait être le *maitre*....Mais j'ose dire tout de même, père

La Tuile, qu'au lieu d'accorder l'hospitalité à ce gamin, vous auriez mieux fait de le remener à ses parents, qui doivent être furieusement inquiets sur son compte.

—Je n'ai pas de parents, monsieur le maçon! dit Camille, en se levant et secouant la paille de ses cheveux.—Ni père ni mère? reprit le maître maçon.

—Je n'avais qu'un oncle, et il est mort, monsieur ....et Camille à ce souvenir essuya une larme qui lui roulait dans l'œil.

—Ni père ni mère? répétèrent tous les maçons, entourant le petit abandonné; et ni maison, non plus? et tu ne sais où aller coucher?... Et où demeurait ton oncle?....Et que faisait ton oncle?...Et il ne t'a rien laissé? ton oncle....

Toutes ces questions faites par ces divers personnages se succédaient si rapidement, qu'il était impossible à Camille d'y répondre. Le père La Tuile interrompit tout le monde par un *christi*, son jurement favori.—Christi! christi! dit-il, attention donc à l'ordonnance, camarades; si vous faites tous les commandements à la fois, comment voulez-vous que le moutard y réponde.

Camille, qui pendant ce flux de questions avait eu l'air de réfléchir, prit la parole :—Je suis de Bordeaux ....je suis arrivé hier matin à Paris....une heure après j'y étais seul....je suis un pauvre enfant abandonné dans Paris, comme Robinson dans son île déserte, voilà mon histoire.

—Abandonné?...par qui?...demandèrent tous les maçons à la fois.

—Je ne puis pas vous le dire, messieurs....ça lui porterait tort....quand on le rencontrerait dans la rue, on lui jetterait la pierre...et puis son père qui était si bon, et qui est au ciel avec le bon Dieu, ça lui ferait de la peine...non je ne peux le dire...

—Est-il drôle, cet enfant, se disaient ces hommes se regardant entre eux.—Est-il cocace, on lui fait du mal, on l'abandonne, et il ne veut pas dire qui?

—Bast! dit un ouvrier, c'est qu'il n'a rien à dire, c'est que c'est un petit vagabond, qui se sera échappé de chez ses parents.—Et pourquoi me serais-je échappé de chez mes parents? dit Camille, à qui cette supposition fit monter le poupre au visage.—Eh! parce que tu auras fait quelque chose de mal, et que tu auras en peur du fouet, voilà tout.—Je voudrais que ce fût ça, dit Camille, oui, je le voudrais ...j'aimerais mieux avoir un *chez-moi* au risque d'y recevoir le fouet en y rentrant, que de ne pas en avoir du tout.—Alors pourquoi ne veux-tu pas dire la vérité?

—Ecoutez, dit Camille, à qui l'indignation d'être mal jugé donnait de l'énergie....si vous, ou vous, ou vous, ou vous, monsieur, vous aviez un frère, un cousin, un parent enfin, qui eût fait une chose vilaine, vous ne le diriez pas, n'est-ce pas?

—Non, dirent-ils tous, mais nous le corrigerions d'importance.

—Eh bien! moi, je ne peux pas le corriger, parce que je suis plus petit que lui, et puis, qu'il est loin.... mais enfin, je suis sa victime....

—Qu'est-ce que ça peut être ? se demandaient ces hommes entre eux...car enfin, voilà un enfant abandonné, qui ne sait peut-être où aller déjeuner ce matin.

—Ça, c'est vrai, dit Camille, sur la joue duquel une larme coula.

—Pour ce qui est du déjeuner de ce matin, camarades, dit un ouvrier aux autres, nous lui donnerons chacun une petite part du nôtre, et ça lui en fera un de déjeuner.—Voilà bien le Bourguignon, dit son voisin, il ne pense jamais qu'au quart-d'heure ; quand il aura déjeuné, ce pauvre chérubin, il faudra qu'il dîne, il faudra qu'il soupe.

Eh bien ! nous lui en donnerons encore, Poitevin, dit Bourguignon.—Mais nous ne pouvons pas lui en donner toujours, reprit Poitevin ; s'il était assez fort, encore, pour entrer en apprentissage....—C'est vrai, nous ne pouvons pas lui en donner toujours, répéta l'invalide, si encore il était assez grand pour entrer au service !—Et puis il faut savoir ce qu'il sait faire, répliqua le contre-maître.

Mais au moment où on allait le questionner, l'arrivée d'un monsieur qui descendait de cabriolet à la porte de la maison en construction, dispersa tous les maçons, qui se saisirent, l'un d'une truelle, l'autre d'un autre outil, et en un clin d'œil, tous étaient à l'ouvrage, et Camille seul dans son coin.

Seul, je me trompe, Fox était près de lui.

# LIVRE SECOND.

## CHAPITRE XII.

### L'Architecte qui cherche un Groom.

Pas encore à l'ouvrage ? dit durement le monsieur au cabriolet, qui n'avait pas été la dupe du dispersement de ses ouvriers.—Je vais vous expliquer la chose, monsieur Dumont, dit le contre-maître ; nous étions occupés à écouter cet enfant, qui vous arrachait les larmes des yeux, tant son histoire était intéressante.—Et quelle est-elle, son histoire ? demanda monsieur Dumont, lorgnant Camille qui baissait humblement la tête.—Nous ne la savons pas, monsieur Dumont ; mais c'est égal, c'est bien intéressant, allez !—Quand le contre-maître dit qu'il ne la sait pas, monsieur le capitaine des maçons, dit l'invalide, présentant sa tabatière ouverte à l'architecte, c'est vrai, et ça n'est pas vrai...Vous n'en usez pas ?..-ah ! pardon...Et comme il vit que celui qu'il appelait le capitaine des maçons, parce qu'il leur commandait, lui prêtait une attention que lé

gitimait la douce et triste figure du petit abandonné, il raconta la manière dont il avait trouvé cet enfant, et tout ce que l'enfant avait dit, ainsi que la raison pour laquelle il ne voulait pas nommer le parent qui l'avait abandonné...

—Bast !...des contes !... un petit fainéant !... un petit vagabond !...murmurait l'architecte en lorgnant toujours le pauvre petit, qui, pour ne pas perdre contenance, caressait son chien.—Comment te nommes-tu ?... dit-il brusquement à l'enfant.—Camille Fernand, répondit-il.

—Et tu n'as ni père, ni mère, ni famille, ni rien ?—Camille baissa la tête en pleurant.—Et tu as été abandonné hier matin aux Tuileries, et tu ne veux pas dire par qui ?—Camille secoua la tête douloureusement.

—Que sais-tu faire ?— Rien, monsieur, dit le petit en soupirant.

—Tes parents ne t'ont donc rien appris ?

—Oh ! pardonnez-moi, monsieur, reprit Camille vivement. Mon oncle m'a fait apprendre à lire, à écrire, un peu de latin, de géographie, d'arithmétique, à jouer du violon, à danser....—Il était donc riche, ton oncle ?—Je ne sais pas, monsieur ; mais il ne manquait de rien à la maison.—Et il est mort, cet oncle ?—Camille essuya ses yeux pour toute réponse.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel l'architecte semblait se consulter, et examiner attentivement la taille frèle du petit abandonné.—Bast ! qu'est-ce que je risque ? dit-il.

—Quel âge as-tu ?

—Douze ans, monsieur.

—Sais-tu monter à cheval ? ajouta-t-il.

—Avec la selle, et sans la selle, répondit Camille. Mon oncle avait des chevaux à sa campagne.

—Tu es petit, fluet, tu feras un groom délicieux ; veux-tu entrer à mon service ?—Non, monsieur, dit Camille avec hauteur.

—Tu es bien dégoûté, gamin, reprit l'architecte ; et pour quelle raison, s'il te plaît ?—Parce que je ne veux pas être domestique.

—Tu aimes mieux être un fainéant, un paresseux, un mendiant, répliqua l'architecte en colère ; eh bien ! va te promener, va, sors d'ici, et si je t'y retrouve, je te fais prendre par les sergents de ville, et mettre en prison, comme un vagabond que tu es... Ne pas vouloir être mon groom !...—Par pitié, monsieur, ne le faites pas, dit Camille joignant les mains ; je ne suis pas un fainéant, ni un vagabond ; je ne veux pas être domestique, mais si vous voulez me donner de l'ouvrage ici, je le ferai ; je porterai des pierres....je porterai de la chaux....j'apprendrai l'état de maçon....mais celui de domestique, non, non, monsieur.—Mais, petit imbécile, c'est bien plus facile d'être domestique que maçon ; domestique, c'est un état de paresseux.—C'est pour cela que je ne veux pas l'être, monsieur.—Tu n'auras rien à faire chez moi que de te promener en voiture ou à cheval.—Et je perdrai le goût du travail, et je n'aurai pour société que la société des domestiques, que

mon pauvre oncle m'avait toujours défendu de fréquenter, et je deviendrai un vaurien....non, non, monsieur...—C'est bon, assez causé comme cela; sors d'ici, et ne reparais jamais devant mes yeux.... Va donc! te dis-je. Et l'architecte ayant levé sa canne d'un air menaçant, Camille fit signe a son chien de le suivre, en répliquant d'un air digne tout-a-fait: Ne me frappez pas, monsieur, ne me frappez pas, je ne suis pas votre domestique....

Comme il suivait, pensif et pleurant, la rue Louis-le-Grand, en se dirigeant vers les boulevarts, un *psit*, *psit*, lui fit tourner la tête. C'était l'invalide qui courrait derrière lui. Voilà du pain que les ouvriers t'envoient, moutard, lui dit-il en lui remettant un énorme morceau de pain.—Tu as bien parlé, tu es un brave enfant; si tu ne sais où aller coucher ce soir, reviens ici.—Oh non, dit Camille en hochant la tête, cet homme est trop méchant.

Puis il prit le pain, remercia l'invalide, et tous les deux se quittèrent le cœur gros.

# CHAPITRE XIII.

Promenade du petit Robinson de Paris dans Paris, a l'instar de Robinson Crusoé dans son île déserte.

Voilà donc notre pauvre petit Robinson, comme il s'intitulait lui-même, seul encore une fois, et abandonné sur le pavé de Paris. Tenant son chien en laisse d'une main, et son morceau de pain de l'autre, son livre de Robinson sous le bras, il s'achemina lentement vers le boulevart des Italiens.

—La première chose qui fit Robinson dans son île déserte, se dit-il en se parlant à lui-même, ce fut de la parcourir, et de voir quel parti il saurait en tirer.—Et tout en mangeant son pain, et en donnant de temps à autre quelques miettes à Fox, Camille se mit à longer les boulevarts : d'abord chaque boutique attira son admiration.—Comment peut-on manquer de quelque chose, se disait-il, au milieu de tout ce qu'on peut inventer de beau et de bon ! Comment peut-on mourir de faim, lorsqu'il y a des pâtissiers à toutes les portes ! Comment un pauvre petit enfant comme moi ne trouverait-il pas à se loger, lorsqu'il y a une si grande quantité de maisons, qui ont

toutes des portes ouvertes !—Il ne s'agit que de demander....ce ne sont pas des sauvages, tous ces gens qui vont et viennent autour de moi....ils ne me mangeront pas, comme les sauvages de l'île déserte de Robinson Crusoé mangeaient leurs prisonniers....Ils ont tous de bonnes figures...Ces dames sont charmantes, et sourient à ceux qui les regardent....Tous ces messieurs se saluent très-poliment les uns les autres....Allons, allons, Camille, du courage....Il ne s'agit que de demander ici.

Comme il était ainsi arrêté devant la boutique d'un marchand d'habits, le marchand lui dit :—Si vous avez besoin de quelque vêtement, mon petit monsieur, entrez, on vous arrangera.—Je vous remercie, monsieur, répondit Camille, enchanté de la courtoisie du marchand ; mon habit est encore tout neuf, mais quand il sera usé, je vous promets de revenir.—Vous serez content de nous, mon petit ami, répartit le marchand.

Camille alla un peu plus loin ; un marchand de cannes l'arrêta.

—Étrennez moi, mon petit monsieur, lui dit-il ; une petite canne vous irait si bien !....regardez-moi ce jonc....est-il souple ?...Je vous le donnerai pour rien...pour rien,..—Merci, répondit encore Camille, qui, cette fois, enhardi tout-à-fait par ces deux offres qu'il attribuait à l'obligeance de ces deux marchands, entra hardiment dans un grand hôtel. Il pouvait être alors midi, et le soleil dardait d'aplomb sur sa tête.

—Que demandez-vous ? lui cria un vieux concierge qui mettait une pièce à un fond de pentalon.—Le soleil est bien chaud, lui dit Camille en le saluant très-poliment. Ne pourriez-vous pas, monsieur, me permettre d'entrer pour me reposer ?—Tu ne t'es pas levé assez matin pour te moquer de moi, petit drôle, répartit le portier en refermant brusquement le vasistas qu'il avait ouvert pour parler à l'enfant, et en murmurant quelques mots grossiers que Camille ne comprit pas, mais qui lui firent perdre son assurance.—Allons plus loin, se dit-il; tout le monde ne sera peut-être pas aussi mal-complaisant que ce vieux tailleur.

A la porte de cet hôtel, un marchand de comestibles étalait à la gourmandise des passants tout ce que les quatre parties du monde peuvent produire de meilleur, de plus succulent, de plus agréable au goût, ainsi qu'à l'odorat et à la vue. Un homme, jeune encore, d'une physionomie agréable, d'un embonpoint à prouver qu'au milieu de toutes ces bonnes choses il n'en dédaignait aucune, se prélassait, les deux mains dans ses poches, sur le seuil de sa boutique, regardant alternativement, et les passants, qui presque tous s'arrêtaient devant l'étalage de son magasin, et les objets ornant sa devanture.

Comme Camille s'était posé debout devant ce marchand sans oser parler, mais le regardant d'un air assez significatif, le gros marchand lui dit :—Désirez-vous quelque chose, mon petit ami ? Camille

devint tout rouge, et répondit :—Oui, monsieur....je n'ai mangé qu'un morceau de pain sec depuis ce matin....—Entrez, mon petit ami, et choisissez, se pressa de dire le marchand, d'un air des plus aimables. —C'est qu'il faut que je vous confie, d'abord, monsieur, que je n'ai pas d'argent, ajouta Camille en suivant le marchand au milieu de son magasin.—Si vous n'avez pas d'argent, mon petit, répartit le marchand dont le sourire s'effaça subitement des lèvres, pourquoi entrez-vous ici ?—Je suis un pauvre enfant abandonné dans cette ville, monsieur, reprit le petit Bordelais, les pleurs dans les yeux ; je ne sais où aller ; je ne sais où m'arrêter ; je suis fatigué, j'ai chaud, et j'ai faim.... —Cela m'afflige beaucoup ; mais je n'y puis rien, répartit le marchand fouillant dans sa poche et y prenant un sou...Voilà tout ce que je puis faire pour toi : prends, et sors d'ici, tu embarrasses les pratiques.

A la vue de ce sou qu'on lui offrait, une vive indignation se peignit sur le visage du pauvre enfant.—Je ne suis pas un mendiant, monsieur, et ne demande pas l'aumône, dit-il d'un ton de dignité superbe. Et le cœur gros, il s'élança hors de la boutique du marchand de comestibles.

—Un sou....à moi !....Camille Fernand, neveu de monsieur Thomas, riche armateur de Bordeaux !...un sou !...disait-il en pleurant, et regardant encore, mais machinalement, autour de lui. Le chien le suivait, les oreilles basses, et la queue entre les jambes. Ca-

mille aperçut des chaises sur le boulevart en face ; la fatigue l'accablant, il traversa la chaussée, gagna les chaises, et, comme anéanti, il se jeta sur l'une d'elles.

A peine y était-il installé, qu'une vieille femme s'avança vers lui, en lui tendant silencieusement la main.—Que voulez-vous ? lui dit Camille, l'humeur aigrie par sa triste position.—Est-il farce, ce petit, répliqua la loueuse ; eh ! deux sous donc, pour votre chaise.—Quoi ! vous avez ici une trentaine de chaises vides, et je ne puis pas en occuper une sans vous payer ? dit Camille sans bouger.—Non, certes, mon petit monsieur, donnez-moi deux sous, s'il vous plaît.—Je ne les ai pas.—Alors asseyez-vous par terre, lui répliqua la loueuse en secouant la chaise sur laquelle Camille était assis, au risque de le faire tomber.—Vous êtes une méchante femme, madame, lui dit Camille en se levant.—Je suis loueuse de chaises, répondit tranquillement la femme, en s'asseyant sur la chaise que Camille venait de quitter.

—Chi vous n'avez pas d'argent pour payer une chaise, venez vous asseoir ichi, mon choli petit mochieu, dit une voix d'enfant, avec un accent auvergnat très-prononcé.

Camille chercha autour de lui qui lui parlait, et vit un petit garçon tout noir de saleté, tenant un singe sur son cou, et assis sur la marche du perron d'un magnifique restaurateur. Au-dessus de ce perron, une tente dressée répan-

dait une ombre agréable et une douce fraîcheur. Camille suivit le conseil de l'auvergnat, Fox se coucha à ses pieds, et bientôt il s'établit entre les deux enfants la conversation suivante.

## CHAPITRE XIV.

### Première leçon d'industrie.

—Vous avez l'air d'avoir des petits chagrins, mon choli petit mochieu, dit l'auvergnat, regardant avec intérêt Camille qui s'essuyait les yeux.—Je voudrais être dans une île déserte ! dit Camille avec explosion. —L'auvergnat partit d'un éclat de rire.—Eh bonne chainte Vierge ! que feriez-vous dans une île déserte, mon choli petit mochieu ; pour le moins vous y mourriez de faim.—As-tu lu Robinson Crusoé ? lui dit Camille, pour toute réponse.—D'abord, je ne chais pas lire, mon choli petit mochieu ; mais qu'est-ce que c'est, Robinchon Crusoé ?—C'est ça.... lui dit Camille, en lui montrant le livre qu'il tenait sous le bras.—Cha ; mais ch'est un livre, mon choli petit mochieu.—Camille répliqua :—C'est l'histoire d'un enfant de notre âge, à peu près, abandonné tout seul dans une île déserte.—Bonne chainte Vierge, et il y est mort, mon choli petit mochieu ?—Au contraire, il y a très-bien vécu ; il y a même formé une colonie dont il est devenu le chef.—Ah ! che com-

prends, ch'est un conte de fées, votre Robinchon.—C'est une histoire vraie, arrivée.—Laichez donc, mon petit mochieu! Le curé de chez nous m'a appris che que ch'est qu'une île décherte; ch'est une ville où il n'y a ni maisons, ni habitants; et comment, che vous le demande, peut-on vivre dans une ville où il n'y a ni maisons ni habitants?—Ça n'empêche pas que j'aimerais mieux mille fois être abandonné dans une île déserte, qu'ici, dans Paris, si bien peuplé.—Laichez donc, mon choli petit mochieu, ch'est des bêtises, che que vous dites là!—Des bêtises! lui répliqua Camille en s'animant, des bêtises! mais si j'étais dans une île déserte, déserte comme celle de Robinson Crusoé, je pourrais faire ce que je voudrais, m'asseoir où je voudrais, dormir où je voudrais, manger ce que je trouverais...Tiens, je vais t'expliquer, ce que c'est que Robinson Crusoé.... Il était tout seul dans une île déserte; il s'était arrangé une grotte où il dormait très-bien, je t'assure; il avait planté des arbres tout à l'entour, ce qui lui fermait sa maison. Il allait à la chasse, il tuait des oiseaux; il tendait des lacs, et il prenait des lamas. Les lamas, c'est une bête comme les chèvres, ça donne du lait. Il allait à la pêche, il pêchait des poissons, des coquillages; il se faisait des habits avec des peaux de bêtes; il se faisait des parasols avec des plumes d'oiseaux. Puis un jour, il trouva un nègre; il en fit son esclave....non....non....oui....oui....j'aimerais mille fois mieux être dans cette île déserte qu'ici. Ici....il y a de tout....c'est vrai....

mais on ne vous donne rien. Ici, il y a des maisons : on vous en chasse. Ici, il y a toutes sortes de bonnes choses à manger : on vous en vend, mais on ne vous en donne pas. La nuit, on ne peut pas dormir dans les rues ; le jour, on ne peut pas même s'asseoir sur les chaises qu'on trouve sur son passage...Enfin, on est mille fois plus malheureux dans une grande ville où il y a de tout, que dans une île déserte où il n'y a rien...Dis-moi, à présent, n'aimes-tu pas mieux les îles désertes ?

L'auvergnat, qui avait écouté Camille avec la plus grande attention, voyant que celui-ci avait cessé de parler, fatigué et suffoqué qu'il était, lui répondit tranquillement :

—Chacun chon goût, mon choli petit mochieu ; moi ch'aime mieux Paris.—Mais pourquoi ? mais pourquoi ?—Parche que, ichi, on peut travailler.

Ce dernier mot saisit Camille, et le fit réfléchir.

—Travailler, répéta-t-il : est-ce que tu travailles, toi ?—Et comment donc ?...est-che que che vivrais ? —Tu travailles, toi.... et que fais-tu ?—Dame, mon choli mochieu, l'hiver, che ramone les cheminées ; l'été, che montre mon chinge....et che fais des petites commichions par-chi par-là...—Travailler !...répéta encore Camille....mais tu me donnes là une idée : je puis travailler, moi !—Cha vous est permis, cha vous est permis.—Et que ferai-je ? je ne sais pas ramoner les cheminées, moi ; je me casserais le cou...Veux-tu m'apprendre à ramoner les cheminées, dis, petit ? —Oh ! ch'est un mauvais état dans l'été, mon choli mochieu, et vous êtes trop propre pour ramoner les cheminées ; vous vous chaliriez, et votre maman che

fâcherait.—Hélas ! je n'ai ni père, ni mère ! dit Camille douloureusement.—Alors, pourquoi donc que vous avez quitté le pays ?—C'est mon cousin qui me l'a fait quitter ; il m'a amené ici, il m'y a perdu, et s'en est allé.—Voyez-vous cha ! voyez-vous cha ! —Mais toi, qui as un père et une mère, pourquoi as-tu quitté le pays ?—Ch'est pour cha, mochieu: Mon père et ma mère sont pauvres, pauvres comme tout; nous chomes dix enfants, che chuis le second ; mon frère aîné est frotteur ; oh ! il gagne beaucoup d'argent, mon frère aîné.—Et il t'en donne ?—Oh ! non ; tout cha est pour ma mère, au pays...Moi aussi ch'en gagne, avec mon chinge.—Encore, si j'avais un singe, dit Camille.—Vous avez un chien ; mais les chiens, cha ne vaut pas les chinges ; ch'est trop commun les chiens...Vous pouvez encore demander l'aumône.—Demander l'aumône ! s'écria Camille vivement.—Et chans aller bien loin, lui dit tranquillement l'auvergnat, chette belle maison, derrière nous, ch'est le café de Paris, un beau restaurant, où tous les élégants, les riches mochieurs, viennent dîner. Vous êtes chantil, ils vous donneront quelques chous de monnaie; allez....n'ayez pas peur ...Mais voilà mon grand frère qui me fait chigne... quelque cheminée de cuichine à ramoner, sans doute ...Au revoir....mon choli petit mochieu...

Et le petit auvergnat, se levant, courut au-devant d'un jeune commissionnaire, qui le prit par la main, puis tous deux s'éloignèrent, sans seulement jeter un coup-d'œil sur le pauvre Camille, qui se trouvait seul encore une fois.

## CHAPITRE XV.

**Le reste de poulet, le morceau de pain, et le verre d'eau.**

Le soleil commençait à baisser ; il avait quitté le perron du café de Paris, et les garçons venaient pour lever la tente.—Que fais-tu là, petit ? demanda l'un d'eux à Camille.—Rien, répondit tristement Camille. Alors, va-t-en.—Ne puis-je donc rester ici, monsieur, répliqua le pauvre enfant d'un ton tout-à-fait découragé.—Certes, non ; c'est l'heure du dîner, et on ne permet pas aux enfants d'encombrer les entrées du café : voyons ! sors donc de là, te dis-je !

Camille se leva, le chien en fit autant, et tous les deux se regardant d'un air qui semblait se demander l'un à l'autre, où irons-nous ? ils s'éloignèrent du café.

Comme par instinct, le chien se mit à marcher devant, Camille le suivit ; que lui importait d'aller d'un côté ou d'un autre ? Le chien tourna dans une rue dont le café faisait le coin ; il passa devant une porte entr'ouverte, de laquelle s'échappait un fumet restaurant et agréable ; il s'arrêta comme pour le humer, Camille en fit autant, puis tout d'un coup, et sans que Camille ait eu le temps de deviner l'idée

de son chien et de la prévenir, Fox s'élança par l'ouverture de la porte, et disparut dans la profondeur du corridor.

—Eh bien ! où vas-tu ? Fox ! Fox ! cria Camille ; mais le chien ne revenant pas, Camille fit la réflexion, qu'aussitôt que les habitants de cette maison s'apercevraient de sa présence, on le chasserait, et il s'assit sur la marche de la porte, en attendant le moment de voir reparaître son chien. Laissons Camille, chez lequel une faiblesse extrême avait succédé à la faim qui l'avait tourmenté toute la journée, et suivons Fox.

Alléché par son odorat de chien, il était arrivé en tapinois jusque dans les cuisines du café de Paris ; petit et noir, Fox échappa long-temps aux regards des chefs comme à ceux des marmitons. Mais son estomac, aussi léger que celui de son maître, lui criant enfin famine, il alla le museau au vent, l'œil caressant, la queue en trompette, flairer ça et là chaque broche qui tournait surchargée de rotis succulents, chaque fourneau garni de casseroles bouillonnantes, chaque table couverte de plats plus ou moins ornés, mais tous appétissants—Tiens, le joli petit chien, et d'où sort-il ? demanda un des petits marmitons.

Comme s'il eût reconnu dans l'inflexion de la voix de cet enfant une bienveillance marquée, Fox courut à lui. L'enfant se mit à caresser Fox, et Fox se mit à lécher la main qui le caressait.—Pauvre bête, disait l'enfant, comme elle est douce...

Dans ce moment, un garçon qui desservait passa devant le marmiton, et posant sur une table près de lui un plat dans lequel était un restant de volaille, il lui dit :—Jette ça, et lave le plat. Le marmiton quitta le chien pour obéir ; mais le chien le suivit d'un air si humble, si contrit ; dans son regard, qui se fixait tantôt sur le plat que tenait l'enfant, tantôt sur l'enfant, il y avait quelque chose de si douloureux et en même temps de si suppliant, que le marmiton posa le plat devant le chien.—As-tu faim ? lui dit-il. Prends ! Le chien regarda une dernière fois et le plat et l'enfant, et l'enfant ayant répété : prends ! en faisant un signe encourageant et amical, le chien saisit le morceau de volaille avec les dents, et s'échappa de la cuisine en courant.—Eh bien, eh bien, où vas-tu ? dit le marmiton. Mais malgré l'envie qu'il avait de courir après le chien, force lui fut de commencer d'abord par remplir son office, qui était de laver les assiettes. Il venait d'en mettre quelques-unes en pile, lorsqu'il sentit sur ses pieds nuds l'haleine chaude du petit chien.—Eh bien ! te voilà revenu, lui dit-il avec joie...que me veux-tu encore ? Et comme le chien semblait toujours le regarder d'un air suppliant, le marmiton ajouta :—Je n'ai plus qu'un morceau de pain, le veux-tu ! et il lui tendit la moitié d'un petit pain. Fox le prit sans se faire prier, et s'échappa une seconde fois.—Est-il drôle ! dit le marmiton ; où peut-il ainsi aller manger ce que je lui donne ?—A qui en as-tu donc, à te débattre tout seul ? lui cria le chef de cuisine.

Dieu me pardonne, ce petit gâte-sauce fait la conversation avec ses assiettes.—Que non, monsieur Chipart, répondit le petit d'un accent mielleux, c'est avec une drôle de pratique tout de même, et bien délicate surtout. — Quelle pratique ? — Imaginez-vous, monsieur Chipart, un joli petit chien tout noir, qui accepte très-poliment les restes que je lui donne, et qui va les manger...je ne sais où... —S'il revient, avertis moi, j'adore les chiens, répliqua le chef.—Le voilà encore, dit le marmiton. —Pauvre bête, reprit le chef, jetant sans quitter ses fourneaux un regard sur Fox qui revenait la gueule ouverte, et comme prêt à prendre ce qu'on voudrait bien encore lui donner, est-il joli ? ....mais il tire la langue.... il a soif ; Baptise, donne-lui à boire... aye soin de lui !...je ne peux pas quitter mes fourneaux ...soigne-le...et prends garde qu'il ne s'échappe...

—Voyez donc, monsieur Chipart, il ne veut pas boire, dit Baptiste, indiquant du doigt Fox, qui devant un bol d'eau regardait tantôt l'eau, tantôt le marmiton, et semblait le prier de lui rendre encore un service.—Peut-être il veut aller boire à l'endroit où il a mangé, lui dit le chef. Prends ce bol, porte-le lui, et ne le perds pas de vue.—Quand Fox vit le marmiton prendre le bol, il fit un saut de joie d'être compris, et se tournant vers la porte de la cuisine, il s'y dirigea en faisant toutefois le manége d'aller et de venir, du marmiton à la porte, de la porte au marmiton, et se voyant enfin compris, il dépassa tout-à-fait la porte. Baptiste se guida sur ses traces.

## CHAPITRE XVI.

**Ce qu'étaient devenus le reste de poulet, le morceau de pain et le verre d'eau.**

Nous avons laissé Camille assis sur le pas de la porte du café de Paris, du côté des cuisines, dans la rue Taitbout, regardant l'ouverture par où son chien avait disparu, n'osant pas s'y hasarder, et écoutant, le cœur triste et gonflé, s'il ne revenait pas. Un assez long espace de temps s'était écoulé, et le petit Robinson de Paris désespérait presque de voir revenir Fox, lorsque soudain il le sentit près de lui. La pauvre bête tenait quelque chose dans sa gueule, dont au premier abord Camille ne devina pas la forme ; il la posa proprement sur les genoux de Camille, puis allant s'asseoir sur son petit derrière, il se mit à regarder son maître en frétillant de la queue, et en passant sa langue sur ses lèvres d'un air qui semblait dire : Mange, mais ne m'oublie pas !—Et où as-tu pris cela ? lui dit Camille, en lui parlant presque sans y penser. Tu l'as volé ?—Fox jappa comme indigné.—Vous voyez, mes jeunes

lecteurs, combien déjà l'enfant et le chien s'entendaient.—On te l'a donc donné? répéta Camille. Le silence de Fox sembla affirmer cette assertion.—C'est un bon morceau de poulet, dit Camille le retournant sans oser y toucher, très-bon, ma foi, aussi bon que ceux qu'on mangeait sur la table de mon oncle; mais, Fox, ajouta-t-il en s'adressant à son chien, il faudrait un morceau de pain pour manger cela. Le chien partit comme s'il eût compris, et ne tarda pas à reparaître, apportant dans sa gueule la moitié du petit pain que vous savez.—Si je suis Robinson, lui dit-il, la voix pleine de reconnaissance, et l'embrassant avec effusion, tu es bien Vendredi, toi! mon gentil Fox: dînons maintenant.

Fox reprit sa place vis-à-vis son maître, et c'était curieux, je vous assure, de voir ces deux êtres, l'un raisonnable, et l'autre soi-disant ne l'étant pas, mais doués tous les deux d'intelligence et de sensibilité, dînant ensemble, se partageant les morceaux: à toi les os, Fox, à moi la viande; à toi la mie de ce pain, Fox, à moi la croute; puis se caressant chacun à leur manière, la main de l'enfant flattant le dos du chien, et la langue du chien léchant la main de l'enfant, ils avaient l'air de deux amis élevés ensemble tandis qu'ils ne se connaissaient que depuis quelques heures.

C'était le malheur qui les avait rassemblés, et le malheur, mes enfants, sachez-le, fait plus d'amis que la fortune; le plaisir réunit les hommes, mais le malheur les lie et les attache; celui qui souffre a

besoin d'un ami, celui qui ne souffre pas ne cherche que des compagnons et des camarades.

Donc, nos deux amis, après un jeûne forcé, dînaient et s'en donnaient à cœur-joie, de ce poulet et de ce morceau de pain, trop tôt finis, hélas ! comme vous pouvez le penser.—Maintenant il faudrait boire, dit Camille à son chien, et son chien comprenant d'autant plus qu'il éprouvait le même besoin, s'enfuit une troisième fois par l'ouverture que vous savez. Cette fois-là, Camille n'entendit point revenir son chien seul, des pas l'accompagnaient ; c'étaient sans doute les pas du propriétaire du poulet et du pain, les pas d'un gros homme en colère ! l'enfant eut peur...On va peut-être, se dit-il, me demander compte du poulet et du pain ! Mon Dieu, vous qui avez permis que Fox me les apportât, protégez-moi !

Puis, comme les pas approchaient toujours, Camille se hasarda à lever les yeux sur celui qui venait vers lui, et à la place d'un gros homme en colère il vit paraître un enfant, pas plus gros ni plus grand que lui, la figure fraîche et riante ; cet enfant tenait dans la main un bol plein d'eau.—Tiens, dit-il, à l'aspect de Camille, qui suçait encore l'aileron du poulet, et voyant Fox déjà couché à ses pieds ; tiens, c'était donc pour vous, la volaille, le pain, et sans doute le verre d'eau ?

—Comme vous dites, mon enfant, répondit Camille en riant et rassuré, et j'espère que vous n'en voudrez pas à mon pauvre Fox pour avoir partagé avec son maître.—C'est-y drôle, c'est-y drôle, disait

le marmiton, qui dans sa stupéfaction aurait laissé tomber son bol d'eau, sans Camille qui vit le danger, et s'en saisit.—Quel amour de chien ! je vais raconter ça aux chefs, ça va les faire joliment rire ! Et courant, criant, Baptiste atteignit les cuisines.—Venez voir, disait-il, la bonne farce, venez voir ! Puis, sans vouloir répondre à aucune question, il reprit aussitôt le chemin de la porte de la rue, où il arriva suivi d'une foule de cuisiniers,de garçons et de marmitons.

—Eh bien, qu'est-ce, qu'est-ce ? disaient-ils tous à la fois ; mais tous se turent à la vue de Camille et de son chien, et des débris de leur repas. Les mêmes questions recommencèrent :—C'était donc pour toi ?—Pour moi et mon chien ; mais ne vous fâchez pas, dit Camille tremblant cette fois.—Nous fâcher ! bien au contraire.... pauvre bête ! est-elle gentille....mais cet enfant, d'où vient cet enfant ?... Tu n'es pas un pauvre, tu es trop bien mis ; comment te trouves-tu là ainsi, obligé de dîner des restes de ton chien ?...

Toutes ces questions se succédaient avec une telle rapidité que Camille ne savait à laquelle répondre ; toutefois, et comme toutes les bouches s'étaient fermées pour l'écouter, il dit :—Je suis un pauvre enfant abandonné dans les rues de Paris, je ne puis vous dire par qui, ne me le demandez pas ; sachez seulement que je n'ai mangé aujourd'hui qu'un morceau de pain qu'on m'a donné ce matin, et ces restes que vous avez donnés à mon chien.—Pourquoi ne veux-tu pas dire qui t'a abandonné ? lui demanda le

chef de cuisine.—Parce que c'est quelqu'un de ma famille, et qu'il ne faut pas dire du mal des siens, répondit Camille ; c'est, disait mon pauvre oncle, comme lorsqu'on crache en l'air, ça vous retombe toujours sur le nez.

Tous ces hommes étaient émus en écoutant notre Robinson, et ils allaient sans doute lui adresser de nouvelles questions, lorsque plusieurs coups de sonnettes, et une voix de maître qui les appelait, les fit tous se disperser dans l'instant.—Attends-moi, lui dit le marmiton en s'éloignant.—Bon ! se dit Camille, caressant son chien et lui parlant, bon ! mon petit Fox, tu vois qu'un bienfait n'est jamais perdu ; tu as partagé ton dîner avec moi, et voilà qu'on va nous en donner un autre. Pauvre ami, si je t'avais abandonné lorsque, blessé, tn es venu te jeter dans mes jambes, je n'aurais su hier où trouver un verre d'eau ; on ne m'aurait pas donné à coucher....sans toi, encore, je n'aurais pu dîner....Ne nous séparons jamais, mon pauvre Fox ; dis, le veux-tu ?... Je t'aime, moi...et toi, m'aimes-tu ?...Comme si l'epagneul eût compris les paroles de l'enfant, et cherché dans son intelligence de chien le moyen d'y répondre, il se mit à se rouler aux pieds de Camille, en rampant, en le regardant avec tendresse, et en accompagnant chaque regard d'un grognement doux et caressant.—Oui, toi aussi, tu m'aimes ; je te comprends, Fox, répartit le petit abandonné. Pauvre chien, tu n'es pas méchant comme mon cousin, toi ! ....Ce n'est pas toi qui m'aurais abandonné tout seul,

ainsi, dans ce grand Paris, où personne ne fait attention à vous...Si encore je savais travailler...Non, vois-tu, Fox, c'est plus fort que moi; j'ai beau me dire : Mon cousin m'a abandonné, j'en ai une preuve là, écrite de sa main, dans cette lettre qui est dans le livre de Robinson Crusoé, je ne puis le croire : il me semble qu'à tout moment je vais le voir paraître ....Voyons, ne pensons plus à lui...j'entends le marmiton qui revient; achevons notre dîner, Fox, j'ai encore bien faim, va.

C'était effectivement le marmiton; il portait un vieux panier couvert.—Tiens-tu beaucoup à ton chien, petit? dit-il à Camille.—Comme à mes yeux, répondit Camille.—Alors, suis mon conseil : prends ce panier, et décampe; car le projet du chef est d'avoir ton chien, de gré ou de force.—Mon chien! et de quel droit me le prendrait-il? reprit Camille indigné. —Du droit du plus fort, mon ami; prends, te dis-je, et décampe au plus vite, pendant que le chef est encore occupé aux fourneaux; va, il y a là-dedans de quoi boire et manger; va, éloigne-toi vite.

Tout étourdi de cette idée, qu'on pouvait lui ravir son chien, son seul ami, sa seule consolation dans son abandon, notre pauvre petit Robinson prit le panier des mains du marmiton, et se levant, tenant Fox en laisse, il se remit encore une fois à marcher au hasard dans Paris.

La nuit était alors venue, mais l'éclat des becs de gaz remplaçaient l'éclat du jour.

## CHAPITRE XVII.

### Le petit maître d'école.

Comme vous vous en êtes sans doute aperçus, mes jeunes lecteurs, Camille n'avait pas quitté le quartier de la maison en construction qui lui avait donné asile la nuit dernière ; or, tenant d'un côté son panier, dans lequel il avait glissé son livre, et de l'autre son chien en laisse, il s'y dirigea.

Cette maison se trouvait située à l'entrée de la rue Louis-le-Grand ; son petit cœur battait en approchant.—L'invalide voudra-t-il me recevoir ? dit-il. Que c'est cruel de ne pas savoir où coucher !...Oh ! Gustave, Gustave ! ajoutait-il ; car ce nom, la source de toutes ses douleurs, se mêlait toujours à toutes ses douleurs ; Gustave, on n'est pas méchant comme toi !

Il était alors devant l'échafaudage de la maison ; il frappa à une planche mise en travers pour en défendre l'entrée, une voix enrouée lui répondit :—Est-ce toi, Austerlitz ?—Oui, et le petit Robinson aussi, mon bon invalide ; voulez-vous nous recevoir tous les deux ?—Tu es venu bien tard, l'ancien, dit

l'invalide à Camille, en retirant la planche pour le faire passer.—Vous m'attendiez donc? répliqua Camille avec surprise.—Certes; dans un Paris, où on n'ouvre qu'à l'argent, qui aurait pu t'ouvrir, pauvre mioche? lui dit l'invalide. Entre, ton lit est fait; voici ton souper, et la pâtée d'Austerlitz, ajouta-t-il en lui offrant un morceau de pain, puis en avançant une écuelle sous le nez de Fox.—Merci, bon invalide, dit Camille, j'ai de quoi souper.—Garde-le pour ton déjeûner, moutard, répliqua l'invalide. Voyons, assieds-toi, et raconte-moi pourquoi tu n'as pas voulu ce matin servir de petit *groom* à l'architecte de cette maison.—Parce que mon oncle ne m'a pas donné de l'éducation pour faire de moi un domestique.—Tu iras loin, avec ton éducation, pauvre mioche! Il faut manger, vois-tu, moutard, je ne connais que ça, moi.—Et travailler aussi, n'est-ce pas, monsieur l'invalide?—Avec tes petits bras, quel ouvrage peux-tu faire?...mais j'ai sommeil, nous parlerons de ça demain; bonsoir, moutard.—Bonsoir, monsieur l'invalide.—Dis à Austerlitz de veiller, entends-tu, moutard?—Soyez tranquille, monsieur l'invalide, répondit Camille. Un moment après, Camille, l'invalide, et le soi-disant Austerlitz, tout dormait sous la charpente de la maison en construction.

Le lendemain, à la venue des ouvriers, Camille, qui ne dormait plus depuis long-temps, et qui réfléchissait sans doute à une chose qui le tenait éveillé, se présenta à eux.—Messieurs les maçons, leur dit-il, non toutefois sans rougir, voulez-vous m'apprendre

votre état ?—Pauvre enfant, tu es trop faible pour cela, lui répondit un des ouvriers.—Pourtant il faut que je vive, dit tristement Camille. Un autre ouvrier lui répliqua :—Et puis tout état demande un apprentissage, tout apprentissage se paye, et où prendras-tu pour payer ton apprentissage, puisque tu es sans le sou ?—Eh bien, apprends-moi ce que tu sais, et je t'apprendrai ce que je sais, lui répliqua Camille sans hésiter.—Et que sais-tu ?—lui demanda l'ouvrier.—Je sais...je sais jouer du violon.—Merci, je n'en use pas.—Je sais écrire.—Il faudrait d'abord savoir lire, répliqua l'ouvrier.—Eh bien, je t'apprendrai à lire, et toi tu m'apprendras à tailler la pierre.—Ça va, dit l'ouvrier.

—Voyez-vous ça, voyez-vous ça ! disait l'invalide avec admiration. Quelle imagination ça a, les enfants d'aujourd'hui ! De mon temps, Dieu me pardonne, jamais l'idée ne me serait venue d'apprendre à lire à mon voisin, avec ça que je n'ai jamais su lire de ma vie.—Je vous apprendrai aussi à lire, si vous voulez, monsieur l'invalide ? dit Camille.—Je suis trop vieux pour apprendre, moutard ; mais tu me liras les batailles de mon empereur, puisque tu sais lire.

—Une idée ! camarades, dit un ouvrier en élevant la voix pour imposer silence aux autres, le petit est trop grêle pour entreprendre l'état de maçon ; mais il y en a plusieurs d'entre nous qui ne savent pas lire, le petit nous donnera des leçons aux heures des repas, et nous, nous lui donnerons la pâtée, et l'in-

valide la couchée ; de cette façon, pendant un mois, au moins, le petit saura où manger et où coucher.... puis après...à la grâce de Dieu !...—C'est ça...après ...à la grâce de Dieu ! répliqua Camille.

Et à l'heure du déjeûner, le petit maître d'école, ainsi qu'il s'intitulait lui-même, donna la première leçon dans son livre de Robinson ; puis, quand la leçon fut finie, et les ouvriers remis à l'ouvrage, l'invalide arriva avec un paquet de vieux journaux presque en lambeaux.—Maintenant, viens me lire mes batailles, moutard, lui dit-il ; ça me ramènera au bon temps.—Au bon temps, où on se battait, lui dit Camille en riant.—Et où on n'était jamais sûr de se trouver entier à la fin du jour, moutard !—Quel bon temps ! car il paraît que cela vous arriva un jour de ne pas vous trouver entier, répliqua Camille, en jetant un regard sur la jambe de bois de l'invalide. —Je donnerais mon autre jambe pour y être encore, dans ce temps-là ! dit l'invalide avec exaltation.

## CHAPITRE XVIII.

### Le moutard instituteur perd ses élèves.

Les maçons qui avaient adopté Camille pour maître d'école étaient au nombre de dix, tous jeunes, tous étrangers, et ne séjournant à Paris que pour y achever leur année de compagnonage; car, je ne sais si vous le savez, mes jeunes lecteurs, mais en France, les ouvriers doivent faire partie d'un corps appelé compagnonage. Pour y être reçus, ils sont obligés de faire leur tour de France, en traivallant de leur état dans chaque ville où ils passent. Je vous dirai plus tard l'histoire d'un de ces compagnons, mes amis; pour le moment nous allons revenir à mon Robinson de Paris.

Or, pour un enfant abandonné et obligé de se suffire à lui-même, il passait une assez douce vie; couchant sur la dure, il est vrai, mais à dix ans le sommeil vous prend aussi bien sur de la paille que sur un lit de plumes; ne mangeant que du pain et de la soupe la plupart du temps, mais mangeant gaîment, et entouré de gens qui ne mangeaient pas

de morceaux plus délicats que les siens. Il donnait une leçon de lecture le matin, une autre le soir ; il lisait de vieux journaux de l'empire à l'invalide, qui, je ne sais comment, en avait une provision magnifique ; et le reste du temps il jouait avec Fox, dont l'attachement pour son maître augmentait tous les jours. Mais une chose à laquelle Camille n'avait pas songé, l'enfance est peu prévoyante en général, c'est que la maison devait s'achever de bâtir, et partant de là, plus d'invalide gardien, et par conséquent plus de lit pour Camille ; c'est que les jeunes ouvriers devaient continuer leur tour de France, et qu'un beau jour le pauvre enfant se trouverait encore tout seul et abandonné sur cet immense pavé de Paris.

Hélas ! ce jour vint : c'était un beau dimanche du mois d'août ; le soleil se levait superbe et brillant, et Camille, qui comptait passer sa journée tête à tête avec l'invalide, vit avec étonnement arriver sur le chantier ses dix grands élèves.—Bonjour, notre petit maître d'école, dirent-ils, en secouant amicalement, chacun á leur tour, la main du petit Robinson de Paris. Il n'y a pas jusqu'à Fox qui n'eut son salut.—Est-ce que vous voulez prendre une leçon le dimanche, leur demanda Camille, ouvrant déjà son livre pour la leur donner.—Tu n'y es pas, notre instituteur, lui répondit un des maçons de la troupe. —Non, tu n'y es pas, reprirent plusieurs en soupirant. Nous venons te faire nos adieux.—Vous partez ! leur dit Camille surpris.—Nous retournons au pays, répliquèrent les ouvriers ; le soleil de demain nous

trouvera sur la grand' route; mais nous voulons passer la dernière journée avec toi, avec la permission de notre invalide, s'entend.—Comment, mais c'est très-juste, reprit l'invalide; emmenez cet enfant, mes amis; faites-le amuser....mais, minute; attention au commandement: n'allez pas le faire boire....la boisson abondante fait partie, je le sais, de la discipline des compagnons; songez seulement que cet enfant n'est pas compagnon, et que s'il tombait malade, le pauvre ange serait obligé d'aller à l'hospice.—Rassurez vous, père La Tuile, reprirent les maçons en chœur; nous répondons du moutard instituteur comme de nous-mêmes; allons, brosse ton chapeau, mioche, et en route.—Ah ça, dit l'invalide, examinant Camille des pieds à la tête, comment as-tu fait pour avoir ton fourniment astiqué comme pour un jour de revue? Hier ta petite chemise était noire comme mon chapeau, et aujourd'hui la voilà blanche comme un petit lys.—La nécessité est la mère de l'industrie, père La Tuile, répondit Camille, enchanté de la remarque de l'invalide. Hier j'étais triste, en pensant que mon second dimanche allait encore se passer avec une chemise sale. Depuis quinze jours...enfin, depuis mon abandon dans cette ville de Paris, je l'avais sur moi.... Hier, je vis la fruitière, à côté, cette bonne brave femme, qui me donne toujours quelques radis pour manger avec mon pain, ou un peu de fromage de Brie....donc, je la vois qui blanchissait du linge....une chemise peut-être...et je pensais combien je serais heureux d'avoir

la mienne propre et repassée ; à côté d'elle, des jeunes filles écossaient des pois ; ma foi, je ne fais ni une ni deux, je vais à elle, je la salue poliment. —Qu'est-ce que tu veux, mon petit ? me dit-elle.— Je voudrais, madame, que vous me permettiez d'aider ces demoiselles à écosser des pois.—Je le veux bien, mon enfant, reprit-elle ; mets-toi là de bon cœur, et gagne ton souper.—Ce n'est pas mon souper que je voudrais gagner, madame, lui dis-je ; c'est le blanchissage de ma chemise et de mes bas.—Qu'à cela ne tienne, mon enfant ; passe dans l'arrière-boutique, ôte-les et donne-les moi.—Ce qui fut dit fut fait, père La Tuile ; voilà pourquoi je suis si propre aujourd'hui.—Bravo ! bravo ! en route, petit, dirent les compagnons.

Et voilà Camille parti, en compagnie de ces dix jeunes maçons.

—Que connais-tu de Paris ? lui demanda l'un d'eux.—La maison que nous venons de quitter, et ce coin du boulevart qui va jusqu'au café de Paris, répondit Camille.... et aussi les Tuileries.... ajouta-t-il avec un gros soupir.—Ah ! oui ; c'est là où tu fus abandonne.—Veux-tu y aller faire un tour ? demanda le premier ouvrier qui avait déjà parlé.—Non, oh ! non, s'écria vivement Camille.—Veux-tu aller aux Champs-Élysées ?—Je le veux bien, répondit Camille, ce nom de *Champs-Élysées* souriant à son imagination.—Une idée, camarades, dit le plus jeune de la troupe ; filons par les Champs-Élysées jusqu'à

8

la barrière de l'Étoile ; nous aurons du vin meilleur marché. Oh ! nous allons bien nous amuser.

Pour l'ouvrier, de quelque pays qu'il soit, s'amuser, c'est synonyme de *boire ;* aussi quand un ouvrier dit *amusons-nous*, cela veut dire *buvons*.

Or, nos onze amis s'en allaient bras dessus, bras dessous, Camille et Fox au milieu d'eux, arpentant, légers et joyeux, les avenues des Champs-Élysées. Les ouvriers parlaient de leur départ, de leur arrivée dans leur famille ; l'un pensait avec plaisir à sa sœur, cet autre à son ami, celui-ci à son père, ceux-là à leur bonne mère ; puis c'étaient des rires, des souvenirs, des propos....Ils atteignirent ainsi le bel arc de triomphe de l'Étoile, qui termine cette royale promenade des Champs-Élysées.

Au milieu de tous ces propos joyeux, Camille ne disait rien. Bien qu'enfant, chaque mot de ces ouvriers sur leur famille respective lui allait au cœur ; seul, helas ! il n'avait ni famille, ni ami. Son chien, qui lui lécha la main au soupir qu'il laissa échapper à cette idée, lui rappela qu'il était tout pour lui maintenant.—Parents et amis, murmura-t-il à haute voix.

Mais les gais compagnons étaient trop pleins de leur sujet pour remarquer la tristesse de Camille, ainsi que les deux mots échappés à ses livres. On était alors devant un cabaret, *Au rendez-vous des Compagnons ;*—Voilà qui a été institué en notre honneur, dirent-ils ; il faut lui faire raison, à cette enseigne. Et ils se présentèrent en tumulte dans le cabaret.

Camille les suivit, et, sur l'invitation qu'on lui en fit, vint s'attabler avec eux. Fox n'attendit pas d'invitation, lui, pour sauter sur le banc et s'asseoir à côté de son maître.

Bien qu'il fût très-matin, lorsque les élèves et le moutard instituteur prirent place à la table du cabaret du *Rendez-vous des Compagnons*, la nuit les y surprit.—Ne serait-ce pas l'heure de rentrer ? leur fit observer Camille avec timidité. Sans faire attention à ces paroles, un des ouvriers, la tête montée par le vin, s'écria :—Camarades, une idée....la nuit est belle, fraîche ; nous avons chacun notre boursicot sur nous ; notre bagage n'est pas lourd, nous le portons aussi sur nous ; partons....m'est avis qu'il vaut mieux, au mois d'août, marcher à la clarté de la lune qu'à l'ardeur du soleil.—C'est dit, c'est dit, reprirent-ils tous en chœur ; et soudain, se levant, ils appelèrent le cabaretier pour compter avec lui. —Et moi !...dit la voix plaintive de Camille.—Tiens, notre instituteur moutard, dit un des maçons en se grattant l'oreille, qu'en ferons-nous ?.... je l'avais oublié.—Pardine, ce n'est pas bien malin, répliqua le plus âgé de la bande ; allons vite, camarades, la main au gousset, une collecte pour le moutard instituteur, et il prendra un carosse pour retourner à son hôtel. Aussitôt chaque compagnon met une pièce de vingt sous dans la main de Camille.—Ça te fait dix francs, lui dit le plus âgé ; avec ça, vois-tu, tu peux t'embarquer pour l'Amérique.—Reprends, lui dit un autre, la route de Paris ; repasse la barrière,

derrière la grille tu trouveras des fiacres; monte dans le premier venu, dis-lui: *Rue Louis-le Grand, n° 24, la maison en construction*, et souhaite-nous un bon voyage, l'ami.—Eh bien, ne vàs-tu pas faire de façons? ajouta un des maçons à Camille, qui n'osait pas prendre l'argent; ne l'as-tu pas gagné? ne nous as-tu pas appris nos lettres, et un peu à épeler?...Rien pour rien, dans ce monde-ci, cher enfant; toute peine mérite salaire, c'est le tien, empoche-le, et gare les voleurs. Maintenant, bonsoir; une poignée de mains, la patte à Fox, et en route, camarades!

Camille, la larme à l'œil, les vit partir; puis, mettant ses dix francs dans sa poche, il reprit, la tête basse et le cœur gros, le chemin de Paris. Fox, qui le suivait, ayant bien bu et bien mangé toute la journée, ne comprenait rien à la tristesse de son maître.

## CHAPITRE XIX.

**Les deux inconnus des Champs-Elysées.**

Ainsi que le lui avaient recommandé les compagnons, Camille, après avoir repassé la barrière, s'approcha d'un fiacre. —Combien me prendrez-vous, monsieur le cocher, pour me conduire rue Louis-le-Grand? demanda Camille au cocher. —Hé! la course donc, mon petit monsieur, lui répondit le cocher, trente sous, et ce qu'il plaira à votre générosité de me donner pour boire. —Trente sous, répéta Camille, et il réfléchit. Rien n'ouvre l'imagination comme le malheur. Camille en avait plus appris depuis quinze jours qu'il était abandonné sur le pavé de Paris, que pendant les dix années passées dans la maison de son oncle. —Trente sous: ôtez trente sous de dix francs, il ne me restera plus que huit francs dix sous; avec trente sous je puis acheter un paquet de tabac pour mon brave invalide, ça lui fera plaisir, et ça vaut mieux que de les dépenser pour rouler carosse—je saurai bien retrouver mon chemin—et

puis—j'ai une langue—je demanderai—Eh bien, vous ne montez pas, mon petit monsieur, dit le cocher, tenant la portière de son fiacre ouverte, et baissant le marche-pied. — Non, j'ai réfléchi, dit Camille. — Vous avez réfléchi que vous n'aviez pas d'argent, répliqua le cocher ; mais ça ne fait rien, montez toujours, vos parents payeront. Camille s'éloigna à grands pas, la réflexion du cocher ayant rouvert toutes ses plaies.

Je ne sais si vous avez remarqué cela, mes jeunes lecteurs ; mais un chemin que vous n'avez parcouru qu'une fois, et de jour, prend un tout autre aspect à la nuit ; ainsi Camille eut toutes les peines du monde à reconnaître, dans ces longues allées désertes, au milieu desquelles de rares lanternes scintillaient çà et là, comme des étoiles sur un ciel orageux, cette belle promenade du matin, éclairée par un soleil pur et éclatant, et remplie d'une foule innombrable, parée et bruyante. Toutefois, certain de ne pas se tromper, et bien qu'il ne reconnût pas tout-à-fait son chemin, il n'en marchait pas moins vivement, en se dirigeant vers un point lumineux, encore fort éloigné, mais qui terminait ces allées.

A l'âge de Camille, on n'a pas de grands soucis. Cependant, l'idée qu'il avait perdu ses écoliers, et avec ses écoliers ses repas de la journée, le faisait réfléchir sur ce qu'il pourrait faire désormais pour les remplacer. Absorbé par cette crainte, il ne s'était pas aperçu que depuis le moment où les maçons lui avaient donné de l'argent, il avait été suivi

par deux hommes de très-mauvaise mine ; il n'avait pas remarqué non plus l'agitation de son chien, qui allait et venait, tout en grognant, de ces hommes à lui. Arrivés à l'un des endroits les plus déserts des Champs-Elysées, ces deux hommes se séparèrent; l'un prit à droite de Camille, l'autre à gauche, et le premier accosta l'enfant.

— Mon petit monsieur, lui dit-il, affectant un accent étranger, la rue d'Orléans, je vous prie? — Je suis étranger, monsieur, répondit Camille ; je ne connais qu'une rue, la rue Louis-le-Grand, et j'allais vous en demander le chemin. Le second personnage s'avança alors. — Que demandez-vous, messieurs? leur dit-il. — Moi, la rue d'Orléans, dit l'étranger. — Et moi, la rue Louis-le-Grand, répondit Camille. — C'est heureux que vous m'ayez rencontré, messieurs, dit le troisième personnage; ces deux rues sont l'une à côté de l'autre, je suis obligé de passer par toutes deux pour me rendre chez moi, et si vous voulez, nous ferons route ensemble. — C'est bien aimable de votre part, reprit l'étranger; j'arrive de l'Amérique septentrionale, je suis très, très-riche—et je vous payerai bien, pour moi, et puis pour ce petit, qui probablement n'a pas d'argent; car je l'ai vu s'arrêter devant un carosse, et ne pas y entrer. — Oh! que si, s'écria étourdiment Camille, j'ai dix francs; mais je n'ai pas voulu en dépenser une partie à me faire rouler en voiture, lorsque je pouvais fort bien marcher, et demander mon chemin. —C'est très-sage,

mon petit, répliqua l'obligeant inconnu. Y a-t-il long-temps que vous êtes à Paris ?—vos parents sont-ils riches ?—comment vous trouvez-vous tout seul, à dix heures du soir, dans une promenade aussi écartée ?—

Sans parler de son mauvais cousin, Camille raconta avec candeur son abandon et son existence jusqu'à ce jour. Pendant qu'il parlait, les deux inconnus de mauvaise mine s'étaient rapprochés l'un de l'autre, et si Camille avait eu un peu plus d'expérience des hommes et des choses, il aurait trouvé étonnant que deux individus, qui n'avaient pas l'air de se connaître un moment avant, se prissent par le bras et se missent à s'entretenir tout bas. —Bast ! c'est toujours dix francs, dit l'un des deux assez haut et en terminant le colloque. — Que dites-vous de dix francs ? demanda Camille, mais sans soupçon. L'étranger répondit : — C'est moi qui propose à monsieur dix francs, pour nous ramener chacun chez nous.

Camille allait s'écrier que le cocher de fiacre n'en demandait pas autant, lorsqu'il pensa que sa réflexion et la comparaison pouvait être injurieuse pour le monsieur obligeant ; il se tut et continua à les suivre ; mais alors il remarqua pour la première fois l'inquiétude de son chien, qui semblait toujours vouloir guider son maître vers la partie des Champs-Elysées la moins solitaire. — Allons un peu par là, dit Camille à ses deux compagnons ; je vois du monde, des lumières, c'est plus gai qu'ici.

A cette demande, faite sans aucune autre intention que celle de se rapprocher des petites lumières éclairant les marchands de pains d'épices et autres, les deux inconnus échangèrent un regard.

— Qu'importe, se dirent-ils ; au contraire—l'heure se passera, et les allées seront plus sombres et plus solitaires.

Camille avait bien envie de leur demander l'explication de ces mots, mais il n'osa pas. Puis, Fox le distrayait de cette réflexion, par la joie qu'il fit éclater de se rapprocher du monde.

En traversant une contr'allée, Camille entendit des gémissements, des pleurs, des soupirs, et regardant d'où ces plaintes provenaient, il vit un vieillard étendu par terre.

# LIVRE TROISIEME.

## CHAPITRE XX.

### L'aveugle qui a perdu son chien.

Emporté par son bon cœur, et sans demander conseil à ses compagnons, Camille s'élança vers le vieillard. —Seriez-vous tombé, mon ami ? lui dit-il ; vous seriez-vouz fait mal ? — Hélas ! je suis aveugle, répondit le vieillard. — Et vous ne pouvez retrouver votre chemin ? répliqua Camille. — Je suis aveugle, répéta le vieillard. — Oh ! messieurs, dit alors Camille, se retournant vers ces deux compagnons de mauvaise mine, remenons cet aveugle chez lui, dites, le voulez-vous ?—Est-ce que tu crois que notre état est de remener tout le monde ? répliqua brusquement le second inconnu, en voulant prendre le bras de Camille pour le forcer à continuer sa route. Oh ! je vous en prie, messieurs, reprit Camille, résistant ; et, se tournant vers l'étranger, il ajouta : — Puisque vous voulez dépenser dix francs pour qu'on nous

reconduise tous deux, et que vous êtes si riche, payez un peu pour ce vieillard, monsieur, par pitié ! —Je ne paye que pour ceux qui me plaisent, répartit l'étranger, et cet aveugle ne me plaît pas. — Demeurez-vous bien loin ? demanda Camille à l'aveugle, malgré les instances de ses voisins pour continuer sa route.—Hélas ! mon cher enfant ; car, à la douceur de votre organe, je devine que vous êtes très-jeune, ce n'est pas ce qui m'occupe le plus. —Qu'est-ce qui peut donc vous occuper plus que de rentrer chez vous ? demanda encore Camille.

— Voyons, mon petit ami, venez, dit l'inconnu à l'accent étranger ; je suis pressé de rentrer chez moi. — Encore un petit moment, monsieur l'américain, dit Camille ; songez donc que cet homme est aveugle — il est peut-être, lui aussi, abandonné par quelqu'un ; — par quelque méchant parent qui vous a perdu, n'est-ce pas ? reprit Camille, s'adressant à l'aveugle ; car vous n'êtes pas venu tout seul ici ?—J'y suis venu avec un chien, qui m'y guidait tous les jours ; mais hélas ! il fait qu'il ait mangé en chemin quelque chose qui l'ait empoisonné — il est mort—là—pas bien loin—mon seul et fidèle ami—mon pauvre Médor.

— Venez-vous donc, Monsieur ? dit d'un ton d'impatience et d'inquiétude marquée un des inconnus à Camille. — Encore un petit moment, je vous prie, dit Camille ; vous qui avez été si bon pour moi, soyez-le donc un peu pour ce vieillard. Voulez-vous que nous vous conduisions à un fiacre, mon ami ? ce

fiacre vous remènera chez vous. — Chez moi—non —non—je ne veux pas y aller—dit le vieillard d'un accent désolé—ma pauvre femme ! — et ma pauvre fille ! — Quoi, vous avez une femme et une fille, et vous ne voulez pas retourner chez vous ? demanda Camille.

Un des compagnons de Camille le prit alors par le bras. Mon enfant, lui dit-il, nous ne pouvons rester davantage ici, suivez-nous. — Rien qu'un instant, Messieurs. Voyez ce pauvre homme, dit Camille— Oh ! c'est que je sais, moi, ce que c'est que d'être seul. — Et encore, je n'étais pas aveugle — moi !— Et vous n'aviez pas non plus le bras foulé—peut-être cassé.—Vouz avez le bras cassé ! s'écria Camille.

L'aveugle répondit avec résignation : Après la mort de mon chien, j'ai voulu marcher tout seul, je suis tombé ici, et le bras me fait tellement mal que je ne peux le remuer sans crier.—Sans cela, avec mon violon que voilà, j'aurais gagné de quoi rentrer chez moi—et peut-être de quoi payer mon loyer, ou du moins faire attendre mon propriétaire.—Avec votre violon ? demanda Camille vivement intrigué.—Oui, avec mon violon, mon enfant.

Après un petit moment de réflexion, pendant lequel les deux hommes de mauvaise mine se consultaient à voix basse et à l'écart, Camille reprit : — Faut-il être bien habile, pour gagner de l'argent en jouant du violon ?—Dame ! mon petit Monsieur, je ne sais qu'un air, dont je manque la plupart des notes ; je le joue depuis trente ans, et avec ça, un

peu de couture que fait ma femme, quelques herbes que vend ma fille,—je ne parle pas de mon fils, qui est maçon, et qui boit le dimanche ce qu'il a gagné dans la semaine,—nous vivons—pauvrement—mais enfin nous vivons.

Camille se tourna vivement vers ses voisins. — Messieurs, ce vieillard dit qu'avec son violon il gagne de l'argent. Il ne sait qu'un air, moi j'en sais quatre — attendez-moi encore un moment, je vous prie — le temps de jouer mes quatre airs, et de gagner à cet homme de quoi rentrer chez lui. Après, je vous suivrai.

— Cet enfant est fou, dit l'étranger, oubliant dans sa colère de baragouiner le français. Nous t'avons attendu assez long-temps ; marche, et suis-nous.

— Tiens, comme vous parlez bien le français maintenant, dit Camille, le regardant avec étonnement, et remarquant pour la première fois la figure fausse et farouche de cet homme.

— Mon enfant, lui dit le vieillard sans faire attention à l'observation de Camille, vous êtes un brave et digne garçon; je vous remercie de l'intention que vouz avez de m'obliger—mais il faut obéir à vos parents. — D'abord, ces messieurs ne sont point mes parents, dit Camille, révolté de la dureté de ses compagnons de route ; je ne les connais pas. Comme je suis égaré, ils m'ont offert de me remener où je couche ; mais je ne leur dois pas obéissance, et puisqu'ils ont assez mauvais cœur pour ne pas vouloir que je vous rende service—eh bien ! qu'ils s'en ail-

lent— le bon Dieu m'en fera trouver de plus obligeants. Bien le bonsoir, Messieurs ! Ne vous gênez pas—continuez votre route.

— Sais-tu, lui dit en parlant très-bien français celui qui avait joué jusqu'alors le rôle d'étranger, que si nous voulions te forcer à nous suivre, nous t'y forcerions ?—Et comme en faisant cette menace chacun de ces hommes avait mis une main sur l'épaule de Camille, celui-ci eut peur, et prenant courage de sa peur même, il éleva la voix :—Oui-dà, cria-t-il, vous n'en avez pas le droit ; lâchez-moi, lâchez-moi, Messieurs, ou je crie—Je crierai aux voleurs, d'abord—je vous en avertis !

Cette phrase était à peine prononcée, que les deux inconnus avaient disparu.

Eh bien ! dit Camille en riant, par où ont-ils donc passé ?—Est-ce que vous aviez de l'argent sur vous ? demanda le vieillard à Camille.—J'ai dix francs, mon bon vieillard.—Ces hommes le savaient-ils ?—Certes, je ne le leur ai pas caché.—Ces hommes avaient de mauvaises intentions ; c'étaient probablement des voleurs—Remerciez Dieu de la bonne volonté qu'il vous a inspirée de venir à mon secours—Votre bon cœur vous a sauvé —Des voleurs ! — dit Camille avec l'accent de l'effroi, et regardant avec inquiétude autour de lui—Des voleurs !—Approchons-nous un peu plus du monde qui passe là-bas—dites, bon vieillard, pouvez-vous vous lever, et marcher ?

— Mon bras me fait bien mal, mais je vais essayer,

dit le vieillard en faisant un effort pour se lever, là —me voilà debout—non, mon bras n'est pas cassé, il n'est que foulé—mais malgré cela je ne puis pas le remuer—Voulez-vous me donner la main, mon petit, pour me guider—Où demeurez-vous, mon enfant ?—Rue Louis-le-Grand, répondit Camille, forçant le vieillard à s'appuyer sur son épaule. — Je demeure aussi dans cette rue. A minuit, si je ne suis pas rentré, ma fille viendra nous chercher, et je vous reconduirai chez vous ; ainsi ne craignez rien, mon enfant.—C'est bien, et en attendant, je vais vous gagner, moi, de quoi payer votre chez-vous, puisque vous dites qu'avec votre violon on gagne de l'argent—Allons, Fox, en avant. — Vous avez un chien ? dit le vieillard à qui Fox léchait la main.—Tiens, c'est original, dit Camille ; vous n'êtes pas mieux mis que ces hommes de tout-à-l'heure, et Fox, qui ne faisait que grogner après eux, vous caresse, vous ! — Les chiens ont de singuliers instincts, répondit le vieillard aveugle ; il devine que vous vous êtes acquis un ami, je voudrais pouvoir dire un appui—mais—hélas !—la misère est mon partage !—la misère ne protége personne — Qui sait, dit Camille en riant, je vais peut-être vous protéger ce soir, moi, qui suis aussi misérable que vous.

## CHAPITRE XXI.

### Le petit joueur de violon.

Tout en marchant pour choisir une bonne place, Camille raconta à l'aveugle son abandon et ses aventures depuis qu'il était arrivé à Paris, mais toujours sans nommer la personne assez inhumaine pour l'avoir abandonné.

— Où vaut-il mieux se mettre ? dit-il à l'aveugle en s'interrompant. — Devant un café, si vous le pouvez, mon petit ami. —En voici un : le *Café des Ambassadeurs.*—Choisissez une table où il y a des enfants, et mettons-nous en face.—Pourquoi des enfants ? demanda Camille. —Les enfants ne se connaissent pas en musique ; bonne ou mauvaise, elle leur plaît.—Merci, dit Camille en riant ; vous vous doutez que je vais en faire de la mauvaise. — Voici une table où il y a un monsieur et trois petites filles. —C'est bien, dit le vieillard, faites asseoir votre chien par terre, mettez cette écuelle devant lui, et commencez.

Camille donna un coup d'archet qui étonna le vieillard.

— Vouz êtes habile, lui dit-il ; bien, fort bien—le monde vient-il ? —Mais oui, dit Camille ému ; mais j'ai honte, car je n'ai jamais joué que devant mon oncle et mon maître. — Et l'argent arrive-t-il ? — L'écuelle est pleine, répondit Camille ; mais le monde me regarde — ça me trouble. — Oh ! du courage, cher enfant, du courage, dit le vieillard, la voix basse et brisée ; si je ne porte pas vingt-six francs ce soir à ma famille, demain nous serons tous dans la rue, tous sans asile—Ma pauvre femme, malade depuis deux ans, paralytique, et ma fille, une pauvre jeunesse de dix-sept ans, qui n'a jamais vu un jour heureux—du courage, cher enfant, j'entends tomber les sous dans l'écuelle — hélas ! c'est qu'il en faut beaucoup pour faire 26 francs — mais votre archet faiblit, vous ralentissez la mesure—qu'avez vous ?

— Je sue à grosses gouttes, répondit Camille, je ne croyais pas que cela fût aussi difficile de jouer en public, devant des gens que je ne connais pas. — Vous sauvez une famille de la misère, reprit l'aveugle ; que cette idée vous ôte cette frayeur bien naturelle à votre âge—mais si vous avez trop chaud, prenez de l'argent dans l'écuelle et allez boire au café, mon enfant. — Merci, dit Camille, il ne faut pas toucher à cet argent. — Alors, reprenez votre archet, et jouez, jouez — mon jeune ami—mon sauveur—Dieu bénira cette noble sueur qui couvre votre front—vous avez eu pitié d'un aveugle, il aura pitié

de vous. — Taisez-vous, bon vieillard, lui dit Camille ; ce que je fais est tout simple, et vos éloges m'intimident.—J'ai achevé tous les airs que je savais sur le violon, faut-il recommencer ?—Si vous n'êtes pas trop fatigué, mon enfant.—Non ; au contraire, je commence à m'habituer à la foule—vouz allez voir que mon coup d'archet va être plus sûr cette fois.

Effectivement, Camille joua comme un petit ange ; aussi la pluie de gros sous fut-elle abondante ; chacun se récriait sur la bonne grâce et la propreté du petit joueur de violon ; chacun apportait son offrande avec un compliment ou un encouragement ; mais l'heure qui s'avançait faisait diminuer peu à peu la foule des promeneurs ; puis enfin, le café et les alentours devinrent déserts, et Camille, cessant de jouer, dit au vieillard :—Il n'y a plus personne.—Eh bien ! comptons l'argent, dit le vieillard, et partageons ; vouz avez bien gagné votre part.—Partageons—dit Camille ; non, certes, mon brave aveugle ; je n'ai joué que pour vous obliger. J'ai dix francs, moi—vous le savez bien—je suis riche.

L'aveugle sourit en prenant le trésor des mains de l'enfant ; au même moment le maître du café s'approcha de l'aveugle. — Maintenant que les tables sont libres, venez vous asseoir, bon vieillard, et faites rafraîchir votre charmant enfant. Que voulez-vous—de la bière—une bavaroise—des gâteaux ?—Jamais vous n'avez été aussi obligeant pour moi, mon bon Monsieur, répondit l'aveugle en acceptant l'offre du

maître du café. — Dame! répondit cet homme en riant, c'est qu'ordinairement votre violon fait fuir mes buveurs, tandis qu'aujourd'hui votre petit homme peut se flatter de m'avoir attiré bon nombre de pratiques—buvez—mangez—ne vouz gênez pas—et revenez demain.

Une jeune fille, tout en larmes, s'approcha alors, en faisant une exclamation de surprise, près de la table où l'aveugle buvait et mangeait en compagnie de Camille.

## CHAPITRE XXII.

**La meilleure manière de placer dix francs sans intérêts.**

— Oh ! mon père, que vous nous avez donné d'inquiétude ce soir, à ma mère et à moi, dit-elle en abordant l'aveugle : voilà bientôt minuit. — Que veux-tu, Marie ? répondit gaîment l'aveugle ; j'ai perdu mon chien, je me suis foulé le bras, et sans ce petit ange que le bon Dieu a mis sur mon chemin, Dieu sait quand tu m'aurais revu.—Assieds-toi là, fille, et compte la recette.

Pourvu qu'elle soit assez forte, dit la pauvre enfant en s'asseyant, et mettant les sous en pile ; car le propriétaire sort de chez nous, père ; il est furieux, il dit que si nous n'avons pas payé demain, avant midi, la somme entière, il nous mettra à la porte, et retiendra tout, tout, nos pauvres meubles, nos hardes—jusqu'à mes pigeons.—Nous comptions sur la paye de mon frère—ah bien oui ! il n'est pas seulement rentré, à l'heure qu'il est. — Peut-on avoir le

courage d'aller boire au cabaret, lorsque toute sa famille est dans les larmes !—Enfin—le bon Dieu lui fera peut-être un de ces jours la grâce de se corriger — je le prie assez pour cela. — Là, toutes les piles sont faites, il y a vingt sous dans chaque pile, c'est facile à compter. — Eh bien ? — dit l'aveugle inquiet, pendant que Marie comptait une à une chaque pile.—Dix-sept, dit-elle ; j'ai beau compter et recompter, toujours dix-sept. — Mon père—nous sommes perdus !

Camille, qui avait suivi des yeux le doigt de la jeune fille allant en tremblant de pile en pile, et voyant son désespoir lorsqu'il s'arrêta à la dix-septième, tira ses dix francs de sa poche, et les posa au milieu des sous. — Et dix font vingt-sept, dit-il avec une simplicité charmante. —Vous aviez donc caché une partie de la recette dans votre poche ? lui dit la jeune fille. —Caché ! répliqua Camille avec un accent indigné ; ces dix francs sont à moi, Mademoiselle ; je vous les donne seulement pour compléter la somme.—C'est bien heureux que je ne sois pas monté en fiacre, ajouta-t-il, je n'aurais pu vous rendre ce service. —Vos dix francs, dit l'aveugle ému jusqu'aux larmes, je n'en veux pas, mon enfant ; gardez-les, gardez-les.—Marie, rends ces dix francs à ce généreux enfant, c'est toute sa fortune, tout ce qu'il possède—et il me le donne. —Où est-il ?—sa main—sa main, à ce brave enfant, que je l'embrasse—que j'embrasse la main du plus brave enfant que la terre ait porté—Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! ajouta le vieillard pleu-

rant à chaudes larmes, que la prière d'un infortuné comme moi monte jusqu'à votre trône éternel—Mon Dieu, bénissez cet enfant.

— Eh bien !—qu'avez-vous donc, bon aveugle ?—voilà que vous pleurez —et que vous me faites pleurer à mon tour, dit Camille essuyant ses yeux, pendant que Marie, étonnée de cette scène, regardait alternativement son père et le petit garçon. —Puisqu'il vous faut vingt-six francs pour payer votre loyer, et que je n'en ai gagné que dix-sept, il est bien juste que je vous donne le reste. — Juste ! — dit le vieillard avec exaltation, juste ! — cet enfant appelle juste la plus belle action qu'on puisse faire—Lui as-tu rendu ses dix francs, Marie ? — Mais, père—dit Marie en hésitant.—Ma fille, fais ce que je te dis, répliqua le vieillard avec sévérité ; et non-seulement cela, mais partage aussi la recette—si la somme avait été entière, je ne dis pas, j'aurais emprunté à cet aimable et généreux enfant sa portion pour payer mon terme; mais puisqu'elle ne l'est pas — puisque demain je n'en serais pas moins chassé de chez moi avec ma famille — partage, Marie—donne-lui huit francs dix sous—et je ne suis pas encore quitte envers lui. — Et moi, je ne veux pas de vos huit francs dix sous, répliqua vivement Camille ; et je veux que vous preniez mes dix francs. Mon pauvre oncle disait que les hommes étaient faits pour s'entr'aider les uns les autres. Je ne suis pas un homme ; mais enfin, si je vous oblige aujourd'hui, demain vous m'obligerez à votre tour.

— Prenez les dix francs de cet enfant, bon vieil-

lard, dit un gros monsieur, qui depuis un moment était venu s'asseoir à une table voisine, et qui avait écouté attentivement le débat de l'aveugle et de Camille, prenez—je pourrais vous les donner, mais je ne veux pas ôter à ce noble enfant le mérite d'une belle et grande action ; seulement, je me charge de les lui rendre. — Mais il se fait tard, je n'ai pas le temps de causer davantage ; demain nous nous reverrons. Puis s'approchant d'une voiture assez commune qui stationnait sur la chaussée des Champs-Elysées, une de ces voitures appelées carrioles, et qui ne servent qu'à aller de la ville à la campagne, cet homme appela une espèce de paysan. — Pierre, lui dit-il, conduis ces gens chez eux, et remarque la porte pour m'y mener demain, je m'en retournerai chez moi à pied. A demain, mes amis, ajouta-t-il en aidant l'aveugle à franchir le marche-pied de la carriole, à demain ; pas de façon, vous souffrez, moi je me porte bien ; quand même — ce n'est pas à moi que doivent s'adresser vos remercîments, c'est à cet enfant : les beaux exemples sont bons à suivre ; à demain, mon petit. — Où faut-il aller ? demanda le cocher à l'aveugle. — Rue Louis-le-Grand, n° 24, pour ce petit, et rue du Port-Mahon, n° 3, pour moi. Puis Camille, qui dans son innocente candeur trouvait l'action du gros homme toute simple, voyant la portière se refermer, et Fox qui sans invitation avait sauté dans la voiture, cria à son tour :—A demain, monsieur ; et la carriole partit au galop de deux chevaux, qui, pour n'être pas élégants, n'en étaient pas moins bons.

## CHAPITRE XXIII.

**Le gros homme à la carriole de campagne.**

Je passe sous silence, mes jeunes lecteurs, tout ce qui se dit de flatteur pour Camille dans la carriole du gros monsieur, ainsi que l'inquiétude de l'invalide, de ne pas voir revenir l'enfant, et sa surprise en le voyant descendre de voiture. Je ne répéterai pas non plus le récit quil fit de la journée, ni les réflexions de l'invalide ; je vais passer tout de suite au lendemain matin.

Camille avait dormi sur la paille, comme toute personne heureuse et satisfaite pourrait dormir dans un bon lit ; il trouva à son réveil, devant lui, le gros homme et l'invalide qui causaient à voix basse. — Ainsi, pauvre enfant, dit le gros homme à Camille aussitôt qu'il lui vit ouvrir les yeux, vous avez été abandonné, et une pudeur délicate vous empêche de nommer le monstre qui s'est conduit ainsi à votre égard ? D'abord voilà les dix francs que je vous dois—puis voyons—que peut-on faire pour vous ?—

Que savez-vous faire ?—Je sais lire, écrire, calculer, et surtout jouer du violon, comme vous en avez peut-être été témoin hier soir, répondit Camille en se levant, et prenant l'argent que le gros monsieur lui présentait : mais c'est égal—et bien qu'on gagne de l'argent à ce métier là — ça me faisait mal de voir tous ces yeux fixés sur moi, et chaque sou qui tombait à mes pieds me rendait honteux.—Si ce n'avait pas été pour obliger ce vieillard, certes je n'aurais pas continué.

Le gros homme répondit : — Il n'y a pas de sot état, mon enfant ; toutefois, et comme tu as un talent très-médiocre sur le violon, qu'il te faudrait beaucoup d'argent et de temps pour te perfectionner, et que c'est plutôt ta jeunesse que ton instrument qui a fait ta recette, je crois que ce serait un triste avenir pour toi que celui de jouer du violon dans les rues—écoute—je vais te proposer quelque chose—tu me diras si ça te convient. — Ce chien est à toi ? ajouta le gros homme en jetant un regard sur Fox.—Oui, monsieur, répondit Camille, ou à peu près.

Le gros homme reprit : — Je m'appelle monsieur Raimond ; j'ai gagné ma vie à fabriquer des bonnets de coton, des bas et des chaussettes ; je suis retiré du commerce, et je ne viens à Paris qu'une fois par semaine ; mais je possède ici, près du quartier Beaujon, au bout des Champs-Elysées, un terrain à vendre ; ce terrain est clos de murs ; et comme il y a un tas de planches, de pieux, de vieux outils de jardinage, et de beaux arbres fruitiers—ma foi, cela attire

des maraudeurs ; je voudrais y établir un gardien—un gardien seulement qui pourrait au besoin, et au moyen d'un petit cor de chasse que je lui remettrais, donner l'éveil à un poste de garde nationale, qui n'est pas bien éloigné—toi, et ton chien, me suffiriez ; as-tu peur, d'abord ? — Peur de quoi ? — demanda Camille ; des voleurs ? —je n'ai rien à voler—que mes dix francs—mais je les cacherai si bien que bien fin sera celui qui les trouvera. — Quant aux revenants, mon pauvre oncle qui s'y connaissait, et qui n'était pas un menteur, m'a assuré qu'il n'en existait pas — donc, je ne vois pas de quoi j'aurais peur. — Alors veux-tu me suivre ? dit monsieur Raimond.—Un moment, monsieur, dit l'invalide ; cet enfant est en quelque sorte placé par la providence sous ma protection, et sauf votre respect, je désirerais savoir quelle serait la paye que vous lui donneriez pour garder votre terrain.—Ah dame ! pas grand' chose, répondit l'exbonnetier en riant ; d'abord, ni la table, ni le logement, puisqu'il n'y a ni table ni maison dans mon clos — mais il y a des planches, il sera maître de s'en construire une ; il y a du fruit, il pourra en manger ; il y a de la terre, il pourra planter des légumes ; je lui fournirai la graine—puis de temps en temps, quand je viendrai, je lui apporterai des provisions.—Enfin, je ne le laisserai pas mourir de faim, peut-être !

— Eh certes non, Monsieur ne me laissera pas mourir de faim, dit Camille ; je veux garder votre terrain.—Monsieur—allons.—Ah ? un moment, dit-il, attendez-moi, je vous prie.

Et, avec cette familiarité pleine d'assurance d'un enfant qui ne doute de rien, Camille sortit en courant de la maison en construction ; il ne tarda pas à reparaître ; il tenait à la main un paquet de tabac, et une pipe de terre, représentant une tête coiffée du petit tricorne. — Tenez, mon bon père La Tuile, dit Camille offrant le tout à l'invalide, je me suis privé hier de monter dans un fiacre, pour me procurer le plaisir de faire votre petite provision de tabac ; quant à la pipe, c'est l'image de votre empereur dont vous parlez toujours, qui me la fait choisir—acceptez-la, et embrassez-moi. — Je suis à vos ordres, monsieur Raimond.—Allons, Fox —-ah ! et mon livre que j'oubliais !

—Par mon empereur, par le nom du grand Bonaparte, ce moutard est un charmant moutard — dit l'invalide attendri.—Quand je serai rentré à l'Hôtel des Invalides — j'irai te voir les jours de sortie, et nous boirons la goutte ensemble.—Sans adieu, moutard.

— Tu as donc écorné tes dix francs, dit monsieur Raimond en montant dans sa voiture, et faisant placer Camille et Fox sur le siége de devant. —Pour faire un plaisir à ce brave homme, répondit Camille.

— Qu'est-ce que c'est que ce gros livre—demanda monsieur Raimond, en s'étalant à sa place. — C'est l'histoire de Robinson Crusoé dans son île déserte, Monsieur, répondit Camille gravement ; une histoire bien intéressante, je vous assure : celle d'un pauvre enfant, toutefois moins embarrassé, le premier jour,

seul sur son rocher, que moi, au milieu de toute une population.—Mais pas le second jour, répliqua finement l'exbonnetier.—Non c'est vrai, Monsieur ; mais parce que le second, j'ai appris d'un petit ramoneur, que dans une ville habitée il fallait travailler pour vivre.

La carriole s'arrêtait alors devant des planches plaquées, en guise de porte, à l'ouverture d'un mur tout lézardé.

## CHAPITRE XXIV.

### Le terrain à vendre.

Monsieur Raimond descendit de sa carriole ; il ouvrit, avec une clef qu'il tira de sa poche, la porte en planches, et introduisit Camille et Fox dans un terrain immense, qui formait un carré parfait. Les trois quarts de ce terrain étaient en friche, et couverts seulement de mauvaises herbes et de chardons ; mais sur la quatrième partie, de grands arbres fruitiers étalaient au loin des branches couvertes de beaucoup de feuilles, mais par compensation garnies de peu de fruits. Dans un coin de ce terrain, gisait un amas de vieilles planches, de pieux, d'outils rouillés et de pierres brisées. Le mur qui entourait ce terrain, assez élevé en quelques endroits, était en d'autres si bas et si mauvais, qu'on y voyait clairement la marque des pas des malfaiteurs, qui aiment mieux voler le bien d'autrui, que chercher à en amasser euxmêmes.

— Voilà ton champ, dit l'ex-bonnetier à Camille ;

voilà ton verger ; aie soin, par exemple, que les voleurs te laissent des fruits aux arbres. Ici, tu peux planter des pommes-de-terre : la culture en est facile. Laisse venir l'herbe de ce côté ; coupe-la, et toutes les fruitières du voisinage te l'achèteront pour leurs lapins. Tu peux être heureux comme un roi, si tu sais t'arranger ici. — Vous me donnez tout ça, tout ça, dit Camille émerveillé. — Je ne te donne rien, mais je te permets de jouir de tout. — C'est-à-dire, reprit Camille, que je puis aller, venir, courir, bêcher la terre, dormir—puis-je me bâtir une maison aussi avec ces planches qui sont là ? — A ta fantaisie. — Alors, me voilà comme Robinson dans son île déserte. — Absolument. — Et maintenant, Monsieur, que puis-je faire pour vous remercier de tant de bontés ? — Veiller à ce que personne ne vienne la nuit dégrader les murs ou piller mon fruit—ce qui est très-facile : ton chien t'avertira de la venue des importuns ; alors, avec ce petit cor de chasse que voici, et monsieur Raimond alla prendre dans sa carriole un petit cor de chasse qu'il remit à Camille, tu avertiras le corps-de-garde qui est à côté, et on viendra à ton secours.

— Je comprends parfaitement, dit Camille, et si vous le permettez, monsieur, je vais tout de suite me mettre à l'ouvrage pour me construire une maison, avant le coucher du soleil. — Je suis fâché de ne pouvoir t'aider, répondit le bonnetier ; mais je suis obligé de partir aujourd'hui pour un voyage d'un ou deux mois. Heureusement qu'il fait chaud, et que

tu auras le temps, avant l'hiver, de construire ta maison ; cependant, si tu veux commencer tout de suite, je vais seulement te donner un conseil : prends cet angle du mur qui te garantira du vent du nord, et qui, de plus, te fera les deux côtés de ta chambre ; je—mais quel âge as-tu ?—dit M. Raimond, en s'interrompant tout-à-coup.—Dix ans, répondit Camille.

—Tu es bien jeune, mon petit. — Je suis presque fâché de ne pouvoir faire autre chose pour toi.—Je t'aurais bien conduit chez moi, à Saint-Germain ; mais c'est que, vois-tu, ma femme a perdu un garçon de ton âge, et si elle te voyait, ce serait des pleurs, des attaques de nerfs à faire déserter le pays.—Du reste, tu seras toujours moins malheureux ici que dans la rue, et tu seras aussi bien que dans ta maison en construction.—Il y a un charpentier, ici à côté, à qui je vais te recommander pour les outils dont tu pourras avoir besoin. Enfin—enfin—arrange-toi, la nécessité est la mère de l'industrie. Tu as le cor de chasse ? — Merci, monsieur, merci, s'écria Camille, saisissant la main de M. Raimond et la portant à ses lèvres. Mon Dieu, Monsieur, que vous me rendez heureux !—Oh ! mais Fox, viens que je te remercie aussi, ajouta l'enfant avec un mouvement charmant de gratitude, et se baissant vers son chien pour le caresser. Toi comme moi, nous l'avons éprouvé, le bon Dieu ne délaisse jamais ses créatures : après l'abandon où j'avais été laissé, je me croyais perdu ; tu es arrivé blessé, sanglant, je ne t'ai pas abandonné, moi non plus, et depuis le premier morceau de pain

que je t'ai donné, et que tu m'as rendu par un verre d'eau, nous nous sommes mutuellement soutenus l'un l'autre ; enfin, sans toi, je ne serais pas ici.—Tu es donc content ? lui dit monsieur Raimond. — Maintenant, nouveau Robinson, adieu ; car je ne viendrai pas te voir de long temps ; je pars demain pour la province, où des affaires m'appellent ; adieu.

Comme Camille reconduisait le propriétaire du terrain jusqu'à sa carriole, il vit venir de loin une femme qu'il crut reconnaître. Effectivement, quand cette femme l'aperçut à son tour, elle doubla le pas, et arriva tout rouge près de lui. Elle tenait dans son tablier relevé quelque chose qui s'agitait à travers, et qui faisait entendre un roucoulement prolongé.

C'était la fille de l'aveugle.

## CHAPITRE XXV.

La paire de pigeons.

— Enfin, je vous trouve, mon petit ami, dit la jeune fille à Camille ; mon père m'a envoyée vers vous pour vous remercier, vous dire qu'il n'oubliera jamais le service important que vous lui avez rendu, et qu'aussitôt qu'il pourra vous rendre les dix francs que vous lui avez prêtés, il s'empressera de le faire. Il le fera, soyez-en sûr, mon petit ami. — Il ne me doit rien, ma petite amie, répondit Camille ; monsieur Raimond a eu la bonté. —De te donner dix francs, interrompit vivement le marchand de bonnets de coton, mais non de te rendre les dix francs que te doit l'aveugle ; mon enfant, tu connais bien peu le prix de l'argent, à ce que je vois.

Camille ne répondit rien, et la fille de l'aveugle ouvrant son tablier, et en tirant une jolie paire de pigeons tout blancs, et si jeunes que leurs plumes n'étaient pas encore toutes venues, elle les présenta à Camille. — C'est une marque de ma reconnais-

sance, mon petit ami, lui dit-elle, voulez-vouz les accepter.—A moi, cette paire de pigeons, dit Camille, ouvrant de grands yeux ; à moi, Marie, et que voulez-vous que j'en fasse ?

—Eh parbleu, tu les mangeras pour ton dîner, répliqua le marchand de bonnets en remontant dans sa carriole. Adieu, Camille ; aie soin de mon terrain ; ne te laisse rien voler, et au moindre bruit, la nuit, sonne du cor ; n'aie pas peur : il vaut mieux déranger le poste pour rien que de me laisser voler une poire ; adieu.

Et monsieur Raimond mettant ses chevaux au galop, se déroba ainsi à la reconnaissance de Camille.

—Veux-tu entrer, et te reposer un instant, Marie, dit Camille, après le départ du bonnetier, et en montrant à Marie la porte ouverte du terrain. — Quoi ! est-ce que tout cela est à toi, mon petit ami ? dit Marie en entrant. — Je n'en suis que le gardien, répondit Camille. Puis il ajouta en riant : Je voudrais bien te faire reposer, mais je n'ai pas de chaises. — En voici une excellente, dit la jeune fille, se laissant tomber en riant sur l'herbe. Camille s'assit à côté d'elle. — Veux-tu me laisser caresser tes pigeons ? lui dit-il. — Ce sont bien les tiens, lui dit Marie, en les lui mettant sur les bras ; mais tu ne les mangeras pas, n'est-ce pas ?—Dieu m'en garde, dit Camille ; je les éleverai, je les soignerai, je les nourrirai.—A propos, Marie, avec quoi ça se nourrit-il ? — Ordinairement avec de la graine ; mais moi,

je ne les nourris qu'avec du pain : toutes les cuisinières de mon quartier me gardent leurs croutes ; il faudra faire connaissance avec les cuisinières du voisinage, elles feront de même.—Ça n'est pas plus difficile que ça ? — Oh ! tant mieux : avec un pain j'aurai ma nourriture, celle de Fox et celle de mes pigeons. — Et en avez-vous, du pain ? — Non. — Vous avez au moins de quoi en acheter ? dit Marie, disant *vous* et *toi* alternativement ; mais plutôt *toi* que *vous*, l'enfance étant toujours plus disposée à la familiarité qu'à l'étiquette de deux personnes qui ne se connaissent pas encore.—Certes, oui, dit Camille, faisant sonner son argent, et si je savais où il y a un boulanger—je commence déjà à avoir faim. — Attends-moi, lui dit Marie, je vais t'en chercher.

Marie ne tarda pas à revenir avec un pain de quatre livres et une botte de radis. —C'est moi qui régale, dit-elle ; c'est de l'argent de mes pigeons ; j'en ai vendu quatre hier matin.—Il nous faudrait une table, dit Camille. Marie jeta un rapide regard autour d'elle.—Attendez, dit-elle. Elle courut au tas de planches, en choisit une large et courte, l'essuya avec son tablier, puis l'assujettissant sur une grosse pierre, elle y posa le pain et les radis, et se laissant tomber gaîment à terre à côté, elle dit à Camille :—A table, mon petit ami, à table !

Camille l'imita, Fox vint se placer devant son maître, on posa les pigeons à terre, et pendant un moment, bêtes et gens, tous mangèrent avec un appétit charmant. Soudain Marie s'écria :—Et boire !

j'ai oublié que nous devions boire. Sommes-nous jeunes !—ce n'est pas mon frère qui aurait oublié ça. J'ai un gobelet, dit-elle en sortant un verre d'étain de sa poche ; mais de quoi le remplir — point. — Fox, dit Camille, s'adressant à son chien et lui présentant le gobelet, Fox, où y a-t-il de l'eau ? Vous allez voir, ajouta Camille, se retournant vers Marie, Fox est très-bien dressé de ce côté-la.

Effectivement, à la vue du gobelet, Fox alla à lui, le flaira, puis tournant autour de la table, il se mit le nez en terre, soufflant et rodant. Tout-à-coup, comme si une lubie lui eût passé par la tête, il se prit à courir vers la sortie de l'enclos. Camille courut après lui, ouvrit la porte, et l'enfant suivant le chien, ils arrivèrent tous deux au bord d'une fontaine ; Camille se désaltéra, il fit boire Fox, puis rinçant le gobelet, il le remplit d'eau et reprit, en ayant soin de n'en pas répandre, le chemin du terrain.

— Vivat ! dit-il, du plus loin qu'il aperçut Marie ; voilà du vin du bon Dieu. Marie prit le gobelet, but une partie de l'eau, puis elle fit boire ses pigeons. —Pendant que vous n'y étiez pas, j'ai pensé à une chose, dit Marie à Camille. Vous avez de l'herbe ici pour nourrir cent lapins. — Si vous avez des lapins, cette herbe est à leur service, Mademoiselle. — Je n'en ai pas ; mais la fruitière qui m'occupe à vendre ses herbes en a ; voulez-vous me permettre d'en ramasser ? —Avec plaisir, dit Camille, et je vais même vous aider. Puis, comme si ç'eût été une partie de jeu, les deux enfants luttèrent à qui ferait

plus vite une botte d'herbe. —Et maintenant, reprit Marie, son tablier plein, je vais vous souhaiter le bonjour, mon petit ami—si j'ai un moment à moi, je viendrai vous revoir demain au soir — ah ! tenez, gardez mon gobelet, il vous sera plus utile qu'à moi. Camille remercia Marie, ferma la porte sur elle, et se retournant pour regarder ce vaste terrain qui s'étendait autour de lui, il s'écria : — Comme Robinson, me voici dans mon île déserte, à l'exception que l'île de Robinson était entourée d'eau, et que la mienne l'est de pierres—mais j'ai de plus que lui un chien et deux pigeons, je suis plus heureux que lui.

Toutefois, cette solitude, à laquelle il n'était pas habitué, sans l'effrayer, l'attristait un peu. Il se rapprocha de son chien, de ses pigeons, se mit à parler avec l'un, à caresser les autres ; puis le soleil, qui descendait à l'horizon, l'ayant fait songer à se mettre à couvert pour la nuit, il se dirigea vers les planches, et se mit à l'ouvrage.

Il choisit le coin du mur indiqué par monsieur Raimond, et commença à se faire un plancher en étendant des planches d'égale grandeur les unes à côté des autres ; puis, il voulut en mettre debout, pour faire les deux parois de la chambre qui manquaient ; mais c'était là le plus difficile : il ne put jamais y parvenir. Joignez à cette difficulté la nuit qui s'avançait et allait l'interrompre dans son travail, et vous aurez une idée de l'embarras où se trouvait Camille.

— Allons, la nuit porte conseil, se dit-il, soupons,

couchons mes pigeons, et résignons-nous à passer la nuit à la belle étoile. Disant ces mots, après avoir mangé un morceau de pain, il alla cueillir de l'herbe, en forma un paquet dans lequel il coucha ses pigeons ; puis, s'étendant sur ses planches pour dormir à son tour, il les trouva bien dures.—Si j'avais une botte de foin ou de paille, dit-il. Et comme par hasard le nid de ses pigeons frappa ses regards, il s'écria : — Pourquoi ne ferais-je pas pour moi ce que j'ai fait pour mes pigeons.

Aussitôt dit, aussitôt fait ; des poignées d'herbe arrachées au sol furent dispersées par couches épaisses sur les planches, et la nuit étant tout-à-fait venue, Camille se coucha dessus ; il fit coucher son chien à ses pieds, et il ne tarda pas à s'endormir d'un profond sommeil.

## CHAPITRE XXVI.

**Les dix francs commencent à porter intérêt.**

Je dois à la vérité de dire que Camille se réveilla un peu moulu comme le jour pointait ; il se leva, donna à manger à son chien et à ses pigeons, et ayant toute une grande journée devant lui, il pensa à la passer à s'arranger un logement un peu plus commode pour la nuit prochaine. — Ces planches n'iront jamais, se disait-il ; j'ai là des pierres, des moellons ; j'ai assez vu bâtir la semaine dernière et l'autre pour savoir que ça me suffirait ; mais il me faudrait de la chaux ; où en trouver ?

Comme il s'en allait pensif à la fontaine achever son déjeuner, et puiser dans son gobelet de l'eau pour ses pigeons, il rencontra une troupe de maçons qui se rendaient à l'ouvrage ; il les suivit dans l'intention de leur demander conseil ; et tout en arrangeant le petit discours qu'il devait leur faire pour les attendrir, il arriva en même temps qu'eux devant l'hotel du jardin Beaujon, que ces maçons réparaient.

— Monsieur, dit-il, en s'adressant au plus jeune, ce qui fit que tous les autres maçons s'arrêtèrent et le regardèrent, voudriez-vous me rendre un petit service, je vous prie ? — Moi ! dit le jeune maçon avec insolence.—Vous ou un autre de ces Messieurs, reprit Camille un peu décontenancé ; j'ai une petite maison à bâtir dans ce terrain, là—vis-à-vis—et si c'était un effet de votre bonté. — De te la bâtir ! acheva le plus jeune des maçons.—La construirons-nous à quatre étages, ou à sept, mon petit ? demanda un autre. — Faut-il l'entourer d'une colonnade, répliqua un troisième—avec des chapiteaux dorés—et de quel ordre, s'il vous plaît ?—Une colonnade comme celle du Louvre, ajouta un quatrième. — C'est peut-être un château qu'il faut à Monsieur ? dit un cinquième.—Un château-fort ! dit un sixième, avec des créneaux, des tourelles, des ponts-levis, et entouré de fossés pleins d'eau — style de François I^er ? —Ou peut-être un palais, qui sait ! fit un septième. —Et combien Monsieur paye-t-il la journée ? ajouta le premier maçon, avec un ricanement qui fut suivi d'un éclat de rire de toute la troupe.

Etourdi sous ce feu roulant de mauvaises plaisanteries, Camille resta un moment sans répondre ; mais bientôt, reprenant courage, il releva la tête, et dit :

— On est fait, dans ce monde, à ce que me disait mon pauvre oncle, pour s'entr'aider les uns les autres, Messieurs ; je ne vous demande rien pour rien.

— Admirablement raisonné ! Le petit mioche a été prédicateur dans sa jeunesse, je le parie, répliqua le plus jeune des maçons, qui paraissait être l'orateur de la troupe, achève ton sermon, respectable moutard, achève !

— Je ne sais pas bâtir des maisons, dit Camille ; mais je sais lire, écrire et jouer du violon. — Eh bien ! lis, écris, joue du violon, et fais-toi une maison avec ça. — Vous ne me comprenez pas, dit Camille tout-à-fait décontenancé ; si l'un de vous voulait apprendre à lire ou à écrire, je le lui enseignerais, et en échange il me donnerait un petit coup de main pour bâtir ma maison.

— Je te donnerais un grand coup de pied même, dit le plus jeune des maçons en s'avançant vers Camille, avec le geste nécessaire pour effectuer sa menace. — Mais au moment où il allait lever la jambe, il fut arrêté par une jeune fille qui lui tapa sur l'épaule.

—Tu n'as pas de honte, frère, lui dit-elle, de vouloir battre un enfant, et quel enfant encore !

— Tiens ! c'est mamselle Marie ! bonjour mamselle Marie ! dirent les maçons, faisant politesse à la jeune fille.

— Eh bien ! qu'est-ce que c'est que cet enfant, pour avoir peur d'y toucher ? répliqua brusquement le frère de Marie. — Ce qu'il est, répondit Marie avec exaltation et saisissant la main de Camille, qu'elle pressa sur son cœur—ce qu'il est ? rien ; mais ce qu'il a fait, je vais vous le dire, Messieurs.

11*

Et avec cet accent qui vient d'un cœur sensible et reconnaissant, Marie raconta le service rendu par Camille à son père. A mesure que la jeune fille parlait, il fallait voir le visage de tous ces hommes devenir de plus en plus attentifs et sérieux ; il fallait les voir eux-mêmes se rapprocher insensiblement de l'enfant, et le regarder presque avec respect ; des larmes mouillaient tous les yeux, quand Marie en fut aux dix francs donnés si généreusement par Camille, pour achever la somme de l'aveugle, et ce fut un cri unanime :

—Bravo ! bravo ! touche-là, mon petit ; pardon de t'avoir humilié ; tu es un brave et digne enfant ; touche, te dis-je. Et toutes ces mains nerveuses et rudes de l'ouvrier se tendirent vers Camille, qui posa successivement dans chacune sa petite main blanche et délicate.

Un seul de ces hommes n'approcha pas de Camille, et ne lui tendit pas la main ; le dos tourné aux assistants, il sanglottait à l'écart, en frappant du pied par terre. C'était le plus jeune des maçons.

— Eh bien ! Paul, lui dit la jeune fille avec douceur, tu te repens, n'est-ce pas, d'avoir été boire au cabaret un argent dont un étranger ne craignait pas de se priver pour ton père ?

— Laisse-moi, reprit brusquement Paul, je suis un malheureux, un misérable ! je ne mérite pas de voir le jour. —Je ne sais ce qui me tient d'aller me jeter la tête la première dans le canal !

— C'est mal ce que tu dis là, frère, dit Marie.

— C'est mal, et bête, et d'un mauvais fils, répliqua un des maçons ; puisque ton père est pauvre, tu lui es plus utile en travaillant et lui portant le fruit de ton travail, qu'en te jetant dans le canal. — Ton camarade a raison, dit Marie ; chasse ces vilaines idées, mets-toi de bon cœur à l'ouvrage, et ne va plus au cabaret. — Oh ! certes non, que je n'y mettrai plus les pieds dans le cabaret — je jure. — Ne jure pas, lui dit Marie, et mange ta soupe pendant qu'elle est chaude, ajouta-t-elle en tirant d'un panier qu'elle portait au bras une écuelle de soupe qu'elle lui présenta.—Je ne veux pas, lui dit son frère ; je ne mérite pas d'en manger : donne-la à ce petit ; moi, je me condamne au pain et à l'eau pour toute la semaine. — Et tu as raison, Paul, lui dirent ses camarades—c'est bien à toi, de te punir. — Donnez la soupe au petit, Mademoiselle. —Eh ! croyez-vous donc que je l'avais oublié ? reprit Marie en montrant une seconde écuelle.

— Quoi ! Mademoiselle, vous aviez pensé à moi ! dit Camille dont les yeux s'allumèrent à l'aspect d'une bonne soupe dont il était privé depuis si long-temps.

—Et j'ai pensé aussi à vous apporter un broc pour faire votre provision d'eau, une assiette pour faire la pâtée des pigeons, une cuiller d'étain, et un couteau —dit *eustache*.

—Oh ! que me voilà riche, et que vous êtes bonne ! dit Camille avec joie.

—Moutard, dit le plus âgé des maçons, s'adressant

d'un ton solennel à Camille, tu demeures dans le terrain du père Raimond, n'est-ce pas ? Eh bien ! va t'y promener tranquillement en long et en large, les mains dans les poches, et la canne à la main, comme dit cet autre. — Après l'ouvrage fini ici, il reste encore trois heures de jour—nous sommes vingt, et le diable sera bien malin, si, avant l'heure de te coucher, ta maison n'est pas prête.—Va, moutard—tu as obligé un aveugle qui est le père d'un camarade, tu as joué du violon pour lui, tu lui as donné tout l'argent que tu possédais—tu es un brave moutard, tous ces braves gens doivent travailler pour toi.—A ce soir.—Compte sur les amis.

—Oui, Monsieur, comptez-y, dit Paul.—Et comme Camille voulait lui prendre la main, il se recula en disant :—Je ne le mérite pas.

Effectivement, au coucher du soleil, les vingt maçons arrivèrent dans le terrain de M. Raimond, lés uns truelle en main, les autres portant sur la tête des auges de chaux vive et tout ce qu'il fallait pour bâtir ; puis Camille leur ayant montré le coin choisi par lui, ils se mirent tous à l'ouvrage.

C'était plaisir de les voir travailler, je vous assure, mettant pierre sur pierre, moellon sur moellon, assujettissant le tout avec du ciment. Les deux murs qui devaient compléter le carré de la chambre s'élevèrent à vue d'œil, puis les maçons la couvrirent de planches, sur lesquelles ils placèrent quelques tuiles.

— Demain nous te perfectionnerons tout cela, dirent les maçons à Camille.—Moi, je t'apporterai

une porte, ajouta l'un d'eux.—Et moi, une paillasse qui ne sera pas piquée des vers, dit un autre. — Et moi, une chaise, dit un troisième.—Est-ce que vous croyez que je veux rester en arrière, répliqua un quatrième ; je lui apporterai une table—et une couverture—au moutard.

—Oh ! Messieurs—Messieurs—disait Camille ému, que vous êtes, tous, bons pour moi.—Tu le mérites, lui répondirent tous ces hommes qui, le matin, n'avaient pas assez de langues pour l'injurier, et qui, le soir, auraient voulu avoir le double de bras pour l'obliger.

Paul seul n'avait rien offert, et en paraissait honteux. L'aimable enfant s'en aperçut.—Voulez-vous maintenant me toucher la main ? lui dit-il ; que je vous remercie comme j'ai remercié les autres ! — Vous me remercîrez, lui répondit Paul, quand j'aurai gagné assez d'argent pour vous rendre les dix francs que vous avez prêtés à mon père. — Oh ! je n'en ai pas besoin, répondit Camille ; ces dix francs m'ont plus profité que si je les avais gardés dans ma poche. Grâce à eux, j'ai ce terrain, cette maison.—Et des amis, acheva le plus vieux des maçons ; mais c'est à ton bon cœur que tu dois tout cela. Un bienfait n'est jamais perdu.

— Oh ! non, dit Camille levant religieusement ses yeux vers le ciel, sur lequel la pâle clarté de la lune remplaçait la brillante lumière du soleil, Dieu vous le rend, et au centuple.

Puis les maçons souhaitèrent le bonsoir à Camille,

et Camille entra pour la première fois dans sa petite maison, où son premier devoir fut de se mettre à genoux, et de prier Dieu.

Il n'avait pas achevé sa prière, que ce soir-là il fit plus longue que de coutume, lorsqu'il fut distrait par son chien, qui se tenait sur le seuil de l'ouverture où l'on devait placer la porte, et qui grognait en regardant un des coins du terrain.

# LIVRE QUATRIEME.

## CHAPITRE XXVII.

### Les Voleurs et les Gardes-Nationaux.

Du coin obscur où Camille était agenouillé, il put voir dans le fond du terrain deux ombres projetées par la clarté de la lune, qui s'avançaient vers l'endroit où étaient situés les arbres fruitiers. Bientôt les ombres devinrent plus compactes, et Camille aperçut distinctement deux hommes. Son premier mouvement, il faut l'avouer, fut de frayeur ; son second d'appeler—mais qui ?—Le cor de chasse lui vint à l'esprit. C'était le seul meuble qu'il y eût encore dans sa maison ; il n'eut pas de peine à le trouver ; il en tira trois sons aigus et prolongés ; puis toujours protégé par l'ombre de sa petite maison, il attendit les événements.

D'abord, il vit les malfaiteurs effrayés s'enfuir vers une partie du mur qu'il savait bas et dégradé, et, un moment après, il entendit les pas d'une patrouille, —puis ces cris : Qui vive !—holà—répondez—feu !

Un coup de feu,—et encore les mêmes voix : —Nous les tenons !

Alors Camille sortit de sa maison, s'avança vers la porte, l'ouvrit, et vit arrêté, non loin de là, un groupe de gardes-nationaux entourant deux hommes de mauvaise mine. Il s'approcha encore, et la lumière que portait un des gardes tombant d'aplomb sur ces hommes, Camille ne put s'empêcher de s'écrier : —Tiens ! ce sont mes étrangers d'avant-hier au soir !

Cette exclamation ayant fait tourner la tête à l'un des gardes-nationaux, dont les galons désignaient un caporal, il demanda à Camille l'explication de ces mots.—D'abord, dit Camille, c'est moi qui ai sonné du cor. — Quoi ! tu es cet enfant dont mon oncle Raimond m'a raconté l'histoire, et qui garde son terrain ? demanda le caporal à Camille. — Oui, Monsieur, répondit Camille.—Et tu connais ces hommes ? ajouta-t-il en lui désignant les malfaiteurs, qu'un second groupe de sergents de ville entouraient et attachaient. Camille répondit sans hésiter :—Je les connais ; c'est-à-dire que, m'en revenant avant-hier soir de la barrière de l'Etoile, j'ai été accosté par un d'eux—celui-ci—le plus grand, qui m'a demandé avec un accent étranger la rue d'Orléans ; je lui ai répondu que j'allais, moi, lui demander la rue Louis-le-Grand, lorsque cet autre s'est approché, et nous a dit que ces deux rues étaient à côté l'une de l'autre. —Joliment, interrompit le caporal en riant, l'une est à la chaussée d'Antin, et l'autre est au Marais, à peu près à une lieue de distance.—Dame ! je n'en

savais rien, dit Camille, je ne suis pas de Paris; ce second homme nous a dit qu'il allait nous y conduire, et nous l'avons suivi. Voilà qu'en route nous rencontrons un aveugle qui s'était presque cassé le bras en tombant. J'ai prié ces deux messieurs de m'aider à le secourir, ils ne l'ont pas voulu.—Vous sentez bien que je ne pouvais pas laisser ce pauvre homme tout seul ; ç'aurait été mal et d'un mauvais cœur ; j'ai voulu rester, ils ont voulu m'emmener ; ils m'ont pris par le bras ; je leur ai dit que s'ils ne me lâchaient pas, j'allais crier au voleur ; ce qui les a fait fuir comme si le diable les emportait. — C'est que tu avais mis le doigt dessus, et que c'étaient réellement des voleurs, reprit le caporal en riant. Tu vois, mon enfant, que ton bon cœur t'a sauvé d'une compagnie assez désagréable, sans compter ce qu'elle aurait pu avoir de dangereux pour toi.—Et qu'as-tu fait de l'aveugle ? demanda un des autres gardes, pendant que les sergents de ville emmenaient les voleurs. — Je vais vous le dire, dit vivement le caporal ; et il raconta, à la grande admiration de chacun, la conduite noble et généreuse de Camille.

Voyant qu'on s'extasiait sur ce récit, l'aimable enfant reprit, avec une touchante simplicité :—Eh bien ! est-ce que vous n'en auriez pas tous fait autant, Messieurs ? —si toutefois vous aviez su jouer du violon. Du reste, ces dix francs m'ont joliment profité, allez ! —voulez-vous venir voir ma maison ?—Ta maison ? dit le neveu de monsieur Raimond ; mais si tu as un arbre pour te percher, dans le terrain de mon oncle,

tu dois être bien heureux ! —Venez, venez, leur dit Camille, avec cette aimable familiarité de l'enfance. Et une partie de la patrouille, le caporal en tête, s'étant décidée à le suivre, Camille les guida dans sa soi-disant maison.—C'est là où tu couches ? dirent-ils tous, à la vue de ces quatre murs nus, et de l'herbe qui jonchait le plancher. — Certes, oui, dit l'enfant avec joie ; puis, secouant sa petite tête blonde, il ajouta avec une expression triste : Il y a un mois, du vivant de mon oncle, je me serais trouvé bien malheureux de n'avoir pas d'autre logement que celui-ci —mais aujourd'hui — après la peur que j'ai eue de passer une nuit dans la rue, d'y être ramassé par les sergents de ville, et conduit en prison comme un vagabond— je remercie Dieu, Messieurs. —Pauvre enfant ! dirent les gardes-nationaux, intéressés par les paroles de Camille, mais plus encore par l'expression qui les accompagnait.—Mais comment t'es-tu trouvé seul, abandonné à Paris ? Camille répondit comme à son ordinaire :—C'est ce que je ne veux pas vous dire, Messieurs ; car il ne faut pas mal parler de ses parents. — Messieurs, dit le caporal attendri, il faut faire quelque chose pour cet enfant.—Moi je ne suis pas riche, Messieurs, dit l'un d'eux ; je suis cordonnier de mon état, je me charge de lui remplacer ses souliers, qui ne sont pas neufs ; en attendant, voici cinq francs, caporal. Moi, dit un autre, je lui enverrai demain un lit de sangle et un matelas. — Voici aussi mon offrande, caporal— voici la mienne—voici la mienne, caporal.—

Le caporal prit l'argent de toutes les mains, et l'offrit à Camille, qui recula en rougissant.—Je n'en veux pas, dit-il, je n'en veux pas.—Prends donc, lui dit le caporal. —Non. Tenez, Messieurs, dit cet enfant, je ne sais pourquoi, et si c'est l'éducation que mon oncle m'a donnée ; mais je n'aime pas à recevoir de l'argent de tout le monde. Si vous vouliez me faire travailler, plutôt ; alors je l'aurais gagné, cet argent, et je le prendrais. — Mais que sais-tu faire ? lui demanda le caporal ; sais-tu lire, écrire ?—Oui, répondit Camille. —Et sais-tu bien l'orthographe ?—Je ne fais de fautes que dans les noms propres, dit l'enfant.—Eh bien, je suis imprimeur, moi, dit le caporal ; j'ai un de mes correcteurs qui a mal aux yeux ; si tu veux lui servir d'aide, il te donnera des conseils. Viens demain, quand il fera jour, rue du Cadran, n°16, et tu auras de l'ouvrage. En attendant, accepte toujours ces vingt francs ; prends-les comme un prêt, si tu ne veux pas autrement ; tu nous les rendras. —Comme cela, je le veux bien, dit Camille ; mais je vous les rendrai, je vous en avertis.

Puis tous les gardes-nationaux se retirèrent en saluant Camille du regard et de la main. Au revoir, mon petit ami, lui dirent-ils. — Ma foi, dit Camille, pesant son argent dans ses mains, on a bien raison de dire qu'on gagne plus à bien faire qu'à mal faire. —Demain je prierai Marie de m'acheter des chemises et des bas.

## CHAPITRE XXVIII.

**Comme quoi dix francs placés sans intérêts, peuvent former un beau capital.**

Camille était levé de bonne heure; l'idée qu'il allait être employé dans une imprimerie lui avait trotté par la tête toute la nuit, et l'avait empêché de dormir. Après avoir déjeuné avec un morceau de pain et quelques radis qui lui restaient de la veille, et causé avec Fox á qui il faisait part de toutes ses idées, que la pauvre bête avait l'air de comprendre, je vous assure, il donna à déjeuner à ses pigeons, et sortit du terrain en compagnie de Fox.

A quelques pas, il rencontra le caporal, qui avait quitté son poste, et se disposait à monter dans une voiture à un cheval. — Tu passes à temps, dit-il à Camille ; entre, je t'installerai moi-même.

Camille ne se le fit pas dire deux fois ; il sauta à côté de son nouveau patron, le cheval partit au galop, Fox s'élança sur les traces de son maître, et au bout d'un quart d'heure Camille se trouva au milieu d'une

des plus grandes imprimeries de Paris. — Monsieur Germain, dit l'imprimeur, présentant Camille à un vieux monsieur sur les yeux duquel tombait un abat-jour vert qui lui cachait la moitié du visage, voici un jeune enfant qui vous aidera à corriger les épreuves ; vous me direz ce soir s'il est en état de faire cette besogne.

— Je vous le dirai bien avant une heure—répondit monsieur Germain d'un air de mauvaise humeur. Des moutards, maintenant, dans une imprimerie comme celle-ci !—Allons—petit, viens ici, ajouta-t-il en le conduisant dans un cabinet à grillage, situé au milieu même de l'atelier ; corrige-moi cette feuille, — Diable !—ça ne se corrige pas comme une page d'écriture — tu ne connais donc pas les signes ? — C'est la première fois que j'entre dans une imprimerie, Monsieur, répondit Camille d'un ton si doux et si triste, que le vieux correcteur reprit d'un accent plus humain : — Allons — c'est une éducation à faire—assieds-toi là.—A qui est ce chien ? ajouta-t-il en regardant de travers le pauvre Fox, qui, réglant son air sur l'air humble de son maître, avait mis sa queue entre les jambes, et se faisait le plus petit possible dans un recoin du cabinet.—Il est à moi, répondit Camille. Puis il reprit, sur le ton humble de la prière : Ne lui faites pas de mal, Monsieur, je vous en prie ; Fox ne vous embarrassera pas du tout, je vous assure ; au contraire, il peut vous être utile. —Utile ! — un chien—reprit le correcteur en haussant les épaules. — Oui, Monsieur, — utile — on a

souvent besoin d'un plus petit que soi.—Est-ce que c'est pour moi, ce que tu en dis, monsieur Sentence ? Camille, qui craignit d'avoir fâché monsieur Germain, reprit d'un air calin : — Je voudrais que vous eussiez besoin de moi et de mon chien comme j'ai besoin de vous, Monsieur—je le voudrais.

Tout-à-fait radouci par cette phrase, dite surtout d'un accent soumis et venant du cœur, la figure de monsieur Germain se dérida tout-à-fait. — Ah ! tu n'es jamais entré dans une imprimerie, dit-il ; alors, avant de nous mettre à l'ouvrage, examine un peu l'atelier.—Tu vois bien tous ces jeunes gens occupés à réunir des lettres de fonte dans un *composteur*, en regardant ce morceau de papier écrit placé devant eux : ils assemblent ainsi mot par mot, phrase par phrase, le discours, le roman, enfin le livre qu'ils veulent imprimer ; ils les mettent à la suite les unes des autres, puis les arrangent sur cette presse que tu vois plus loin. Quand il y a assez de ces petites lettres pour remplir une grande feuille de papier, on les couvre d'encre, puis on étend la feuille de papier dessus, on y fait tomber la presse que ces deux hommes font mouvoir, et la première feuille est imprimée. Cette première feuille s'appelle *épreuve ;* elle est presque toujours remplie de fautes d'orthographe, soit que les compositeurs aient oublié quelques lettres, soit que les auteurs les aient omises dans leur copie—et c'est cette épreuve que nous corrigeons—tu comprends ? —Parfaitement, Monsieur. — Maintenant, assieds-toi près de moi, et commençons.

Camille fut si docile, si prévenant, si charmant, avec monsieur Germain, qu'avant la fin de la journée ils étaient une paire d'amis. Camille lui avait raconté ses aventures, et monsieur Germain lui avait offert de le prendre en pension chez lui, pour manger seulement, d'autant plus, disait-il, que ma pauvre femme adore les enfants, les chiens, toutes les bêtes enfin. —Mais c'est que j'ai bien peu d'argent pour payer ma pension, répondit Camille, ne pouvant s'empêcher de sourire de la comparaison des enfants et des bêtes.—Tu es en état de gagner deux francs par jour ici, répondit le correcteur. Et comme Camille ouvrait de grands yeux en répétant : Deux francs ! — monsieur Germain reprit : — J'en gagne dix, moi ; et plus tard tu les gagneras aussi. Deux francs par jour font soixante francs par mois ; tu donneras à ma femme vingt sous par jour, et tu auras pour toi et ton chien le déjeuner et le dîner, à commencer d'aujourd'hui ; ça te convient-il ?—Je le crois bien, Monsieur, dit Camille ému, je le crois bien. Mon Dieu ! mon Dieu ! ajouta l'enfant les yeux levés vers le ciel, et la prunelle humide, mon Dieu ! oh ! tu ne m'as pas abandonné, je te remercie. — Tu es religieux, tant mieux, reprit le vieux correcteur ; tu vas te faire adorer de ma femme. Elle te prouvera par A plus B, que tout ce qui t'est arrivé d'heureux provient de la conduite que tu as tenue ; elle te louera d'abord de ton bon cœur, de n'avoir pas abandonné ce pauvre chien blessé, puis de n'avoir pas hésité à partager ton sou de pain avec lui ; car

si tu avais abandonné cette pauvre bête, l'invalide ne t'aurait pas offert de coucher dans la maison en construction ; elle te prouvera aussi que si tu n'y avais pas couché, tu n'aurais pas appris à lire aux maçons qui t'ont donné dix francs ; que ces dix francs allaient te faire devenir la proie des voleurs, sans ton bon cœur qui t'a sauvé encore une fois ; que si tu n'avais pas soulagé le vieillard aveugle et donné tes dix francs, M. Raimond ne t'aurait pas établi dans son terrain avec le titre de gardien ; le fils de l'aveugle et ces camarades ne t'auraient pas construit une petite chaumière, et enfin, et enfin, de fil en aiguille, comme dit ma pauvre Geneviève, tu ne serais pas correcteur dans une imprimerie de Paris. — Va — va—ma femme te prouvera bien autre chose.—Elle est capable de te faire toucher au doigt et à l'œil que ton chien et tes dix francs doivent te conduire à la plus haute, à la plus brillante fortune.

Camille partit d'un grand éclat de rire. — En attendant, dit-il, mes souliers sont percés, mes bas aussi, et je couche, comme Robinson Crusoé, sur un lit de feuillage.

Ainsi que l'avait pensé le vieux correcteur, le même jour Camille fut reçu dans l'imprimerie du neveu de M. Raimond à raison de deux francs par jour ; il fut présenté à madame Germain, qui, a table, ne savait à qui porter le plus de soins, ou à Camille, ou à son chien ; de telle sorte que le mari se plaignit d'avoir été négligé. Puis la nuit n'était pas encore venue, lorsqu'il prit congé de ses nouveaux

protecteurs, et que, le cœur gai, le pied léger, et suivi de Fox aussi gai et aussi léger que lui, il arpentait les longues allées des Champs-Elysées.

Comme il approchait de sa demeure, il rencontra Marie qui semblait guetter son retour. Elle tenait un mouchoir plié en cravate dans les mains.—Voulez-vous me permettre de vous bander les yeux, Camille, lui dit-elle d'un air si folâtre et si heureux en même temps, que Camille tendit son front en répondant : — Est-ce que nous allons jouer à colin maillard, Marie ? nous aurions dû attendre d'être au terrain.

Sans aucune autre explication, la jeune fille attacha fortement le bandeau, et prenant le confiant Camille par la main, elle l'entraîna presque en courant.

## CHAPITRE XXIX.

### Grande et agréable surprise.

A mesure que Camille, les yeux bandés, et toujours guidé par Marie, s'approchait du terrain de monsieur Raimond, il lui semblait entendre des rires étouffés, des chuchottements à voix basse, et comme un murmure sourd et un piétinement de plusieurs personnes qui marchaient avec précaution; puis quand il sentit sous ses pieds le plancher de sa cabane, son bandeau tomba, et il regarda autour de lui sans se reconnaître.

Ce n'étaient plus les murs nus et dégradés de sa chambre ; un joli papier jaune, à fleurs bleues, les recouvrait; ce n'était plus aussi une grande pièce carrée sans porte, ni fenêtre, ni meubles ; c'était une jolie chambre, bien close, bien fermée, et dans laquelle rien ne manquait ; à droite, un lit de fer, garni d'un matelas, d'un traversin et d'une couverture ; à la tête du lit, une jolie armoire en noyer entr'ouverte, qui laissait voir du linge sur ses rayons ; au pied, un

petit buffet fermé, mais duquel s'échappait un fumet qui prouvait que ce meuble ne devait pas être la pièce la moins utile de cette chambre ; ajoutez à cela une table de bois blanc et deux chaises de paille, et vous aurez le détail de tout ce qui, dans ce moment, causait la surprise de Camille, le rendait muet, et le faisait douter s'il veillait ou s'il dormait.

Un éclat de rire bruyant et animé, et Marie qui le pinçait malicieusement pour le faire sortir de sa stupéfaction, lui prouva clairement qu'il ne dormait pas ; ce ne fut même qu'alors qu'il s'aperçut réellement du monde qui l'entourait. C'étaient d'abord les maçons, compagnons du fils de l'aveugle, dont un donnait le bras à l'aveugle, puis un groupe de jeunes Messieurs qu'il ne reconnut pas au premier abord, et au milieu desquels se tenait son patron l'imprimeur.

— Eh bien, que dis-tu de tout cela ? dit ce dernier en s'avançant vers lui ; penses-tu que les dix francs donnés à ce brave aveugle t'aient assez profité ?—Regarde—tout ici t'appartient—ce lit, c'est Monsieur qui te l'a envoyé ; cette armoire, c'est celui-ci ; ce buffet, cette table et ces chaises, cet autre. — Mais tu ne reconnais donc pas ces Messieurs ?—c'est la patrouille de cette nuit.—Quant au linge et à la vaisselle, ce sont toutes nos sœurs qui te l'envoient. Tu trouveras dans l'armoire deux paires de draps, une douzaine de serviettes, puis du linge et des habillements à ton usage ; car nous avons tous des frères aussi jeunes que toi. —Voici ici un

panier de bon vin, que tu vas boire avec ces braves gens qui ont bâti ta maison ; et comme j'ai invité à souper en ton nom, l'aveugle, son fils et sa fille, tu trouveras dans ce buffet tout ce qu'il faudra pour les régaler. Maintenant, adieu, mon garçon ; et demain à l'ouvrage.—

Camille se précipita en pleurant sur la main que lui tendait l'imprimeur. — Ah ! monsieur ! — ah ! monsieur !—ce fut tout ce qu'il put dire ; mais ses yeux et ses larmes parlaient avec plus d'éloquence que tous les discours qu'il aurait pu faire. Puis ces Messieurs se retirèrent, et Marie, qui n'attendait sans doute que ce moment-là pour ouvrir le buffet, en fit tourner avec vivacité la clef dans la serrure : les battants ouverts laissèrent voir un pâté énorme, une dinde rôtie, et deux pains de quatre livres.

Camille prit aussitôt la parole :—Ainsi, dit-il aux maçons, il y a de quoi souper pour tous—à table, à table.—Mais il n'y a que deux chaises, dit un des maçons.—L'une pour l'aveugle, l'autre pour made- moiselle Marie, reprit Camille.—Bast, dit Marie, la soirée est belle, soupons en plein air ; portons la table dehors, et quant aux siéges — en posant des planches sur des pierres, nous aurons des bancs. — Vivat ! vivat! s'écrièrent les maçons, en exécutant les ordres de Marie. Dans un instant la table fut dressée en plein air, et des siéges établis autour ; on donna la meilleure place à l'aveugle. Chacun s'assit ; Fox seul allait de l'un à l'autre, mangeant dans la main de tous. On attaqua le pâté, on attaqua la dinde, on

attaqua le pain, on déboucha toutes les bouteilles, et la joie la plus expansive, la plus vraie, anima ce repas, depuis le commencement, éclairé par le jour qui baissait, jusqu'à la fin, où la lune vint lui prêter sa douce lumière.

A dix heures, chacun se sépara, et Camille rentré seul dans sa petite chambre, après avoir remis tout en ordre, se jeta à deux genoux devant son lit avant de s'y coucher, et remercia Dieu du plus profond de son cœur, de toutes les bénédictions qu'il avait répandues sur lui depuis quelques jours. Puis pour la première fois depuis qu'il était à Paris, le pauvre enfant étendit ses membres jeunes et délicats dans un bon lit.—Que c'est bon ! disait-il, que c'est bon ! —Il faut avoir été privé, comme moi, d'un lit pendant si long-temps, il faut avoir couché sur la dure avec une botte de paille pour oreiller, pour comprendre cette jouissance parfaite !—

Mais soudain, une idée qui le saisit attrista son bonheur : il avait oublié ses pigeons—où étaient-ils ? —qu'étaient-ils devenus au milieu de cette fête ? — J'ai été ingrat envers eux, se dit-il le cœur serré, je mérite ce chagrin.

Toutefois, le bon lit aidant, et la jeunesse n'y apportant aucun obstacle, Camille s'endormit profondément.

## CHAPITRE XXX.

**Le petit gardien devenu quasi propriétaire, correcteur d'imprimerie, et marchand de pigeons et de lapins.**

Le premier soin de Camille, en se réveillant le lendemain matin dans un bon lit, dans une bonne chambre, bien close, bien claire, bien gaie, fut de remercier encore le bon Dieu.—Fox aussi paraissait content de ce changement. Au lieu de se coucher par terre, l'ingénieux animal avait fait d'une chaise un coucher un peu plus moelleux ; mais quand, en ouvrant les yeux, il vit son maître encore mieux couché que lui, il sauta sur le lit, s'y étendit et se livra, avec assez de nonchalance, aux caresses de Camille. —J'oserai presque affirmer, en historien fidèle et véridique, que ce fut à ce moment-là qu'il forma le projet de choisir désormais, pour les nuits suivantes, le même lit que son maître. — Comme Camille achevait de s'habiller, il lui sembla entendre, sous la croisée, le roucoulement de ses pigeons ; il s'empressa de vérifier cela, et ouvrit la porte. C'étaient bien eux.

—Il bondit de joie, en voyant, dans l'angle formé par sa chaumière et le mur d'enceinte, une espèce de cage en bois, suspendue aux murs, et au bord de laquelle ses deux pigeons se prélassaient au soleil naissant.

Mais, au-dessous de cette cage, qu'est-ce donc que cet autre grillage, sur lequel des planches sont seulement posées, et derrière lequel il lui semble voir se mouvoir un objet vivant, long, brun, avec de longues oreilles et des yeux brillants ?—Camille l'approche avec crainte, regarde, et soudain pousse un cri de joie ;—ce sont des lapins, des lapins ! c'est encore Marie qui lui aura donné des lapins ; bonne et reconnaissante fille !—Il a un chien, des pigeons, des lapins ; il est employé dans une imprimerie, il gagne quarante sous par jour, et, comme la laitière du pot au lait, le voilà bâtissant des châteaux en Espagne, calculant sur ses doigts ce qu'il peut faire et ce qu'il a à faire.

D'abord, en se levant, soigner ses pigeons et ses lapins, les faire déjeuner et déjeuner lui-même ; puis cueillir de l'herbe pour ses lapins d'abord, et ensuite en faire un paquet qu'il portera chez la fruitière où travaille Marie, et qu'il lui remettra pour ses lapins à elle, car il n'a aucun doute sur la personne d'où lui vient ce cadeau ; puis de là, à l'imprimerie passer sa journée, et sa journée finie, revenir dans sa chère chaumière, causer un peu en chemin, avec Fox, du plaisir de revoir ses pigeons et ses lapins ; puis, en arrivant, les soigner, et faire comme eux, se coucher quand le jour se couche. Quelle bonne,

quelle agréable vie ! Il est plus riche qu'un roi ; gardien d'un terrain, il ne tient qu'à lui de s'en croire propriétaire, il peut l'embellir, le faire fructifier, il peut s'y promener à son aise, y recevoir qui lui plaît ; il a de l'argent, il peut acheter des semences et les planter : *Il y a temps pour tout*, disait un jour son oncle, et cette maxime, comme les autres, il se promet bien de la mettre à exécution. — Mais l'heure avance, il faut partir ! Camille appelle Fox, il sort de son terrain, en referme soigneusement la porte, et, chargé de son petit paquet d'herbe, qu'il a ramassée tout en faisant ses petits projets, il prend la route de son imprimerie. Il se détourne un peu pour passer devant la fruitière ; cette femme était sortie, mais Marie gardait la boutique, et, le voyant arriver avec ses herbes, elle lui dit en souriant : — Tiens ! vous avez deviné pourquoi la mère Grand-Jean vous a fait cadeau d'une paire de lapins ?—Non, dit Camille, mais comme elle m'a fait plaisir en me les donnant, j'ai pensé que je lui ferais un plaisir, moi aussi, en lui apportant la nourriture de ses lapins à elle. Si elle veut le permettre, Mademoiselle Marie, tous les matins je lui en apporterai autant.—Certes, oui, ça lui fera plaisir, Monsieur Camille, répondit Marie, en débarrassant l'enfant de ses herbes. —Et comment se porte-t-on chez vous, depuis hier au soir, reprit-il ?—Mieux, et on y est surtout plus content, répondit Marie ; car mon frère, tout honteux et touché en même temps du service que vous avez rendu à notre pauvre père, nous a fait hier, en se retirant,

les plus belles promesses sur sa sagesse à venir. — C'est honteux, disait-il, de voir un enfant de dix ans plus sage que moi, qui en ai dix-neuf, et sauver ma famille, avec un argent que j'aurais dépensé au cabaret :—Puis un bon exemple est bon à suivre, ajoutait-il. — Et d'aujourd'hui, il est corrigé et corrigé par vous, Monsieur Camille, pour toujours ; c'est gentil tout de même à votre âge, de servir d'exemple comme cela à de plus grands que vous. — Dame ! Marie, je ne sais pas comment ça arrive ; c'est le bon Dieu, sans doute, qui m'inspire tout ce que je fais. — Et vous l'écoutez ; oh ! monsieur Camille, mon père disait hier qu'il n'avait jamais tant regretté sa vue, que parce qu'il ne peut pas vous voir. — Laissons ça, mademoiselle Marie, je viens vous demander encore un service.—Monsieur Germain, comme je vous l'ai dit hier, me nourrit ; mais j'ai été habitué à me tenir propre chez mon oncle, et je vous avouerai franchement que je ne saurais comment m'y prendre pour blanchir mon linge et le raccommoder. — Ne vous inquiétez pas de ça, monsieur Camille ; j'irai toutes les semaines chercher chez vous ce que vous aurez de sale et de déchiré, et ma mère vous l'arrangera. —Et je le lui payerai, dit Camille.—C'est bien, c'est bien, il n'y aura pas de dispute, allez.—Oui, allez, reprit Camille en riant, c'est l'heure de l'ouvrage, à demain Marie !—A demain, monsieur Camille !

Maintenant, mon jeune lecteur et ma jolie petite lectrice, il serait fastidieux de vous dire jour par jour ce que fit Camille pendant l'espace de deux ans,

époque à laquelle il lui arriva un événement déplorable, qui influa sur toute sa vie. Qu'il vous suffise de savoir, qu'aidé par le frère de Marie, revenu tout-a-fait dans le bon chemin, Camille laboura son terrain, qu'il y planta des pommes de terre et de la salade, qu'il soigna les arbres fruitiers, qu'il répara le mur, si bien qu'au bout de quatre mois, quand monsieur Raimond revint de voyage, il ne reconnut plus son terrain, et passa deux fois, sans oser y frapper, devant la porte, peinte fraichement en vert clair, par un ami de Paul. Puis comme Camille ne mangeait ni ses lapins, ni ses pigeons, un beau jour il fut fort étonné de se trouver possesseur d'une famille nombreuse et complète de ces deux espèces d'animaux ; il en vendit une partie, et joignit cette industrie à sa place de correcteur d'imprimerie.

Mais passons tout de suite au mois de février de l'année 1838, où arriva cet événement dont je vous parlais tout-à-l'heure.

# CHAPITRE XXXI.

Fox est enlevé.

C'était par une belle gelée du mois de février, un dimanche, jour de repos à l'imprimerie ; Camille avait fait la veille une petite provision de bois et de charbon de terre pour un poële en fonte qu'il avait fait placer dans sa chaumière, les amis qui la lui avaient bâtie ayant oublié de lui faire une cheminée. Il passait avec Fox devant Saint-Roch, lorsque la foule des fidèles, qui s'y pressaient sur les marches, lui indiquant que c'était l'heure de la messe, il entra dans l'Eglise ; bien mis, propre, ses beaux cheveux blonds, bouclés, arrangés sous sa casquette, vous auriez eu de la peine, je le suppose, mes enfants, à reconnaître, dans ce frais et beau garçon de douze ans, ce pâle et délicat enfant, abandonné il y a deux ans sous un arbre des Tuileries.

La messe dite, il sortit ; puis, curieux comme on l'est à son âge, il s'assit sur une marche, s'amusant à voir défiler devant lui ce cortége de carrosses et de

laquais qui ne faisaient que s'arrêter devant l'église, y prendre son monde et repartir aussitôt.

Fox, un peu plus curieux que son maître, ne se contentait pas de voir tout cela de sa place ; il allait quelquefois, s'aventurant jusques sous les carrosses, jusques dans les jambes des laquais et des chevaux ; et recevant aussi quelquefois des rebufades, il revenait honteux se rasseoir près de son maître.

—C'est bien fait, Fox, lui disait Camille à chaque fois, pourquoi t'éloignes-tu de moi ?—Mais le chien ne tenait compte ni des conseils de son maître, ni des mauvais traitements des valets, et il s'éloignait de nouveau pour contenter sa curiosité.

Enfin, il n'y avait plus que très-peu de personnes à sortir de l'église, et Camille songeait à rentrer chez lui, à allumer son feu, et à se mettre à lire, à la douce chaleur de son poële, un livre d'histoire de France que lui avait prêté monsieur Germain, lorsqu'il entendit une voix de femme crier : — Fox, Fox ! — Il regarda. C'était une dame âgée, assise dans un carrosse dont la portière était encore entr'ouverte.

Occupé à regarder et à chercher le chien qui portait le même nom que le sien, Camille vit Fox, son Fox à lui, faire un bond de joie, sauter dans le carrosse de la dame : la portière se referma et le carrosse partit au galop de deux bons chevaux, pendant que l'adroit laquais s'élançait hardiment sur le marchepied de derrière.

Le premier moment de surprise passé, Camille songea à poursuivre le carrosse ; mais pendant qu'in-

décis, et comme s'il n'eût pu croire ce qu'il venait de voir, il cherchait des yeux si Fox était encore près de lui ou était réellement enlevé, le carrosse avait disparu.

Un déluge de larmes couvrit soudain les joues de l'enfant. — J'ai perdu mon chien, dit-il avec une douleur si amère que chacun se retournait pour le regarder, — j'ai perdu mon chien. — Fox, Fox — reviens, où es-tu ? Mais il avait beau appeler, se retourner, chercher encore et espérer, Fox avait disparu, disparu pour toujours, sans doute.—Comment retrouver un petit chien dans une ville aussi grande que Paris ?—Encore, s'il avait bien regardé la dame, ou la voiture ou les chevaux, même les laquais, il serait venu se poster tous les jours ici, sur les marches de Saint-Roch ; et, soit à la dame, soit aux laquais, il aurait redemandé son chien.—Mais tout cela s'est passé si vite, si vite, qu'en vérité cela lui paraît encore un rève.—Cependant, hélas ! la triste réalité est là, Camille est seul.

Le pauvre enfant reprit, en pleurant, le chemin de chez lui ; tout en arpentant lentement les longues allées des Champs-Elysées, il ne pouvait s'empêcher de regarder à droite et à gauche. A chaque chien noir qu'il apercevait au loin, son cœur battait, ses lèvres prononçaient involontairement le nom de Fox, il hâtait sa marche ; mais il n'avait pas fait deux pas qu'il reconnaissait son erreur et que cet espoir perdu renouvelait son chagrin.

En arrivant dans son joli clos, tout lui parut

morne, et désert ; il n'eut pas une caresse à donner à ses pigeons, pas un mot à dire à ses lapins ; la chambre, si bien garnie de meubles, lui parut nue et froide ; il alluma son poële, le même froid y régnait toujours. Puis, quel silence ! Fox ne parlait pas cependant ; mais il jappait, il sautait tantôt sur une chaise, tantôt sur le lit, tantôt sur les genoux de son maître ; tantôt il prenait ses mains, qu'il léchait avec amour, ou qu'il mordait avec gaîté — mais rien — rien.—Il veut, pour se distraire, mettre son couvert et manger : à la première bouchée, il se représente Fox assis sur son derrière, attendant son dîner, et son gosier se serre, il ne peut avaler ; ses larmes redoublent ; il repousse du pied, avec humeur, la table et tout ce qu'elle contient. — Oh ! c'était plus qu'un chien, s'écriait-il avec des sanglots, c'était ma compagnie, c'était mon frère, c'était toute ma famille.—

Et la nuit le trouva plongé dans la même douleur. Comme son cœur était gros en se mettant à genoux pour prier Dieu. Hélas ! il ne put dire qu'une chose ce soir-là, le pauvre enfant : — Rendez-moi mon chien, mon Dieu, rendez-moi mon chien ; vous qui avez toujours été si bon pour moi, rendez-moi mon camarade, mon ami.

Puis il se coucha ; mais en vain il chercha le sommeil sur son lit propre et douillet ; le sommeil n'approcha pas de ses paupières ; le matin arriva, et sa douleur lui parut encore plus amère que la veille. Quelle tristesse ! quelle morne solitude ! Où est donc Fox, qui au premier mouvement de son maître,

sautait sur son lit, jappait, courait, bondissait, et remuant les meubles, les chaises, les couvertures, semblait leur communiquer la vie qui leur manquait ; tout est mort, mort autour du pauvre abandonné.—

Il se leva en versant de nouvelles larmes ; il s'habilla, et toujours silencieux et sombre, alla donner à manger à ses lapins et à ses pigeons, qui ne comprenaient rien à sa douleur, les innocents animaux ! puis Camille sortit de chez lui pour se rendre à son imprimerie. En passant devant la fruitière où travaillait Marie, au lieu du salut cordial et gai qu'il lui adressait ordinairement, il s'arrêta devant elle, et lui tendant la main, il ne put que prononcer ces mots : —J'ai perdu mon chien, ma pauvre Marie ! — Quel malheur ! dit la petite fruitière sans chercher à le consoler, et mêlant ses larmes à celles de Camille.

Il arriva à l'imprimerie, et ces mots encore, ces mots qui résolvaient pour lui l'apogée d'un chagrin profond et éternel, ces mots répondirent au salut amical de chacun :—*J'ai perdu mon chien !*—

— Ma femme va être désolée, lui dit monsieur Germain ; mais laisse ton chagrin un moment de côté, mon enfant—le travail avant tout.

Hélas ! il faut le dire, Camille ne fit que des fautes toute la journée ; jamais épreuves ne furent plus mal corrigées.—Il faudra donner un autre chien à cet enfant, dit monsieur Germain à ses ouvriers. — Non, non — dit Camille, je n'aurais qu'à le perdre encore, et cela fait trop de mal.—

## CHAPITRE XXXII.

### Le jeune mendiant nocturne des Champs-Elysées.

Il était sept heures du soir, la lune brillait au ciel, et semblait rendre encore plus froide, s'il était possible, la neige qui couvrait la terre. Camille avait quitté l'ouvrage et s'en revenait tristement chez lui. Il passait devant ce même café des Ambassadeurs, où un soir il avait joué du violon, et fait une bonne action que Dieu avait si généreusement reconnue et récompensée. Il était bien malheureux à ce moment-là ; mais il avait son chien, et il se trouvait bien moins à plaindre qu'aujourd'hui.

Regardant toujours à la même place, il lui sembla voir un individu dont la tournure ne lui était pas inconnue. C'était un jeune homme pâle et maigre, sans chapeau, et grelottant de froid sous une mauvaise redingotte, si exactement boutonnée, et qui dessinait si pauvrement son corps, qu'il était facile de deviner l'absence de linge sous ce léger vêtement. Ce jeune homme resemblait trait pour trait à son

cousin—mais, quelle idée ! le fils de son oncle, le riche héritier de monsieur Thomas, le propriétaire de tant de maisons et de vignobles à Bordeaux, ici —à Paris—et couvert de la livrée de la misère—non—son œil se trompe—et cependant, malgré le froid piquant qu'il fait, Camille s'arrête, et ne peut détacher ses regards de l'image si frappante de son cousin.

Dans ce moment un troisième personnage traversait les Champs-Elysées, et Camille vit le misérable jeune homme s'approcher de ce nouvel individu, et lui tendre la main.—Je n'en ai pas, répondit brusquement le troisième personnage. — Il m'en faut, je meurs de faim ! — reprit le jeune homme, qui, encouragé sans doute par la solitude qui régnait autour de lui, porta la main sur le bras du promeneur, et l'arrêta d'un air désespéré.

Cette voix de jeune homme, cette voix basse et menaçante, c'est la voix de son cousin.—Camille la connaît trop bien pour l'oublier jamais : s'élançant aussitôt vers le malheureux jeune homme, il lui prit à son tour le bras en lui criant : — Gustave ! que fais-tu ? — Gustave ! — répéta avec frayeur celui qu'on appelait ainsi, Gustave !—qui a dit mon nom ? —qui me connaît ?—Et dans son trouble, oubliant ce qu'il faisait, le malfaiteur lâcha l'inconnu, qui s'enfuit à toutes jambes, trop heureux d'en être quitte pour la peur. — Gustave ! — que fais-tu ? — répéta encore une fois Camille, mais cette fois avec l'accent de la tristesse et du reproche, et fixant sur son cousin

un regard où se mêlait autant de surprise que d'effroi.

Le premier mouvement de trouble passé, le malfaiteur regarda à son tour celui qui lui parlait, et ne reconnaissant ni cette voix pleine, ni ce visage de santé, ni cette main robuste qui le tenait, il dit brusquement :—Qui êtes-vous ? que me voulez-vous ? —Eh quoi ! tu ne me reconnais pas, Gustave ?—Je ne vous ai jamais vu, dit Gustave faisant un pas pour s'éloigner.—Mais je suis Camille ! dit celui-ci se plaçant devant son cousin. Ce nom sembla clouer l'inconnu au sol. — Camille ! — répéta-t-il avec terreur.—Oui—le neveu de monsieur Thomas—oui—Camille, ton cousin — que tu as un jour abandonné si méchamment aux Tuileries. — Mais comment te trouves-tu à Paris ? — et que faisais-tu là ? —toi—reprit-il avec bon-hommie.

Puis comme Gustave ne répondait pas, humilié sans doute et confus de n'avoir pas une réponse convenable à donner à cet enfant qui l'interrogeait comme sa conscience l'interrogeait elle-même, Camille reprit :—Mais il fait un froid de loup ici ; allons chez toi ou chez moi et causons —veux-tu ? —Chez moi — je n'ai pas de chez-moi — dit le jeune Thomas d'une voix étouffée. Crois-tu donc que si j'avais un chez-moi, je serais à cette heure et par ce temps à roder dans les rues de la capitale ? Crois-tu donc que si j'avais mangé aujourd'hui, j'aurais mendié ?—

Bien qu'il eût prononcé à peine ces derniers

mots, Camille s'écria vivement :—Plus bas, plus bas, Gustave ! et l'aimable enfant reprit avec une candeur admirable : Eh bien ! viens chez moi, cousin.—

Le cousin le suivit sans faire d'observation : la mauvaise conduite dégrade tellement l'homme qu'elle l'abrutit. Gustave suivait Camille comme un malfaiteur suit son juge, sans parler, la tête basse, et redoutant presque le moment qui allait suivre. Ils étaient tous les deux arrivés devant le terrain sans avoir échangé d'autre parole. Camille pensait à cette rencontre étonnante de son cousin, pauvre et mendiant dans les Champs-Elysées ; son petit cerveau travaillait sur ce qui avait pu amener ce changement extraordinaire. Quant à Gustave, il réfléchissait aux contes qu'il inventerait pour satisfaire la curiosité de son cousin.

Lorsque Camille eut battu le briquet et allumé la chandelle, un cri de surprise échappa à Gustave à la vue de l'ordre qui régnait dans ce petit domicile.—Où sommes-nous ? dit-il.—Chez moi ; attends, cousin, dit Camille faisant les honneurs de chez lui avec une générosité digne de son bon cœur, bien que l'hôte qu'il recevait en fût indigne, attends, je vais allumer mon poële, ça te réchauffera—et puis, tu as faim, dis-tu — ouvre le buffet — il n'y a pas grand' chose—que veux-tu ?—le souper et le déjeuner d'un pauvre petit correcteur d'imprimerie — du pain, un pot de raisiné et un peu de vin — mais ne te gêne pas, mange tout—je n'ai pas faim, moi — j'ai trop

de chagrin pour penser à manger, ajouta-t-il avec un profond soupir.

— Chez qui es-tu ici ? lui demanda Gustave, mangeant avec l'avidité d'un homme qui n'a rien pris de la journée. — Chez moi, ou à peu près, dit Camille. — Comment ? chez toi, reprit le jeune Thomas, ouvrant de grands yeux ; ce terrain t'appartient ? cette maison, ces meubles ? — Ce terrain, non, dit Camille, j'en suis le gardien seulement ; la maison, ce sont des amis qui me l'ont bâtie ; je crois bien qu'elle n'est pas à moi non plus ; mais quant aux meubles et tout ce qu'il y a ici, ça m'appartient. —Mais, cousin, dis-moi un peu comment il se fait que toi, qui es si riche. — Oh ! c'est une bien triste histoire, interrompit Gustave.—Il n'est pas tard, dit Camille, raconte-la moi.

Gustave ayant fini de souper, prit la meilleure place auprès du feu.

# LIVRE CINQUIEME.

## CHAPITRE XXXIII.

Comment les bonheurs et les malheurs viennent.

J'AI eu des malheurs ; voilà toute mon histoire, dit Gustave, affectant un air insouciant. — Et moi j'ai eu des bonheurs, reprit Camille ; mais comme mes bonheurs ont tous une source quelconque, tes malheurs doivent aussi en avoir une, n'est-ce pas ?— C'est-à-dire que toi, tu auras dit à chacun comment tu avais été abandonné, par qui, et sans oublier même, je le parle, mon nom, mon prénom, et jusqu'aux lieux de ma naissance, le nom de ma rue et le numéro de ma maison. — Tu me connais bien peu, Gustave, répondit tranquillement Camille. Ne savais-je pas que dire du mal des siens était une mauvaise action qui tôt ou tard retombait sur soi-même ? J'ai bien dit que j'avais été abandonné, puisque cela était vrai, mais je n'ai jamais dit par qui. — Quoi, Camille, tu ne m'as jamais nommé ? — Jamais Gustave. — Et comment tous tes bonheurs, comme tu dis, te sont-ils arrivés ?

Camille raconta à son cousin, de la manière la plus simple et la plus naturelle, et sans chercher le moins du monde à se faire valoir, ce que vous savez déjà, mes enfants.—Maintenant, dis-moi tes malheurs, ajouta-t-il en finissant.

—Hélas ! Camille, après t'avoir laissé endormi aux Tuileries, je suis reparti le même jour pour Bordeaux. En y arrivant, j'ai commencé par faire maison nette. —Quoi ! Gustave, tu as renvoyé Jaques, sa famille, et Jeanneton, et la vieille Bonite, et le petit Lignac ? ils étaient tous nés dans la maison, interrompit Camille.—Ils ne parlaient que de toi, dit Gustave avec humeur.—Ah ! je comprends, dit Camille, et c'était un reproche pour toi. — Est-ce que je n'étais pas le maître de faire ce que je voulais ? reprit Gustave avec insolence. — De même que j'étais le maître, ce soir, de ne pas t'offrir à venir chez moi, repartit Camille ; mais je ne l'aurais ni fait ni voulu, Gustave. Celui-ci continua sans faire attention à cette observation.

—Tiens, Camille, ne demande jamais à un homme comment il a fait pour manger une fortune en six mois ; c'est très-facile, je t'assure ; écoute : J'ai pris de nouveaux domestiques, qui m'ont volé ; des amis, qui m'ont emprunté mon argent. J'ai donné des fêtes, des repas ; j'ai eu des voitures, des chevaux ; puis, j'ai fait des dettes, de mauvaises spéculations, et un beau matin, je me suis trouvé dépossédé de toutes mes maisons, de tous mes vignobles, et avec seulement dix mille francs dans ma bourse.—Que ça, dit

Camille d'un air goguenard, je voudrais bien les avoir, je me croirais riche, moi. — Tu as donc dix mille francs, Gustave ?—Ecoute jusqu'au bout : Je savais que les maisons de jeu étaient abolies à Paris ; mais j'avais entendu parler, par mon père, d'un certain jeu de bourse appelé *rente*, où l'on pouvait gagner des sommes énormes. Je vins à Paris, je risquai mes dix mille francs, et je les perdis. — Depuis, je n'ai plus fait que vendre, un à un, mes effets pour vivre et payer mon logement, enfin, hier, ne pouvant plus payer un petit garni que j'occupais rue des Filles-Saint-Thomas, on m'a mis à la porte ; on m'a retenu le reste de mon linge, et quand tu m'as trouvé, il y avait quatorze heures que je n'avais mangé.—

—Est-ce donc heureux que je t'aie rencontré ! dit Camille.—Tu ne m'en veux donc pas? lui demanda Gustave surpris. — Dame ! dit Camille, je t'en ai voulu tant que je te croyais riche ; maintenant, que tu es malheureux, je te plains et ne puis plus t'en vouloir.—Du reste, Gustave, si tu veux te rappeler ce que disait toujours ton pauvre père, qui fait le mal trouve le mal, qui fait le bien trouve le bien ; tu verras qu'il devait t'arriver, à toi, des malheurs, et à moi des bonheurs.

—Que tu es stupide ! fit Gustave en haussant les épaules. Si tu n'avais pas trouvé ce bonhomme de bonnetier retiré, qui t'a donné à garder un terrain, et ces bonnes gens de maçons qui t'ont arrangé cette maison, dis-moi un peu où tu coucherais, à l'heure

qu'il est ? — D'abord, dit vivement Camille, si je n'avais pas soulagé le vieillard aveugle, je n'aurais pas rencontré le bonnetier, et les camarades du fils de l'aveugle ne m'auraient pas bâti cette chambre. — Dis encore tout, répliqua Gustave : sans ton chien, tous ces bonheurs ne te seraient pas arrivés.—Mais ce chien, c'était par pitié que je l'avais pris, et Dieu n'a eu pitié de moi que parce que j'ai eu pitié de ce chien.—Tu arranges tout à ta manière, répliqua Gustave, qui, comme tous les gens envieux et méchants, ne voulait pas s'avouer à lui-même la cause de ses désastres, et du bonheur de son cousin. — Après tout, reprit-il, tu n'es pas déjà si heureux pour chanter si haut.—Et que me manque-t-il donc ? bon Dieu ! fit Camille, s'animant ; j'ai une maison assez grande pour moi ; j'ai des amis—oui, la famille de l'aveugle, Gustave ; c'est un brave homme que l'aveugle : il me donne de bons conseils ; sa femme, une brave femme, qui blanchit et raccommode mon linge ; sa fille, une brave enfant, bien reconnaissante, qui m'a donné une paire de pigeons et une paire de lapins qui font mes délices ; son fils, un brave garçon, un peu dérangé d'abord, mais qui depuis quelque temps s'est rangé, et vient souvent après son ouvrage m'aider à labourer et à ensemencer mon terrain. J'ai un état qui me donne soixante francs par mois — que me manque-t-il donc, bon Dieu !—excepté mon chien, cependant—ajouta-t-il avec un soupir. Mais, malgre ce malheur, j'aurais bien mauvaise grâce à me plaindre de la destinée,

en comparant ce que j'étais il y a deux ans, pauvre enfant abandonné sur le pavé de Paris, avec un sou dans ma poche, et ce que je suis aujourd'hui.

—Est-ce qu'on ne dort pas chez toi ? dit Gustave en cachant sous un baillement prolongé le déplaisir que lui avait causé la dernière phrase de Camille. — Parfaitement, répondit Camille ; seulement je n'ai qu'un lit, et ne peux t'en offrir que la moitié.— Je tâcherai de m'en contenter, fit Gustave en se déshabillant et se mettant le premier au lit. — Tu ne dis pas ta prière ? lui dit Camille en s'agenouillant. —A quoi bon ? répondit Gustave, se retournant pour dormir. — Oh ! mon cousin, dit douloureusement Camille, comment veux-tu être heureux ?—et voyant que son cousin ne lui répondait pas, il ajouta : Je vais prier pour toi ; car tu me fais de la peine.—Tu feras bien, répondit brusquement Gustave.

Mais au moment où Camille agenouillé commençait sa prière, il lui sembla entendre dans le silence de la nuit, un aboiement qui lui était bien connu.— Gustave ! Gustave ! cria-t-il, la voix altérée par l'émotion, et en se levant pour aller ouvrir, nie donc la justice de Dieu et sa bonté : je t'ai obligé, voilà qu'il me rend mon chien.

Un instant après, Camille revenait pleurant de joie, tenant Fox dans ses bras, et se remettant à genoux, non point pour implorer Dieu, mais pour le remercier.

## CHAPITRE XXXIV.

L'affiche doublement intéressante.

— C'est singulier, cousin, Fox ne t'aime pas, disait Camille, le lendemain matin, en voyant l'épagneul ne cesser de grogner en tournant d'un air soupçonneux autour de Gustave. — Est-ce que les chiens aiment ou haïssent? dit Gustave. — La preuve, dit Camille, cette pauvre bête, que je croyais perdue, enlevée, n'est-elle pas venue elle-même me retrouver? — n'as-tu pas été témoin de sa joie de me revoir? — Mais laissons Fox un moment, et pensons à toi, Gustave.

—Je te remercie de ton air de protection, répliqua ce dernier en s'habillant, et cherchant à donner à la vieille redingotte qui le couvrait, un aspect moins sale et moins misérable. Je vais aller voir quelques amis—as-tu une cravate et une chemise à me prêter? — Oui, dit Camille, cherchant sa plus belle cravate et sa meilleure chemise, et les lui présentant. — Et quelque argent aussi pour mon déjeuner, de-

manda encore Gustave. Camille prit dans la paillasse de son lit une petite bourse en peau, qu'il ouvrit.—J'ai trente francs, dit-il; je partage avec toi, Gustave; voici quinze francs; je suis fâché de ne pas pouvoir t'en offrir davantage.

Gustave, qui ne s'attendait pas à ce que son cousin pût lui donner une aussi forte somme, ouvrit de grands yeux, et lui dit avec assez de chaleur, je l'avoue :—Tu es un bon parent, Camille. Mais je te rendrai bientôt cet argent, ajouta-t-il bien vite, pour sauver son amour-propre humilié; ce n'est qu'un prêt. Car, remarquez, mes jeunes lecteurs, qu'en général ceux qui sont incapables de rendre un service, craignent toujours de montrer de la reconnaissance pour un bienfait.

Après que Camille eut donné à déjeuner à ses pigeons et à ses lapins, il invita son cousin à le suivre, et ils sortirent tous les deux du terrain.

En approchant de la place de la Concorde, les deux cousins virent sur un arbre des Champs-Elysées un placard affiché, devant lequel plusieurs personnes s'arrêtaient, jetaient un regard et passaient. — Quelques effets perdus, dirent les deux cousins en suivant l'exemple des passants; mais tous deux, au lieu de ne faire que lire et passer comme les autres, restèrent comme fixés par un sentiment, que nous allons comprendre pour Camille, quand je vous aurai fait lire l'affiche, mes jeunes lecteurs, mais que nous ne devinons pas encore par rapport à Gustave.

Ce fut ce dernier qui lut l'affiche tout haut. Elle était ainsi conçue :

" CINQUANTE FRANCS DE RÉCOMPENSE, ET PLUS,

" Pour un petit chien anglais, de la race des épagneuls ; sa robe est noire, avec une tache de feu sur le front, et une sur chaque patte ; ses oreilles balayent la terre ; il répond au nom de *Fox*.

" Ce chien a été perdu, il y a bientôt deux ans, depuis les Tuileries jusqu'à la cour des messageries Laffite et Caillart ; il a été retrouvé avant-hier dimanche, sur les marches de l'église Saint-Roch ; il s'est échappé hier soir.

" On prie les personnes qui le rencontreraient, de vouloir bien le ramener, rue Laffite, n° 37, chez madame Marbœuf, qui donnera la récompense promise, et plus, si on l'exige."

Madame Marbœuf, disait Gustave d'un air pensif, c'est singulier.—Mon pauvre chien—disait Camille en serrant Fox avec tendresse dans ses bras.

Puis les deux cousins s'éloignèrent de l'affiche, et se séparèrent tellement occupés, chacun d'une idée fixe, qu'ils ne pensèrent même pas à se dire au revoir.

Camille se rendit à son imprimerie, où la première chose qu'il fit fut de raconter tout à monsieur Germain, et de lui demander son avis.—Mon avis est, mon enfant, répondit l'intègre correcteur, que tu ne peux garder ce chien, puisqu'il ne t'appartient pas, et que ton devoir est de le rendre.—Jamais, jamais, dit Camille ; jamais de ma propre volonté, je ne

pourrai me séparer de Fox. — Songe donc, lui fit observer le correcteur, qu'outre la récompense, qui est très-belle, et que tu peux doubler si tu l'exiges, aux termes de l'affiche, on peut t'accuser d'avoir volé ce chien. — Volé ! — se récria Camille tout rouge, volé !—Ecoute donc, mon petit, lui dit monsieur Germain, de le voler à le retenir illégalement, il n'y a pas grande différence. — Alors, je n'ai plus à hésiter, dit Camille, prenant Fox et l'arrosant de ses larmes. Puis, s'arrêtant sur le seuil de l'imprimerie, et se retournant vers ses camarades, qui le regardaient d'un air peiné, il leur dit :—Pensez-vous que je puisse demander à cette dame de lui acheter son chien ? — Tu en as bien le droit, lui répondit un compositeur ; — et elle a le droit de te refuser, répliqua monsieur Germain.

Camille sortit le cœur navré, emportant la pauvre bête qui, l'œil tendrement fixé sur son maître, semblait prévoir son sort, et le supplier de ne pas le séparer de lui.

## CHAPITRE XXXV.

Rencontre inespérée que fait Camille à la porte de l'appartement de madame Marbœuf.

— Mon Dieu, inspire-moi, disait Camille tout le long du chemin, et en regardant son chien, qu'il lui semblait n'avoir jamais tant aimé que ce jour-là, mon Dieu, inspire-moi !

Il arriva ainsi près de la maison dont le numéro lui avait été indiqué.

Comme il en approchait, il vit son cousin y entrer ; il doubla le pas pour l'atteindre.—Que viens-tu faire ici ? lui dit-il.—Et toi ? lui demanda Gustave, dont le visage exprima soudain la plus vive contrariété.—Moi ! dit Camille ; et il abaissa tristement ses yeux sur le petit chien qui se blottissait sur ses bras, et qui, composant sa mine sur celle de son maître, avait l'air le plus piteux du monde. — Ah ! tu viens chercher la récompense promise, dit Gustave.

Non, aucune parole, aucun geste, n'aurait pu rendre le regard énergique et indigné que cette remar-

que alluma dans l'œil de Camille. Puis, sans parler, car l'intelligence de ce noble enfant était assez developpée pour comprendre que puisque son cousin le jugeait ainsi, il n'était digne ni de concevoir ni d'apprécier sa conduite, il passa outre, et alla frapper à la porte de la loge du concierge. — Ecoute donc, Camille, lui cria Gustave en revenant sur ses pas, ne va pas parler de moi chez cette dame, entends-tu ?—Quelle idée ! dit Camille, qui s'adressa alors à la concierge et lui demanda madame Marbœuf.—Au premier, la porte à gauche. Tiens — vous lui rapportez son chien ? Etes-vous heureux de l'avoir trouvé ! — Une si belle récompense !—ce n'est pas à moi que des bonheurs comme ceux-là arrivent, dit la concierge. Mais Camille se contentant de saluer pour toute réponse, était arrivé au premier étage que la voix de la concierge s'extasiant sur son prétendu bonheur, le poursuivait encore.

Il sonna : un laquais à livrée vert et or vint ouvrir ; à peine eut-il aperçu le chien que portait Camille, qu'il s'écria comme la portière :—C'est le chien de Madame que vous rapportez ? Oh ! va-t-elle être contente !—Imaginez-vous, mon petit, qu'il y a deux ans que ce chien est perdu, le jour où Madame partit pour la province, pour aller voir un parent qui se mourait, à preuve qu'il était mort quand Madame arriva. Ce fut en allant aux Tuileries attendre l'heure du départ des messageries, que Madame perdit son chien. Dieu ! quel chagrin ! à ce que m'a

raconté la femme de chambre qui accompagnait Madame.

Et comme tout en causant, le valet avait guidé Camille à travers plusieurs pièces, dont l'enfant ne remarqua ni la richesse ni le luxe, jusque dans un petit boudoir où une femme âgée, enfoncée dans un fauteuil nommé *ganache*, faisait de la tapisserie devant un grand feu, cet homme dit seulement en soulevant la portière de ce boudoir :—Madame, c'est Fox.—Fox ! Fox ! répéta la dame en jetant de côté son ouvrage, et tendant les bras à son chien, Fox ! — Eh bien ! tu ne reconnais pas ta maîtresse ? — ingrat !—

Mais Fox, comme son maître, se tenait sur le seuil du boudoir, et ne faisait pas un pas pour avancer.— Fox ! disait Madame Marbœuf, la voix pleine de tendresse, qu'as-tu donc pour ne pas me reconnaître ? — tiens — une gimblette, que tu aimes tant. Fox remua la queue en signe de remercîment, mais il ne fit pas un pas vers son ancienne maîtresse.

Pendant cette espèce de colloque, Camille avait examiné la dame. Elle pouvait avoir soixante ans ; sa figure, ronde, pleine et calme, et sur laquelle aucun malheur ne semblait avoir passé, portait encore les traces d'une grande beauté. L'expression de son visage n'était ni dure, ni douce ; elle était froide seulement ; mais comme elle ne repoussait ni n'attirait, Camille prit sur lui de dire : — Vous le voyez, Madame, il est aussi chagrin que moi de cette séparation.

Alors, pour la première fois, madame Marbœuf jeta les yeux sur celui qui lui rapportait son chien. —C'est bien, je te remercie, lui dit-elle ; laisse le chien ; et se tournant vers son domestique, elle ajouta : Pierre, donnez cinquante francs à cet enfant. Va, mon ami, va.—Puis, voyant que Camille ne faisait aucun mouvement pour obéir à cet ordre, elle ajouta, toujours de ce même ton doux, mais froid :—Ne trouves-tu pas la récompense assez forte, et veux-tu davantage ?—Je voudrais vous parler, Madame, dit Camille retenant ses larmes. — Qui te retient ? parle, dit la dame.—Eh bien ! Madame, fit timidement Camille, laissez-moi Fox ; Fox est mon ami, Fox est mon frère, Fox est tout pour moi, Madame — je suis un pauvre enfant abandonné, je n'ai pas de famille—si vous saviez, Madame—oh ! je vous en prie — laissez-moi Fox. — Est-il drôle ! cet enfant, dit madame Marbœuf sans s'émouvoir. Puis elle ajouta, en souriant d'un air de bonté : J'en suis fâchée pour toi, mon enfant, mais ce chien-là est à moi, et je le garde.—Va, mon ami, suis Pierre ; demande ce que tu voudras, on te le donnera. —Mais je ne veux que Fox, Madame, je ne vous demande que Fox — dit Camille avec l'explosion de la douleur. Oh ! ne me refusez pas. — Vous êtes riche, vous avez des maisons, des domestiques, qui sait ? des enfants peut-être —vous avez de tout, enfin—et moi, je n'ai que Fox.—Voyez, Madame, comme la pauvre bête me regarde—si elle pouvait parler, elle vous dirait, elle aussi, j'en suis sûr, ne nous séparez

pas, Madame ! — Madame ! — ayez pitié de nous deux !—

Sans paraître le moins du monde émue de cette touchante prière, madame Marbœuf se tourna froidement vers son domestique. — Pierre, emmenez cet enfant, dit-elle, et donnez-lui cent francs. Va, mon ami, ajouta-t-elle, s'adressant à Camille, va — cent francs valent bien un chien.—Pour vous, peut-être, Madame, dit Camille, à qui le dépit de se voir traiter ainsi rendit son audace. Eh bien ! vendez-le moi, votre chien, puisque vous croyez que l'argent peut remplacer un ami, vendez-le moi : combien en voulez-vous ?—Si je n'ai pas la somme, je sais travailler, Madame, je la gagnerai, je vous l'apporterai ; dites, Madame, combien voulez-vous me vendre votre chien ? — Il est unique, ma parole d'honneur, cet enfant, dit la dame, toujours avec son sangfroid et son sourire insignifiant, il est unique. —Pierre, emmenez donc cet enfant quand je vous le dis, et donnez-lui la somme que je vous ai désignée.—

Et comme Camille ouvrait la bouche pour répliquer.—Assez—assez—dit-elle si sèchement que les lèvres de l'enfant se fermèrent d'ellesmêmes ; il baissa la tête, et suivit Pierre, sans oser jeter un dernier regard sur son pauvre chien, que sa maîtresse tenait, et qui fit entendre un gémissement plaintif, et prolongé lorsqu'il vit la porte du boudoir se refermer sur son jeune et bien-aimé compagnon.

Comme Camille désolé s'approchait de la porte de l'escalier sans demander son salaire, le domestique

l'arrêta. — Eh bien ! lui dit-il, et vos cent francs ; attendez donc que je vous les compte. — Merci, je n'en veux pas, dit Camille en pleurant ; votre maîtresse est une méchante femme, je ne veux rien d'elle. — Ma maîtresse n'est pas méchante, reprit Pierre. — Elle est bonne, peut-être ? interrompit Camille. — Elle n'est pas bonne non plus précisément, dit le domestique.—Alors, qu'est-elle donc ? reprit Camille.—Dame ! elle est heureuse, mon petit ami ; elle n'a jamais souffert, elle n'a jamais eu de malheurs, elle ne les comprend pas.—Madame, c'est une femme qui voit souffrir sans se douter qu'on souffre—il faut le lui dire ; alors, elle vous soulage, mais sans vous plaindre.—Ainsi, il ne suffit pas pour elle qu'un pauvre lui dise : J'ai faim ; elle lui répondrait : J'en suis bien fâchée, mon ami. Il faut qu'il lui dise : Donnez-moi à manger ! alors elle lui en donnera. Il ne faut pas non plus, par la même raison, qu'on lui dise : J'ai froid ! il faut qu'on lui dise : Donnez-moi de quoi me couvrir. Donc, comme lorsqu'on lui parle ainsi, elle fait ce qu'on lui demande, on ne peut certes pas dire qu'elle soit méchante. — Ni qu'elle soit bonne non plus, comme vous le disiez tout-à-l'heure, repliqua Camille en s'éloignant.—Et votre argent ? s'écria le domestique. — Je ne l'ai pas gagné, ou je l'aurais mal gagné, répondit Camille, la main sur le bouton de la porte pour l'ouvrir ; car, avant ce soir, le chien de votre maîtresse sera chez moi.

Disant ces mots, il salua poliment le domestique, et sortit de l'appartement ; mais, arrivé dans la rue,

il ne reprit pas le chemin de l'imprimerie, il tourna seulement à droite, entra dans la rue de la Victoire, dont la maison de la rue Laffite, n° 37, faisait le coin ; et s'étant assis sur le trottoir, il se mit de temps en temps à siffler. — Tiens, tu ne vas pas à ton imprimerie, lui dit son cousin, que Camille n'avait pas remarqué en entrant dans cette rue. — Non ; mon idée est de passer la journée ici, répondit Camille.— Le butor ! dit Gustave entre ses dents, et en s'éloignant à grands pas.

Camille était trop absorbé pour relever, ou peut-être pour avoir entendu cette parole.

## CHAPITRE XXXVI.

### Les ouvriers imprimeurs et cent francs.

Ce que Camille avait prévu arriva ; Fox, qui s'était déjà échappé une fois de chez sa maîtresse, sans y avoir été excité par l'appel de son second maître, lorsqu'il reconnut son sifflement qui l'appelait, ne tarda pas à braver une seconde fois tous les obstacles qui le retenaient ; au bout d'une heure de faction, Camille vit arriver Fox près de lui, hors d'haleine. — Te voilà enfin, lui dit-il, viens mon chien ! Et tous deux, chacun à sa manière, se témoignèrent leur tendresse, et s'éloignèrent en toute hâte de cette rue.

Quand le vieux prote vit reparaître Camille avec son chien, il lui dit en hochant la tête, — Tu n'as pas pu te décider à le rendre, n'est-ce pas ?—Dame ! ça n'est pas bien, ce que tu fais là, Camille.

Camille raconta son histoire, et alors il aurait fallu entendre toutes les réflexions des imprimeurs, correcteurs et metteurs en pages. —Moi, je ferais ceci, — moi, je ferais cela, — moi, je garderais le chien, moi, j'aurais pris les cent francs et payé des litres aux camarades.—Non, moi je n'aurais pas pris les cent francs, mais je lui aurais dit son fait à cette

dame. — Oui, dit Camille, vous croyez donc que c'est si facile de parler à une dame âgée, qui a de grands airs de tête, et une voix sèche qui ne permet pas la réplique.—Je n'ai pu que pleurer, moi, et la supplier de me laisser le chien ?—C'était bien assez, et qu'a-t-elle dit ? — Elle a doublé la somme et a prétendu que cent francs devaient me dédommager de la perte de mon chien, de mon meilleur ami. — Il fallait les lui offrir, toi, les cent francs, répliqua un correcteur.—C'est ce que j'ai fait, Adrien, mais elle m'a ri au nez.—C'est qu'elle aura pensé que tu ne les avais pas, reprit Adrien, tandis que si tu les lui avais montrés.—Je ne pouvais pas les lui montrer, puisque je ne les avais pas, dit Camille ; mais je lui ai dit que je les gagnerais, que je m'engageais à lui donner la somme qu'elle demanderait. — Ce n'est pas ça, ce n'est pas ça, crièrent tous les ouvriers en chœur : promettre l'argent n'est pas le faire voir, on résiste à une promesse, on ne résiste pas à la vue de cent beaux francs, vingt beaux écus de cinq francs. Et les yeux de tous ces hommes, qui brillaient à cette image, venaient prouver qu'eux n'auraient pas résisté à cette vue. — Toi, peut-être, Gaspard, reprit Camille tristement, mais les gens riches, c'est différent. — Je connais ça, moi ! Mon oncle avait un cheval qu'il aimait ; un jour un de ses amis lui offrit de ce cheval cent louis d'or, cent louis d'or, c'est bien autre chose que cent francs en argent.—Il les montrait, les cent louis d'or, eh bien ! mon oncle a envoyé promener cet ami, en souriant, de la même

manière et avec le même sourire que cette dame de la rue Laffite. — Je soutiens mon opinion, dit Gaspard, frappant du poing sur sa casse, je soutiens mon opinion. — Moi aussi, moi aussi, cria-t-on de tous côtés, il faut en faire l'essai, il faut en faire l'essai— ça va-t-il ? — Oui—ça va —répondit-on à la ronde. —Mais je n'ai pas les cent francs, répondit Camille d'un air désolé, je n'en ai que quinze.—Les donnes-tu de bon cœur pour avoir ton chien, lui demanda Gaspard.—Je donne les quinze francs et la paie de la semaine prochaine, et celle de l'autre, et de l'autre — et de l'autre — dit Camille avec effusion. — Eh bien ! nous ferons le reste, camarades, ajouta Gaspard, qui avait dit cette phrase, en montant debout sur une des casses, et commandant ainsi l'attention de tous les ouvriers de l'imprimerie : — Un camarade est au moment de perdre un chien—non, je me trompe, un ami—mieux dit — la seule chose qu'il possède enfin dans ce monde.—Il lui faut cent francs. — Les amis sont-ils bons pour faire cette somme. — Puis il posa gravement à ses pieds sa casquette. — Je commence, Messieurs. D'abord, moi, je suis habitué à cette pauvre bête, ça me ferait de la peine de ne plus la voir, ajouta-t-il, en jetant une pièce blanche dans sa casquette. — J'en suis, dit monsieur Germain, en y mettant une pièce de cinq francs. — Moi aussi, je ne pourrais pas me priver de Fox—et ma femme donc ! Alors chaque ouvrier s'avança en fouillant dans sa poche, aucun ne fit faute à l'appel.

—Oh ! mon pauvre Fox, disait Camille en pleurant, et embrassant son chien : — Oh ! mes amis, oh ! que vous êtes bons, ajoutait-il, la voix et le regard empreints de la plus vive gratitude. Oh ! mes amis, mes camarades — que pourrais-je donc faire pour vous remercier ? —Eh ! n'es-tu pas le meilleur de nous tous, quoique le plus petit, lui disait chaque ouvrier, en apportant son offrande ? — Ne m'as-tu pas donné un jour trente sous qui me manquaient pour finir d'acheter une veste ?—Et moi, ne m'as-tu pas régalé de je ne sais combien de petits verres ?—et cela sans en accepter jamais un de moi ? il est vrai que tu ne bois pas d'eau-de-vie. — Et moi donc, disait un autre, ne donnes-tu pas tous les mois quarante sous à mon mioche pour payer son école. —Et moi, quand j'ai été malade le mois dernier, ne m'as-tu pas apporté du sucre, et tout plein de petites choses, que je ne pouvais acheter ? Puis ne venais-tu pas le soir me faire la lecture de ce Robinson Crusoé, que c'est joli comme tout ! — Nous ne faisons que te rendre ! — nous ne faisons que te rendre !—

Bien que Camille n'eût pas grand espoir sur la réussite de cette proposition, il n'en était pas moins touché jusqu'aux larmes de se voir l'objet d'un si grand attachement.

Enfin, la somme étant complète, l'un des ouvriers, celui qui avait fait la motion, la prit, la ploya dans un papier blanc, passa sa veste des dimanches, demanda l'adresse de madame Marbœuf et quitta l'imprimerie.

## CHAPITRE XXXVII.

Continuation de la discussion, et nouveau projet.

On aurait entendu voler une mouche pendant l'heure qui s'écoula, avant que le pas de Gaspard se fût fait de nouveau entendre dans le corridor qui précédait l'atelier. Le même silence l'accueillit à son retour ; car, à la manière dont il entra, sombre, brusque, jetant sa casquette par terre, posant la pile d'écus sur le premier meuble venu, il était aisé de voir qu'il n'avait pas réussi. Toutes les bouches qui s'étaient ouvertes pour l'interroger, se fermèrent d'elles-mêmes ; les regards seulement se portèrent vers lui.

—Une statue de pierre, quoi ! s'écria tout-à-coup Gaspard ; le petit avait raison : elle m'a ri au nez— comme si je lui avais proposé une bêtise, une niaiserie — la plus grosse bêtise du monde enfin. — Qu'est-ce que tu veux que je fasse de tes cent francs, mon ami ? — Mon ami, m'a-t-elle dit du bout des lèvres, et en repoussant du bout des doigts les cent francs, comme si elle avait peur que le papier qui les contenait ne lui brûlât la main, j'ai mon chien, et je le garde.—Il paraît que la particulière ne s'était

pas encore aperçue de la disparition de son caniche ; je me suis bien gardé de lui dire qu'il était en notre pouvoir. — Quant aux cent francs, a-t-elle ajouté, c'est moi qui les dois, et puisque tu viens de la part de cet enfant, je vais te les remettre si tu veux, mon ami. — Merci, ma chère amie, que je lui ai dit, ce qui lui a fait drôlement froncer la frimousse. — Et sans adieu, que j'ai ajouté ; puis j'ai décampé plus vite que ça, et voilà.—Reprenez votre argent vous autres.

— Je n'en suis pas moins bien reconnaissant pour votre peine, dit Camille, allant tristement serrer la main de Gaspard, mais j'ai une autre idée qui vient de me venir et que je vais vous soumettre ; vous me direz si vous la trouvez bonne.

— Eh bien ! on ne travaille donc pas aujourd'hui ? interrompit le prote.—D'abord, c'est lundi, répondit Gaspard ; mais ne vous tourmentez pas, notre bourgeois, dans un quart d'heure nous allons nous y mettre, que vous n'y verrez que du feu. — Voyons ton idée, Robinson ?

Car il faut vous dire, mes jeunes lecteurs, que ce nom de Robinson, qu'il s'était donné lui-même, lui était resté ; seulement on y ajoutait quelquefois le titre de Robinson de Paris, pour le distinguer du Robinson Crusoé, dont, grâce à lui, aucun ouvrier imprimeur n'ignorait les aventures.

—Voici, dit notre Robinson : il paraît que madame Marbœuf aime beaucoup plus les chiens que les personnes, puisqu'elle est plus sensible aux caresses de

son chien qu'à nos larmes.—Donc—si, au lieu de lui parler nous-mêmes, nous lui faisions parler par Fox. —Il n'y a qu'une petite difficulté, répliqua Adrien, le farceur de l'atelier, c'est que Fox ne sait pas parler. — Autrement, et dans ce cas, la chose pourrait être faisable. — Non, mais Fox pourrait écrire une lettre.—Ah! Fox sait écrire! s'écria Adrien; c'est donc un caniche savant? Ecrit-il dans des journaux? dans quel journal? dans les *Débats*, dans le *Siècle*, dans le *Journal des Enfants?* ou bien, y a-t-il un journal de caniches, à l'usage des caniches seuls?—Eh non — non — interrompit Camille, ne pouvant s'empêcher de sourire à l'observation d'Adrien; mais Fox, comme tous les grands seigneurs, peut avoir un secrétaire—et je me charge de cette fonction. —Et moi de porter la lettre, dit Adrien, je veux voir la dame aussi. —Non, non, leur fit observer Germain, en s'avançant pour se mêler à la conversation; non, ce n'est pas mon opinion. La dame pourrait vous faire suivre, et on saurait tout de suite où est Fox.—N'avons-nous pas la poste, Messieurs? Un facteur est forcé d'être discret: je le défie bien de dire de qui est la lettre qu'il remet lui-même.

— Adopté, adopté, cria-t-on à l'unanimité; puis après bien des commentaires sur lesquels le principal intéressé, Fox, ne fut pas même consulté, après bien des brouillons de lettres, déchirés, recommencés, déchirés encore, et recommencés sur de nouveaux frais, voici la lettre à laquelle on s'arrêta.

## CHAPITRE XXXVIII.

**Lettre de Fox, surnommé Vendredi, épagneul du petit Robinson de Paris.**

" Madame et chère maîtresse,

" Abandonné, il y a deux ans, aux Tuileries, chassé de tout côté, traqué comme un loup enragé par les factionnaires qui gardent les grilles, blessé, couvert de sang, j'allais périr, soit de ma blessure, soit de faim, car personne ne voulait se charger de moi, lorsqu'un enfant, abandonné comme moi, mourant de faim comme moi, me prit en pitié ; il lava mes plaies au bassin des Tuileries, il coupa en deux son seul et unique mouchoir, pour en faire une compresse ; il n'avait qu'un sou pour acheter du pain, on lui en donna pour deux sous, et il le partagea avec moi. — Voyez-vous, Madame, ce sont de ces choses qu'on n'oublie pas, et, bien que je ne sois qu'un chien, j'ai le cœur sensible et reconnaissant.

" Depuis, Madame, cet enfant et moi, nous ne nous sommes pas quittés ; il aurait refusé tous les emplois où on n'aurait pas voulu de moi, je ne serais entré

dans aucune maison où mon protecteur ne serait pas entré ; il n'y a pas de maîtres entre nous deux, nous sommes deux amis, nous nous disons nos peines, nous nous racontons nos plaisirs, nous nous comprenons, nous nous aimons et nous avons juré de ne pas nous quitter.—Oui, madame, je vous verrai toujours avec plaisir, j'irai vous faire des visites, si vous voulez le permettre, de temps en temps, les dimanches, par exemple ; mais quant à retourner chez vous, comme votre épagneul, ne l'espérez pas.

" Je ne le veux pas."

— Bravo, cria Adrien, en interrompant Camille, lorsqu'il en fut arrivé à cette phrase. Maintenant parle un peu de l'embêtement où devait se trouver la pauvre bête, de ne manger que des gimblettes et d'être toujours couchée sur des coussins de soie.—Attends donc, lui dit Camille, chaque chose à son tour.

Et il se remit à écrire en parlant tout haut.

" Non, Madame, je ne le veux pas. Vous avez le droit, je le sais, de me faire afficher dans toute la ville, de me faire arrêter partout où vous me trouverez, de me ramener de force chez vous ; mais, de m'y faire rester en dépit de moi, je vous en défie.

" Si vous m'attachez, je briserai ma corde ; si vous me renfermez, je sauterai par la croisée, eût-elle cent pieds de haut, et au risque de me tuer ; et enfin, Madame, si je ne peux m'échapper de chez vous d'aucune manière, je me laisserai mourir de faim. Ça c'est vu, Madame, des chiens qui se laissaient

mourir de faim ; lisez dans le *Journal des Enfants* l'histoire des chiens célèbres, par M. Frédéric de Courcy, et vous verrez que je n'invente rien.

"Je sais bien que vous me direz que je suis un ingrat—à cela je vous répondrai non, et je vous le prouverai.

"Vous êtes riche, vous m'avez acheté peut-être fort cher ; Camille ne m'a pas acheté, mais il m'a sauvé la vie. Et puis, entre nous soit dit, et puisque j'ai à choisir, je préfère l'existence que je mène aujourd'hui à celle que je menais chez vous ; c'est très-ennuyeux, Madame, je vous assure, d'être chien de grande dame, et je préfère de beaucoup être chien de gamin de Paris.

"Chez vous j'etais soigné, caressé, bourré de gimblettes, de bonbons, de friandises de toute espèce ; toujours couché sur des coussins, ne prenant d'exercise que dans un carrosse, je devenais lourd, je prenais du ventre, mes jambes perdaient de leur élasticité, ça me rendait triste, maussade, hargneux, sans compter que je courais le risque de mourir de gras fondu. Tandis qu'avec mon ami Camille, mon repas est frugal, mais il est sain ; et puis, c'est de nous deux à qui courra le mieux et le plus vite, à qui sautera le plus haut et le plus fort ; nous rions, nous badinons, et contentement passe richesse, on doit vous l'avoir dit, Madame.

"Autre chose encore.

"Chez vous, et devant vous, tout le monde, imitant votre exemple, caressait le chien de la grande dame ;

il était le bichon chéri, charmant, adorable ; il était rempli d'esprit et de talent, il avait du génie—même —Mais tourniez-vous la tête—crac, ce n'était plus la même chose.

"La vilaine bête !—qu'elle sent mauvais—Comment Madame, qui est une grande dame, riche, considérée, recherchée, peut-elle ainsi donner ses affections à un chien—et dire qu'il faut soigner ce chien, ni plus ni moins qu'un maître. — Dire qu'on est grondé pour ce chien. — S'il pouvait crever — ce chien ; s'il pouvait, sans qu'il y eût de notre faute, être écrasé par une voiture—s'il pouvait manger une boulette empoisonnée, tomber dans l'eau après avoir bien dîné—Oh ! quel feu de joie nous ferions !

"Et puis, vlan, vlan, des coups de pieds par-ci, par-là—pour achever le discours adressé à la grande dame !

"Tandis que chez Camille, comme il n'a pas de domestiques, mais des amis, devant ou derrière lui, c'est toujours la même chose, toujours les mêmes caresses, les mêmes amitiés pour le chien du gamin ; tenez, Madame, faites un acte de justice, de bonté, laissez-moi à mon nouveau maître. Vous ne gagnerez rien en me forçant à retourner chez vous ; tandis que si vous faites ce que je vous supplie à quatre genoux de faire, vous gagnerez deux amis, Camille et moi.

"Du reste, Madame, nous vous offrons toujours les cent francs que vous avez jugé que je valais ; et de plus, je vous promets, foi d'épagneul, d'aller vous

présenter mes respects tous les dimanches, après la messe, et de faire devant vous mes plus jolis tours et mes plus gracieuses cabrioles.

"En attendant l'honneur de votre réponse, Madame, recevez, je vous prie, l'assurance de mon profond respect et de mon sincère attachement.

"Ne sachant pas signer, j'ai apposé ma griffe au bout de cet écrit.

"Répondre à Fox, épagneul, poste restante, à Paris."

Cette lettre écrite, signée, parafée, cachetée, et adressée à madame Marbœuf, rue Laffite, 37, fut jetée à la petite poste.

Au chapitre suivant, nous allons voir ce qu'il en advint, mes enfants.

# LIVRE SIXIÉME.

## CHAPITRE XXXIX.

**La poste aux lettres restantes, rue Jean-Jacques Rousseau, à Paris.**

DANS la cour des postes, rue Jean-Jacques-Rousseau, au fond, dans l'angle à gauche, se trouvait le bureau des lettres à poste restante.

Or un matin, le chef du bureau, triant les paquets, s'arrêta à une lettre, dont il lut l'adresse à plusieurs reprises ; d'abord sans lunettes, puis avec des lunettes, puis en frottant le verre de ses lunettes, comme si elles avaient été troubles ; et enfin, sa curiosité et son inquiétude sur la bonté de ses yeux ou de ses lunettes étant à son comble, il appela un commis.—Lisez-moi cette adresse, lui dit-il. Le commis lut tout haut : — *A Fox, chien épagneul, poste-restante, à Paris.* —J'avais bien lu ça, reprit le chef de bureau, mais qu'est-ce que cela veut dire ?—Cela veut dire, Monsieur, dit le commis, que c'est une lettre adressée à un chien : voilà tout. Est-elle affranchie ? —Non, répondit le chef, remettant la lettre au premier employé ; et si le chien la veut, il faudra qu'il

la paye.—Eh bien ! ce sera drôle, Messieurs, et nous allons nous amuser. — A-t-on jamais vu des inventions comme celles-là ?—écrire à un chien !—Il y a trente-trois ans, trois mois et quelques jours, que je suis attaché à ce bureau, et voilà la première fois qu'une pareille adresse frappe mes regards.—Il y a commencement à tout, dit monsieur Ratier, en jetant avec indifférence la lettre sur le bureau. — Fox, chien épagneul—lut un troisième employé en prenant la lettre pour la case *Paris* ; ne serait-ce pas par hasard, monsieur Ratier, le chien de ce petit imprimeur, qui aide son maître à porter les paquets au timbre de la poste ? — Tu m'y fais penser, Certain, c'est peut-être lui ; mais qui est-ce qui peut écrire à un chien ? — Si c'était un autre chien ? ajouta Certain.

Au même instant, un grattement qu'on entendit à la porte fit tourner la tête de ce côté à tous les employés, la porte qui était entr'ouverte s'ouvrit doucement, et livra passage à un joli petit chien noir de la race des épagneuls.

Il portait dans sa gueule un paquet qu'il remit à un employé ; ce paquet contenait trois sous, et ces mots écrits au crayon :

" Si vous avez une lettre, poste-restante, adressée à Fox, chien épagneul, payez-vous, et donnez la lettre."

— C'est ma foi vrai !—voilà le héros de la lettre, s'écrièrent les employés en riant à gorge déployée, cherchant la lettre et prenant l'argent ; jamais

pareille gaîté n'avait encore animé les murs noircis et enfumés de ce bureau.

On remit la lettre au chien, qui la prit dans sa gueule et s'élança dans la cour en passant entre les jambes d'un domestique à livrée vert et or qui entrait.—Vous avez reçu une lettre à l'adresse de Fox, chien épagneul, poste-restante, à Paris ? demanda ce domestique. Vous venez la chercher trop tard, lui répondit un employé ; le véritable propriétaire est déjà venu. — Y a-t-il long-temps ? demanda le domestique. Le chef répondit : — Vous l'avez rencontré : il vous a passé entre les jambes.—Qui ?— un petit garçon ? —fit le domestique étonné. — Eh non ! le chien épagneul lui-même : il est peut-être encore dans la cour—regardez.—

Le domestique obéit assez à temps pour voir un enfant et un chien qui sortaient de la cour. Il s'élança sur leurs traces ; mais arrivé dans la rue Jean-Jacques-Rousseau, le chien et l'enfant avaient disparu.

## CHAPITRE XL.

**Réponse à Fox, surnommé Vendredi, chien épagneul du petit Robinson de Paris.**

“Mon cher Fox,

“N'ayant ni le temps ni le talent de ton secrétaire pour t'écrire tout ce que j'ai à te dire, fais-moi le plaisir de venir avec lui chez moi, aussitôt cette lettre reçue.

“Ton ancienne maîtresse,

“ANTOINETTE MARBŒUF.”

Cette lettre avait été lue, comme vous vous l'imaginez sans doute, mes enfants, au milieu de toute l'imprimerie assemblée. — Que faire ? dit Camille, regardant tous ses amis.—Dame, j'irais, dit l'un.—Je n'irais pas, dit l'autre.—Méfie-toi, fit observer un vieux compositeur, le plus ancien de l'imprimerie, et qu'on avait surnommé *Confiance*, pour ce moquer de sa méfiance continuelle. — Et pourquoi se méfier ? lui demanda Camille ; de quoi ? — Je ne sais pas, moutard ; mais moi, je me méfie toujours ; c'est mon système : la méfiance est la mère de la sûreté. —

Vous n'êtes donc jamais attrappé, père Confiance, lui demanda Camille. — Au contraire, toujours, répondit le père Confiance avec un aplomb et un sérieux imperturbables. — Alors, à quoi bon vous méfier ? lui répliquèrent quelques ouvriers en riant. —A me méfier, répondit Confiance, toujours avec le même sérieux. —Alors, c'est un parti arrêté, reprit Camille ; mais comme je ne suis pas obligé de suivre ce même système, je vais demander une heure de congé à monsieur Germain, et voir ce que la dame veut à Fox et à moi.

—Ce Fox occupe à lui seul, et dérange à lui seul, plus que tous les journaux du monde à imprimer, répondit monsieur Germain avec humeur. — Je ne serai pas long-temps, monsieur Germain, je vous assure, dit Camille, avec une mine si caline et si caressante, que le vieux prote ne put s'empêcher de sourire.—Allons, va, séducteur, lui dit-il.

Et voilà Camille parti avec son chien sous le bras.

En arrivant devant la maison de la rue Laffite, il entra tout droit sans demander, salua seulement la concierge en passant devant elle, et monta au premier. Il allait sonner, lorsqu'il s'aperçut avec étonnement que la porte était entr'ouverte. Des paroles, prononcées d'un ton assez haut, se succédaient vivement dans une pièce voisine, dont la porte aussi entr'ouverte permettait d'entendre, bien qu'on ne pût rien voir.

Il était indécis s'il entrerait ou s'il s'en irait, lorsqu'une voix, qu'il reconnut parfaitement pour être

celle de son cousin, le rendit immobile et le cloua pour ainsi-dire à sa place. Ce fut malgré lui qu'il entendit la conversation suivante :

— Je vous dis de sortir de chez moi et de n'y remettre jamais les pieds, disait la voix sonore et calme de madame Marbœuf.—Mais si je le trouve, si je vous le ramène, disait la voix que Camille prenait pour celle de son cousin.—Je le recevrais, lui, qui n'a rien à se reprocher ; mais vous, je ne vous en chasserais pas moins comme un mauvais sujet que vous êtes. — Retirez-vous, Monsieur, et laissez-moi en repos. — Mais — Madame—songez —reprenait la voix suppliante du cousin. — Je ne vous connais pas, Monsieur ; retirez-vous, je ne vous connais pas, répliqua madame Marbœuf. Et comme sans doute le cousin ne s'en allait pas, la voix de madame Marbœuf s'éleva encore de nouveau, et elle dit du ton le plus impératif.—Sortez, ou je vous fais chasser par mes gens.

Au même instant la porte de l'endroit où se tenait cette conversation s'ouvrit toute grande, un jeune homme pâle, l'œil hagard, s'en échappait convulsivement ; en passant devant Camille, il s'arrêta ; Camille reconnut alors son cousin. — Que viens-tu faire ici ? lui dit celui-ci d'un accent bas et sourd.— Voir madame Marbœuf, répondit tranquillement Camille.—Sors, sors, cette femme est un monstre, s'écria Gustave : puis avant que Camille ait eu le temps de se reconnaître, il le prit par le bras, et l'entraîna vivement après lui.

En descendant l'escalier, et comme ils avaient atteint la dernière marche, les deux jeunes gens heurtèrent un gros Monsieur qui s'apprêtait à monter.—Un moment donc, gamin, dit le gros Monsieur, posant sa main sur l'épaule du plus jeune, et celui-ci ayant levé les yeux, le gros monsieur et l'enfant s'écrièrent à la fois : — C'est vous, monsieur Raimond ; c'est toi, mon petit gardien.—Avec qui es-tu ? ajouta monsieur Raimond. — Avec mon cousin, répondit Camille.—Et que viens-tu faire ici ? répliqua monsieur Raimond.—Viens donc, viens donc, dit Gustave à Camille, en le forçant à marcher, et l'empêchant ainsi de répondre au propriétaire de l'enclos.

## CHAPITRE XLI.

### Encore le domestique à livrée vert et or.

Lorsque Camille revint à l'imprimerie, et qu'on le vit encore reparaître avec son chien, chacun lui demanda des nouvelles, et l'enfant ne put que raconter ce qui s'était passé et ce qu'il avait entendu.

—Quand je te disais de te méfier, dit le bonhomme Confiance. — Eh bien, après, quoi ! que lui est-il arrivé de mal ? répondit un ouvrier. — Dame ! — sans son cousin ! — fit Confiance, qui lui a dit que cette femme était un monstre. — Un monstre, ça n'inspire pas la confiance, j'espère !

— Tu as un cousin, Camille ; tu te disais sans famille ! lui dit M. Germain.—Je ne l'ai retrouvé que dimanche au soir, répondit Camille, mais je ne vous en ai pas parlé, parce que je n'aime pas à parler de mon cousin.—Il n'est donc pas bon, mon petit ? — Que voulez-vous ? monsieur Germain, comme disait mon oncle, il y a de bons et de mauvais fruits sur un arbre — mais ce que j'en dis là n'est pas pour vous faire supposer que mon cousin est un mauvais fruit. Monsieur Germain sourit. — Ni un bon non plus, n'est-ce pas ?—Allons ! ne fais donc pas le mystérieux ; je parie que ton cousin est riche,

et qu'il ne te regarde pas, parce que tu es pauvre.— Mon cousin est plus pauvre que moi, répondit seulement Camille.—Alors, je n'y suis plus, dit monsieur Germain. — Moi, dit un compositeur, je ne devine pas, et je voudrais bien savoir pourquoi madame Marbœuf est un monstre ?—Eh !—parce qu'elle est un monstre—quoi !—répliqua le bonhomme Confiance.

—Voyons, Messieurs, laissons madame Marbœuf, et occupons-nous de notre composition, dit monsieur Germain, frappant un grand coup de poing sur la table, pour attirer l'attention de tous les ouvriers. Camille, j'ai des commissions à te faire faire, mon garçon ; voici des épreuves à porter chez différents auteurs, chez M. Jules Janin, M. Alphonse Karr, M. Jules Sandeau et Mme***, va. — Apropos, il n'y a pas de dîner chez moi aujourd'hui, ma femme et moi nous dînons chez ma mère — dîne où tu voudras, entends-tu ?—Eh bien ! je dînerai chez moi, répondit Camille, et je ne reviendrai pas à l'imprimerie, d'autant mieux que mon cousin a mis pas mal de désordre dans ma chambre, et que je ne sais pas fâché d'avoir un peu de temps, avant la nuit, pour le réparer.

—Dis donc, Camille, fit Confiance, remettant les épreuves à l'enfant, je serais curieux de voir ton chez-toi, le patron en parle toujours ; veux-tu que j'y porte mon dîner ? nous dînerons ensemble. —Ça n'est pas de refus, mon bon Confiance, dit Camille.—C'est ça, nous dînerons nous deux. — Oh ! nous deux, répondit Camille, c'est une autre affaire—le monde ne te fait pas peur ?—Qui ? s'écria Confiance.—Est-ce qu'il

y aura de la société? — Et une choisie, va ! dit Camille.—Faut donc faire toilette, ajouta Confiance, se regardant des pieds jusqu'à la tête. — Y a-t-il des dames ? — des femelles ? — Des femelles, oui, dit Camille en riant, les femelles de mes pigeons et de mes lapins.—Adieu Confiance, viens avec confiance. —Champs-Elysées, contre le jardin Beaujon, le terrain du père Raimond, tout le monde connaît ça. Viens Fox.

A peine Camille fut-il sorti, qu'un domestique en livrée vert et or parut dans l'imprimerie.

— Messieurs, dit-il, en s'adressant au premier ouvrier venu, n'est-ce point ici où travaille un enfant nommé Camille, qui a un chien noir épagneul, nommé — Fox, acheva l'ouvrier ; ils sont sortis tous deux.—C'est de la part de madame Marbœuf, dit le domestique interdit. — Et qu'est-ce qu'elle lui veut, madame Marbœuf ? dit monsieur Germain, en s'avançant vers le domestique ; si c'est quelque chose qu'on puisse lui dire, on le lui dira. — C'est de venir tout de suite parler à Madame, répondit le domestique. — Il est sorti et ne reviendra pas de la journée, répliqua monsieur Germain. — Mais demain, nous le lui dirons.—Madame aurait voulu que ce fût aujourd'hui ; mais puisque aujourd'hui ça ne se peut pas, à demain soit, répondit le domestique, tout en saluant et se retirant.

— Est-ce heureux que ce petit soit sorti ! dit Confiance, après le départ du domestique ; je parie que ce monstre de madame Marbœuf lui veut du mal.

## CHAPITRE XLII.

Envahissement du terrain de monsieur Raimond.

Camille était allé chez plusieurs personnages célèbres de notre époque ; il leur avait remis leurs épreuves, en les regardant fixement, très-étonné sans doute de les voir jeunes, charmants, d'une gaîté et d'une bonhommie ravissantes. A son collége, où on ne lui parlait que d'Homère, ou de Racine, de Voltaire, de La Fontaine, Camille avait pensé que, pour être auteur, la première qualité était d'être vieux ou aveugle, ou d'avoir une perruque. Ce fut sans doute cette dernière chose qu'il chercha sur la tête des auteurs chez qui son prote l'avait envoyé ; et, au lieu de cet attirail grotesque, il ne trouva que des cheveux noirs, blonds et châtains, mais à coup sûr naturels, et tombant le plus gracieusement du monde, ou coupés ras, ce qui n'était pas à dédaigner.

Il avait aussi une épreuve à porter chez une femme qui écrivait, et que, pour cette raison, on nommait *auteur*, notre langue française n'ayant pas encore trouvé le féminin de ce titre, et je dois à la vérité d'avouer que c'était cette commission qui coûtait le plus à notre petit correcteur.

Comme tous les gens un peu bornés, méthodiques, et qui n'ont réglé leur vie que comme était réglée celle de leurs aïeux, monsieur Thomas, l'oncle de

Camille, avait toujours regardé la femme dite *auteur* comme un phénomène vivant : phénomène tout aussi désagréable à voir, tout aussi difforme que la femme géante, ou la femme naine, qu'on montrait aux foires. Se réglant sur cette idée, Camille en arrivant chez M^me^***, s'attendait à trouver une grande femme, sèche, noire, ayant de grandes dents qui lui sortaient d'un demi-pied de la bouche; il croyait qu'il allait lui voir de la barbe au menton, qu'elle devait avoir les doigts crochus, de l'encre au bout du nez, au front et aux mains, jusqu'aux coudes. Joignez à cela qu'il se figurait qu'elle devait avoir une grosse voix enrouée, des cheveux sales et mal peignés.

Il n'entrait donc qu'en tremblant dans le cabinet de travail de M^me^***, lorsqu'une voix, qui lui parut assez douce, le pria de s'asseoir, tandis qu'on allait corriger les épreuves ; à cette voix, il risqua un œil, d'abord sur la dame, à laquelle il ne vit rien d'extraordinaire, et que même il finit par trouver charmante ; puis sur ce cabinet, qu'il s'attendait à voir enfumé et en désordre, comme l'antre d'une sorcière. Loin de là, c'était un boudoir propre, élégant, entouré de meubles simples mais commodes, de tableaux, de rayons chargés de livres richement reliés, ou de chinoiseries plus ou moins chinoises ; le tout embaumé de fleurs coupées, et s'épanouissant dans l'eau, ou vivant dans la terre contenue dans des vases aussi de terre ; et égayé par de charmants oiseaux dont le chant harmonieux faisait rêver à la campagne et à l'ombrage frais des grands arbres. Puis, comme

si un abrégé de tous les éléments eût dû aussi se trouver dans le boudoir de Mme***, un charmant poisson rouge tournait continuellement dans un bocal plein d'eau, que bigarraient plusieurs coquillages reposant au fond.

Il n'avait pas fini son examen, que la dame avait fini de corriger ses épreuves, et les lui remettait d'une main dont les doigts n'étaient rien moins que crochus, et sur laquelle aucune tâche d'encre ne paraissait, en lui disant : Tenez, mon cher enfant, d'une voix bienveillante, accompagnée d'un sourire de bonté.

Camille avait alors fini ses courses, la nuit commençait à tomber, il prit en toute hâte le chemin de chez lui ; il rencontra Confiance près de sa porte. — Est-ce là chez toi, lui dit cet homme, en lui montrant la porte, qu'à son grand étonnement Camille vit ouverte. —Oui, dit Camille.—Eh bien ! méfie-toi, Camille, n'entre pas, répliqua l'ouvrier imprimeur, la voix altérée ; c'est plein de monde chez toi.

Camille regarda Fox, qui, après avoir tourné joyeux autour de son maître, s'était élancé en courant, dans le terrain, par la porte entr'ouverte.

— Tiens, vois-tu, dit Camille, montrant à Confiance la ligne suivie par Fox, mon chien te répond. Du reste, il n'y a que monsieur Raimond et moi qui avons une clef : puisque ce n'est pas moi qui ai ouvert, il faut que ce soit lui, entrons. Et Camille passa hardiment le seuil de son terrain.

Confiance le suivit, toutefois d'un air défiant.

Il n'y avait personne dans le terrain ; mais des voix, qui partaient de l'intérieur de la maison, prouvaient qu'elle était habitée. A peine Camille eut-il posé le pied sur le seuil de sa chambre, qu'il s'arrêta tout interdit.

Son domicile était envahi, et il lui fallut un instant pour reconnaître d'abord madame Marbœuf assise sur une des deux chaises, et monsieur Raimond sur l'autre ; puis, debout, l'aveugle, son fils et la petite Marie, à côté de laquelle l'Invalide de la maison en construction de la rue Louis-le-Grand, caressait Fox, en l'appelant *Austerlitz!* Et derrière tout ce monde, se cachant, et presque honteux, Gustave, pâle, et les yeux baissés.

Madame Marbœuf avait l'air ému, monsieur Raimond battait le plancher de sa canne, sur l'air : *J'ai du bon tabac dans ma tabatière ;* l'aveugle se tenait raide, comme quelqu'un qui, ne pouvant pas voir, essayait de deviner, par les mouvements de chacun, ce qui se passait ; Marie et Paul pleuraient, mais sans chagrin.

Madame Marbœuf fut la première qui prit la parole.—Approche, mon enfant, approche, dit-elle, en tendant la main à Camille, et dis-moi pourquoi, malgré mon billet, tu ne t'es pas rendu ce matin chez moi.

Avant que Camille ait eu le temps de répondre, un grand mouvement se fit derrière les personnages debout, et Gustave s'avança d'un air sombre, mais résolu. Chacun fit silence et leva sur lui des yeux étonnés.

## CHAPITRE XLIII.

### Amende honorable, et conclusion.

Gustave dit d'une voix émue, et cependant assurée, en s'adressant à madame Marbœuf : — C'est ma faute ; madame, je suis un grand coupable, et je vais pour première punition, m'accuser devant vous tous, et devant Camille surtout, Camille si bon, si généreux, si confiant. — Ah ! mon cousin, que tu avais raison de dire, ajouta-t-il en s'adressant à Camille, qui le regardait sans pouvoir comprendre ce que tout cela signifiait, que tu avais raison de dire que dans ce monde tout ce qu'on faisait de bien et de mal portait avec soi sa récompense, ou sa punition ; notre histoire à nous deux en est la preuve. Ma première mauvaise action fut de brûler le testament de mon père, qui t'assurait de quoi vivre pour le reste de tes jours ; je m'ôtais par là les moyens de sauver la fortune de mon père, dont les explications se trouvaient dans ce testament. Tu sais avec quelle indigne cruauté j'ai fait le voyage de Paris pour venir t'abandonner dans une aussi grande ville, et sachant sans

un sou ! —Permettez-moi, madame, de ne pas vous répéter les détails de cette journée ! —de cet abandon. — Oui, depuis ton image, Camille, est venue souvent troubler mon sommeil ; souvent je me suis réveillé en sursaut pâle et glacé. Au bruit de ta voix, qui, tantôt plaintive, m'appelait et me demandait à manger ; qui, tantôt menaçante, m'appelait et me donnait les noms de meurtrier—d'assassin—que de nuits ! que de nuits ! Dieu juste ! j'ai passées debout, les yeux ouverts et sans oser les refermer, de peur de voir ton image, cette image qui me faisait mourir d'effroi. —Ici Gustave s'arrêta comme vaincu par son émotion. Il reprit un moment après :—En revenant à Bordeaux, j'appris qu'une sœur de mon père, dont il ne nous avait jamais parlé, brouillé qu'il était avec son mari, y était venue, sachant son frère malade, et voulant sans doute se raccommoder avec lui. Elle était veuve et riche : ces deux qualités me firent aller la voir. Son premier mot fut pour me demander des nouvelles de l'enfant de sa sœur, de toi, Camille : elle me dit que te sachant sans fortune, son intention était de t'en faire une, puis elle demanda à te voir. Je dissimulai mon crime ; je lui dis que ton éducation ayant été fort négligée, je t'avais conduit à Paris, dans un collège. Cette tante me loua de cette action, me demanda l'adresse de ce collège, que je donnai au hasard, en indiquant le premier collège venu, et elle repartit pour Paris. Je ne tardai pas, comme tu le penses, Camille, à recevoir une lettre d'elle ; elle me disait que je l'avais trompée, et elle

te demandait toujours avec instance, et dans les termes les plus énergiques. — Ne sachant que répondre, je ne répondis pas. — Comme je te l'ai dit, volé, dupé, trompé, je finis par perdre une fortune que j'étais indigne de posséder, et je vins à Paris, où j'achevai ma ruine.

Puis, s'adressant à madame Marbœuf, il ajouta : — Un soir, pressé par la faim, j'arrêtais un homme qui passait aux Champs-Elysées, je lui demandais du pain, comme on demande la bourse ou la vie — mais je n'avais pas d'armes, Madame ; et bien que je mérite qu'on me soupçonne des choses les plus affreuses, ma punition serait trop grande, si je pensais qu'on pût me croire capable d'avoir voulu attenter à la vie d'un de mes semblables. — Non—et cependant—le son de ma voix, qui m'effrayait moi-même, mon aspect misérable, tout devait le faire supposer, je l'avoue. — Hélas ! donc, je mendiais—mais je ne faisais que mendier, lorsqu'une voix d'enfant vint frapper mon oreille, une main d'enfant se posa sur mon bras — c'était cette même voix que j'entendais toutes les nuits en rêve ; je me retournai, c'était cette image que ma conscience bourrelée de remords faisait surgir toutes les nuits au pied de mon lit. Qui m'appelle, demandai-je, plus tremblant que l'homme que j'avais arrêté et qui s'enfuit épouvanté ? —Moi, Camille, me répondit mon cousin ; car c'était lui—lui, non comme je le rêvais, pâle, affamé—mais, comme une vie heureuse et laborieuse l'avait rendu : grandi, embelli ; j'eus toutes les peines du

monde à le reconnaître. Avec cette bonté qui se lit dans ses traits, Camille m'accueillit, moi qui l'avais chassé de la maison de mon père. Il me reçut dans sa chambre, moi qui lui avais volé le faible legs que mon père lui avait laissé ; il partagea avec moi l'argent gagné à la sueur de son front, avec moi qui l'avais lâchement abandonné, lorsque, si jeune et si délicat, il avait besoin de ma protection ; il vint à moi, à moi, grand et fort, et il me dit, sans m'adresser un reproche, sans me faire une observation :—Entre, mange, et repose-toi.—

Et vous croyez peut-être, Madame, que j'ai été touché par cette noble et admirable conduite ? Non, le démon de la jalousie s'est emparé de moi ; je lui en ai voulu, à Camille, d'être meilleur que moi, d'avoir de quoi vivre, lorsque je mourais de faim ; je lui en ai voulu de ce qu'il me donnait à manger ; je lui en ai voulu de sa gaîté, qu'il ne devait qu'à une bonne conscience ; de son bonheur, qu'il ne devait qu'à sa bonté. — Et je me suis réveillé le matin dans son propre lit, défatigué par ses soins, la rage dans le cœur.—Oh ! ne t'éloigne pas de moi, Camille ; si je t'avoue tout cela, c'est qu'à cette rage a succédé le repentir le plus vrai, le remords le plus poignant.

Nous nous levons, nous sortons, l'affiche de Fox perdu frappe nos regards à la fois ; Camille y voit un sujet de peine, et moi, dans sa peine, je vois un sujet de joie.

Je vins chez vous, Madame ; mais je m'étais arrêté en route pour déjeuner, et je trouvai à la porte

Camille qui y entrait avec son chien ; je cherchais une excuse, et je l'attendis, inquiet de cette entrevue, où tout pouvait se dévoiler. — Il sortit, mais comme il rodait dans la rue, dans l'espoir de revoir Fox, force me fut de m'éloigner, je ne voulais pas qu'il me vît entrer chez madame Marbœuf, je ne voulais pas qu'il devinât le lien qui existait entre nous trois, car madame Marbœuf est cette tante, sœur de mon père et de ta mère, Camille.

— Oui, Camille, ajouta madame Marbœuf avec bonté et tendresse, mais une tendresse calme, comme son caractère le comportait. —Oui, je suis ta tante, et, à compter d'aujourd'hui, ma maison sera la tienne, et ma fortune la tienne ; viens donc m'embrasser, mon cher enfant !

Et comme Camille, saisi, regardait alternativement et sa tante qui lui tendait les bras, et monsieur Raimond qui lui faisait signe d'aller s'y jeter, et tous les spectateurs de cette scène qui pleuraient, moins Fox, qui allait lécher alternativement la main de madame Marbœuf et celle de Camille, et Gustave, dont l'air honteux s'effaçait peu à peu, madame Marbœuf répéta :—Viens m'embrasser, cher enfant ? — Comment donc, Madame, avez-vous su que j'étais votre neveu, dit Camille, cédant enfin à cette invitation, et sentant une larme de sa tante venir mouiller sa figure.—Eh ! mille bonnets de coton, par ton cousin lui-même, repartit M. Raimond ; j'étais allé ce matin voir madame Marbœuf, qui est une amie de ma femme, comme moi j'étais l'ami de son mari, et

l'inviter à dîner pour demain, lorsque je te trouvai en bas de l'escalier, avec ce jeune homme que tu me dis être ton cousin ; j'allais te demander ce que vous faisiez là tous les deux, mais ton cousin t'entraîna, et cette explication, je la demandai à madame Marbœuf. Elle n'avait pas vu d'enfant ; quant au grand jeune homme, c'était un neveu à elle, me dit-elle, mais qu'elle ne voulait voir de sa vie, parce qu'il s'était très mal comporté à l'égard d'un petit cousin dont elle me raconta la naissance et la disparition. Cette disparition, ce titre de cousin, que tu avais donné au grand garçon, ce parent que tu n'avais jamais voulu nommer, et qui t'avait fait du mal, tout cela allait me mettre sur la voie, lorsque le grand cousin revint. — Madame, dit-il à madame Marbœuf, pardonnez-moi d'oser encore me présenter devant vos yeux, je suis un misérable, je ne mérite ni pitié, ni grâce, et, quand je vous aurai dit que le neveu que vous cherchez est cet enfant qui vous a rapporté votre chien, vous pourrez me faire chasser par vos gens, je ne m'en plaindrai pas. Il acheva en désignant l'imprimerie où tu travaillais. On y envoya un domestique, tu étais sorti pour toute la journée ; alors nous pensâmes à te venir surprendre chez toi ; mais avant, madame Marbœuf voulut voir l'aveugle, dont je lui racontai l'histoire ; elle rencontra l'invalide, qui lui parla de toi, et leur donna à tous rendez-vous chez toi, où nous sommes ici tous, depuis deux heures, à t'attendre.

Vous concevez, mes jeunes lecteurs, la joie d'un

enfant sans famille, qui en retrouve une ; il passait alternativement des bras de sa tante à ceux de monsieur Raimond ; il allait serrer les mains de l'invalide, celles de l'aveugle, celles de la jeune Marie et de son frère, et soudain se rappelant d'avoir oublié son cousin, il courut à lui. Gustave se tenait morne et pensif dans un coin de la chaumière. —Gustave, lui dit-il d'un air de tendresse craintive, ne m'en veux pas de mon bonheur, je t'en prie. —Non ; car tu le mérites, répondit Gustave avec douceur.—Du reste, si je suis heureux, tu l'es, ajouta vivement Camille ; si j'ai retrouvé ma tante, tu en as aussi trouvé une. — C'est ce qui te trompe, Camille, répliqua madame Marbœuf, je ne reconnais qu'un neveu, et c'est toi. —Oh ! ma tante—fit Camille du ton de la prière.—Inutile, dit la tante. Du reste, il le sait, je ne l'ai pas trompé, je le lui ai dit : qu'il te retrouve ou qu'il ne te retrouve pas, ma fortune n'en était pas moins perdue pour lui. — Votre fortune, soit ; mais votre cœur, ma tante ? dit Camille.—Il paraît, fit observer monsieur Raimond en riant, que tu tiens moins à lui faire partager la fortune de ta tante que son cœur. Camille répondit sans rougir ; car la malignité de l'observation du bonnetier ne pouvait l'atteindre. — C'est que d'après ce que j'ai compris, je pourrai disposer de la fortune de ma tante, et alors Gustave ne sera pas à plaindre ; mais de son cœur— c'est différent.

— Allons, grâce tout entière, Madame ! dit mon-

sieur Raimond avec explosion. Il y a trop de bons sentiments dans cet enfant, pour qu'il n'y en ait pas un peu aussi dans ce grand garçon ; ils sont cousins, le même sang coule dans leurs veines, et celui du petit est trop pur, pour que celui du grand soit gâté tout entier-—Amnistie complète, Madame ; c'est le vieil ami de votre mari qui vous en prie.

— Je ne reviens jamais sur ce que j'ai dit, répondit madame Marbœuf ; il n'est pas juste que les méchants soient récompensés comme les bons. La seule chose que je puisse faire, c'est de fermer les yeux sur ce que Camille fera pour son cousin. Je lui permets d'être aussi généreux qu'il le voudra envers Gustave ; je lui donnerai tout l'argent qu'il voudra, mais en son nom seul. — Et puis, vous le recevrez bien un peu chez vous, ajouta monsieur Raimond. Madame Marbœuf répondit froidement : —Camille a droit d'offrir à son cousin la table et le logement chez moi.—Alors, sois tranquille, tu ne manqueras de rien, glissa Camille à l'oreille de Gustave.

Comme il avait encore la bouche contre l'oreille de son cousin, Camille sentit de petites dents lui mordre la main. C'était Fox, qui semblait lui faire un reproche de son oubli. — Oh ! tu as raison, Fox, tu as raison, dit Camille, se baissant et l'embrassant, je suis un ingrat ; c'est toi qui me rends tout ; sans toi je serais encore le pauvre petit Robinson de Paris, et toi le pauvre Vendredi.

Et Fox, charmé des caresses de Camille, avait l'air

de lui répondre :—Mais c'est votre bonté, cher maître, qui a fait du pauvre Robinson de Paris le neveu et l'héritier de madame Marbœuf, et qui a fait de Vendredi l'heureux Fox : à vous une tante et une fortune, à moi les coussins de soie et les gimblettes.

Il me reste maintenant à vous dire, mes chers enfants, que Camille achève en ce moment ses études dans un des premiers colléges de Paris, et qu'à la place du terrain de monsieur Raimond s'élève maintenant une belle maison, où, dans le nombre des ouvriers qui la construisent, se font remarquer les maçons, compagnons du fils de l'aveugle, et Paul lui-même ; que l'invalide, à qui on a fait cadeau d'un autre *Austerlitz*, garde le chantier ; et que la place de concierge est donnée à l'aveugle, sa femme et Marie.

— Une place de concierge à un aveugle ! allez-vous vous récrier ; rassurez-vous, l'aveugle ne l'est plus : opéré de la cataracte par les soins du docteur Max, ancien élève et ami du docteur Dupuytren, il a pu enfin voir son bienfaiteur, et revoir la clarté du soleil.

Quand à Gustave, malgré les soins et les attentions de Camille, dont la bonté ne se démentait pas ; malgré la passive condescendance de sa tante à le souffrir et dans sa maison et à sa table, il a demandé du service et est parti pour l'armée d'Afrique.

Fox se porte fort bien, quoique un peu gras, et bien qu'il recommence à prendre du ventre ; ce

qui ne l'empêche pas de se tenir debout sur ses pattes de derrière, et de danser, assez lourdement je l'avoue, quand on lui dit :

*Allons, Fox, saute pour le petit Robinson de Paris.*

FIN.

# SOMMAIRE

DES

CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

---

## LIVRE PREMIER.

## LIVRE SECOND.



## LIVRE TROISIÈME.

---

## LIVRE QUATRIÈME.



---

## LIVRE CINQUIÈME.

FIN DE LA TABLE.

